N° 752 40e Année Tome CCXV 15 Octobre 1929

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France*, 5 *fr.* — *Étranger : 1/2 tarif postal, ***5 fr. 75*** ; plein tarif, ***6 fr. 50***

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-VIe (R. C. SEINE 80.493)

PARAITRA LE 18 OCTOBRE

GEORGES DUHAMEL

Le Club des Lyonnais

— *ROMAN* —

Vol. in-16 double couronne.............................. **12** fr.

La première édition a été tirée à 1650 exemplaires sur vergé pur fil Montgolfier, savoir :

1625 ex. numérotés de 309 à 1933, à.......................... **40** fr.
25 ex. marqués à la presse de A à Z...................... H. C.

Il a été réimposé en in-8º raisin et tiré :

55 ex. sur Japon impérial, numérotés à la presse de 1 à 55, à **175** fr... *souscrits*

220 ex. sur Hollande Van Gelder, numérotés à la presse de 56 à 275, à.. **120** fr.

33 ex. sur Ingres crème, numérotés à la presse de 276 à 308, à **120** fr... *souscrits*

BULLETIN FINANCIER

L'inquiétude est générale.

A New-York, clé de la situation économique et financière du monde, une vague de baisse a déferlé, provoquant de gros reculs dans les compartiments des entreprises d'intérêt public, des mines de cuivre, des automobiles et des valeurs sidérurgiques.

A Londres, alors qu'on considérait comme en voie de règlement les épineuses questions soulevées par le krach Hatry, il est apparu que maintes banques du nord de l'Angleterre se trouvaient profondément touchées et que l'avenir immédiat du Stock Exchange devenait incertain.

A Berlin, la baisse a également sévi. Et, pour la justifier, on a fait valoir tour à tour le manque de disponibilités, le ralentissement du trafic ferroviaire, l'augmentation du nombre des chômeurs secourus, l'alanguissement de l'industrie du bâtiment, etc.

A Johannesburg, le général Herzog, président de l'Union Sud africaine, a cru devoir annoncer solennellement que 1930 serait la plus mauvaise année que l'Afrique du Sud ait jamais connue.

A Paris, la Cote a fléchi fortement en dépit des efforts de certaines banques pour maintenir l'optimisme et nonobstant la publication des résultats — très brillants — obtenus par de certaines grandes compagnies dont l'exercice s'est clos le 30 juin écoulé. La baisse a été générale. Elle n'a pas touché beaucoup le groupe des Rentes Françaises, que soutiennent les achats de la Caisse Autonome d'Amortissement. Mais nos grandes banques, les chemins de fer étrangers, les mines, les valeurs métallurgiques et d'électricité, les affaires de plantations et les valeurs coloniales, le groupe des produits chimiques et des textiles, les hôtels et affaires d'eaux minérales ont enregistré de très sérieux reculs.

« Une crise commence », annonçait, il y a plusieurs mois, un ancien ministre des Finances. Il semble bien en effet qu'une dépression universelle soit à redouter, de même nature que celle qui sévit en 1921 et 1922. C'est d'ailleurs un fait reconnu que les crises vont se rapprochant de plus en plus au fur et à mesure que s'intensifient les moyens de production et que se multiplient les cartels, pools, trusts, accords, ententes, etc., devant parer à un déséquilibre des prix consécutifs à un déséquilibre de la production et de la consommation.

Le monde est actuellement saturé de matières premières. Le cuivre commence à fléchir à Londres, en dépit des efforts de la Copper Exporters Incorporated ; l'étain et l'argent viennent de tomber sur leurs plus bas cours connus depuis 1923 ; le caoutchouc reste à des niveaux très inférieurs, bien que les stocks des manufacturiers américains soient à la veille d'être épuisés et alors que les planteurs hollandais projettent de réaliser une entente internationale dans le but de stabiliser les cours du *crêpe*. Le pétrole vient encore de fléchir à New-York, malgré la nouvelle loi californienne qui comporte une limitation volontaire de l'extraction. La baisse récente du café menace de compromettre l'équilibre financier du Brésil. Les producteurs de sucre de Cuba et de Java s'ingénient à trouver un terrain d'entente. La surproduction de soie artificielle est devenue évidente. Une lutte sans merci s'est engagée entre charbonniers européens. Et si la fonte et l'acier n'ont pas faibli, c'est que le Cartel de l'Acier a été encore prorogé pour quelques mois.

La baisse universelle des produits dont les cours sont mondiaux et celle simultanée des marchés financiers sont en relation étroite. Si toutes les bourses du monde ont, l'an dernier, manifesté une grande ardeur, si leurs cotes ont anticipé sur l'avenir, c'était en prévision d'une reprise générale de la production. L'élan donné a été tel que la bonne mesure a été dépassée. Les producteurs ont trop perdu de vue l'insuffisance de leurs débouchés immédiats. Les spéculateurs se sont trop exagéré les possibilités bénéficiaires des entreprises. Sans doute, les années 1928 et 1929 ont vérifié leurs conjectures, mais 1930 verra se produire une réaction, la consommation mondiale ayant grandi moins vite que la production.

La place de Paris est d'autant plus vulnérable que le loyer de l'argent y est très bas, alors que les impôts et les courtages sont excessifs et qu'il faut redouter que des syndicats français et étrangers ne soient amenés à se dissoudre, jetant ainsi sur le marché des quantités importantes de titres qui ne peuvent manquer de peser sur la Cote.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)
R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine**

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatémala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal), Uruguay, Vénézuéla, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro : 5 fr. 75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr. 50

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro 5 fr. ; le tome autant de fois 5 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux. *PARIS-259-31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de la correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

POITIERS. — IMP. MARC TEXIER

RUDYARD KIPLING ET SON TEMPS

—

Il y a près d'un demi-siècle, la *Civil and Military Gazette*, de Lahore, publiait, de semaine en semaine, des contes qui étonnaient les lecteurs de ce journal pour fonctionnaires et militaires. Leur auteur avait vingt-deux ans. Né à Bombay, aux Indes, le 30 décembre 1865, Rudyard Kipling débarque à douze ans à Marseille. Il traverse la France, s'arrête à Paris, passe outre-Manche, entre au collège de « Westward Ho ! », près de Bideford, Comté de Devon, au bord de la baie de Barnstaple, devant l'Atlantique. C'est dans ce collège rendu fameux déjà par le roman de Charles Kingsley, qui porte ce titre, que se déroulent les péripéties de *Stalky and Co*, ce livre où Kipling relate les exploits assez peu édifiants des « trois mousquetaires », Stalky, Mc Turk et « Beetle » sobriquet que le jeune Rudyard avait reçu de ses condisciples.

Son père, John Lockwood Kipling, dirigeait l'Ecole des Beaux-Arts de Lahore et il était en même temps conservateur du Musée de la ville. Sa mère, Alice Macdonald, avait trois sœurs dont l'une épousa Sir Edward Burne Jones, l'illustre représentant de l'Ecole Préraphaélite, — l'autre Sir Edward Poynter de qui les peintures décoratives ornent le Musée de South Kensington, — et la troisième Alfred Baldwin, le métallurgiste qui fonda la grande firme « Baldwin Ltd ». Mrs. Baldwin écrivit des

contes et des romans; elle fut la mère de Mr Stanley Baldwin, l'homme politique qui devint *leader* du parti conservateur et premier ministre à la mort de Mr Bonar Law. Mr Kipling eut une sœur qui épousa un officier de l'armée des Indes.

Son prénom, vraisemblablement unique, commémorait, pour ses parents, un souvenir qui leur était cher : ils s'étaient rencontrés pour la première fois au cours d'un pique-nique organisé par des amis communs sur les bords du Rudyard Lake, étang situé aux environs de Burslem, l'une des « cinq villes » de la contrée des « Potteries », à laquelle Mr Arnold Bennett a donné, par ses romans régionaux, une place définitive dans la géographie littéraire. A l'époque où il fit la connaissance de sa future femme, John Lockwood Kipling n'était encore que décorateur aux fameuses poteries Doulton, de Burslem. Une bourse qu'il obtint alors lui permit d'aller compléter son éducation à l'Ecole d'Art de Kensington, à Londres, d'où il partit aux Indes occuper un poste dans l'administration britannique. Toute a vie, la mère de Rudyard Kipling se plut à raconter des histoires en prose et en vers; sa fille partageait ce don, et elles en rédigèrent quelques-unes. Un recueil de leurs meilleures pièces parut en 1902 sous le titre de *Verses by a Mother and Daughter*.

L'ascendance de Kipling est exceptionnelle. Ses deux grands-pères étaient clergymen; son père était un artiste et sa mère possédait un don remarquable d'imagination et d'expression. Il peut revendiquer trois nationalités : irlandaise et écossaise par sa mère, anglaise par son père, encore que les Kipling soient venus de Hollande il y a quatre siècles.

Comme il refuse de poursuivre ses études dans l'une des traditionnelles universités, Rudyard Kipling retourne aux Indes en 1880. Il y retrouve le décor et la vie au milieu desquels il avait passé son enfance, où il avait parlé simultanément l'anglais et les dialectes indigènes.

Bientôt, il entre dans les bureaux de la *Civil and Military Gazette*, dont il devient promptement l'*assistant-editor*, le secrétaire de rédaction. En outre, il y collabore d'une façon régulière, y donnant ces contes et ces reportages qui formeront plus tard quelques-uns des recueils sur lesquels sa renommée s'édifiera en un soudain essor.

C'est dans ce journal qu'il publia la série devenue fameuse de ses *Plain Tales from the Hills*; elle se compose de trente-neuf contes, dont trente et un furent réunis en volume. Néanmoins, des huit histoires non réimprimées dans les éditions courantes, deux se trouvent dans l'édition de luxe Macmillan, dans l'édition *Outward Bound* de Scribner, et dans l'édition *Swastika*. La toute première édition des « *Plain Tales from the Hills*, par Rudyard Kipling, auteur de *Departmental Ditties and other Verses* », fut publiée à Calcutta en 1888, et elle est devenue introuvable. La première édition anglaise, fort recherchée également, parut à Londres, chez Macmillan, en 1890.

Le titre du recueil est déjà pittoresque. Un commentateur facétieux ou naïf verrait un calembour dans le rapprochement de *plain* et de *hills*, de la *plaine* et des *hauteurs*. Mais plutôt, en usant de ce qualificatif dont aucun adjectif français ne peut rendre le sens plein, l'auteur veut-il faire croire qu'il conte ces histoires « comme c'est arrivé », sans arrangements, sans ornements, sans fard, sans ménagement même, des « histoires toutes nues ». Quant aux *Hills* qui leur servent de cadre formidable, c'est l'Himâlaya baptisé *collines* par euphémisme; un même, par le contraste humoristique, fait appeler l'Atlantique « Mare aux harengs » par les Américains. Et lés villes qui se nichent dans ces « collines », c'est Simla, c'est Darjeeling, perchées à plus de deux mille mètres d'altitude.

Le rédacteur en chef de la *Civil and Military Gazette* a donné sur son secrétaire de rédaction des détails pit-

toresques. Il le décrit vif, rapide, avec des mouvements abrupts, saccadés, éclaboussant l'encre de tous côtés, couvrant de taches son léger costume de cotonnade blanche. Mr E. Kay Robinson prédit la gloire à son jeune collègue et l'engage à aller à Londres. Kipling répond :

— Je n'ambitionne rien d'autre qu'une carrière de journalisme aux Indes.

Plus tard, quand, au terme de son contrat, Robinson quitte Lahore pour regagner Londres, Kipling lui écrit :

« Suivons chacun en bonne amitié nos voies différentes, vous à Fleet Street, où j'irai après ma mort si j'ai été sage, et moi à la place qui me convient, où je trouve la chaleur accablante, les senteurs d'huile et d'épices, les bouffées d'encens des temples, la transpiration, les ténèbres, la saleté et la luxure, et, par-dessus tout, des choses merveilleuses et fascinantes en nombre incalculable. »

Mais Rudyard Kipling n'eut pas à attendre d'être mort pour rejoindre Robinson à Fleet Street, la « rue du Croissant de Londres ». Il y vient quelques années plus tard, non pas tant qu'il ait été sage, mais précédé d'une renommée incroyable. Les journaux et les revues reproduisent ses nouvelles inconnues, et lui en commandent d'inédites. Pour huit nouvelles à paraître en douze mois, un périodique lui offre, en paiement des droits britanniques seulement (c'est-à-dire l'Angleterre, les Dominions et les Colonies, à l'exclusion de l'Amérique et réserve faite de tous droits en librairie) une somme de £ 240 l'une; avec les droits pour les Etats-Unis et les droits de traduction, chaque conte lui rapporte au moins £ 500, au total £ 4.000 pour l'année. Comme ses éditeurs, qui sont la firme la plus puissante de Londres avec succursale à New-York, lui accordent un total semblable pour la publication en volume, on peut estimer que chacun de ses contes lui rapporte mille livres. Et la plupart avaient été publiés pour rien dans la *Civil and Military Gazette* de

Lahore, alors que le trop modeste auteur ignorait la valeur littéraire et marchande de ses dons. Pour les seuls droits de publication de *Kim* däns son magazine, notre vieil ami S. S. Mc Clure versa à Kipling une somme globale de vingt-cinq mille dollars. Le succès matériel récompensait dignement le talent de ce « moins de trente ans », de qui la soudaine gloire décontenançait ou offusquait bon nombre d'envieux, qui ne lui ménageaient ni les critiques acerbes ni les attaques fielleuses.

Le 18 janvier 1892, Rudyard Kipling épouse Miss Carolyn Starr Balestier, Canadienne. Le mariage est célébré à Londres, à All Soul's Church, l'église au clocher pointu qui barre l'extrémité de Regent Street, au coude qui rejoint Portland Place. Il aura deux filles et un fils. Son fils, jeune officier, a succombé, en combattant, dès les premiers mois de la guerre; sa fille aînée Joséphine meurt de pneumonie, à l'âge de six ans, le 6 mars 1899, alors qu'atteint lui-même à New-York par l'épidémie d'influenza de cette année-là, Kipling est entre la vie et la mort. On put à cette occasion mesurer l'étendue de sa popularité; les journaux d'Amérique et de Grande-Bretagne publièrent des bulletins quotidiens et commentèrent sa maladie en de longs articles, et en un geste théâtral, qu'il renouvellera en des circonstances plus aventurées, le kaiser allemand lui câbla sa sollicitude!

Immédiatement après son mariage, Kipling parcourt le globe, visite l'Afrique, l'Australie, la Chine, le Japon et l'Amérique. Puis, il se fixe aux Etats-Unis, auprès de son beau-frère Woolcot Balestier avec qui il écrira *The Naulahka*. En 1896, après la mort de Balestier, il revient en Angleterre et s'installe à Rottingdean, petite localité pittoresque près de la côte méridionale. Quelques années plus tard, il acquiert le manoir de Burwash, dans le comté de Sussex, dont il fait son domicile définitif, mais un domicile souvent quitté pour des voyages de par le

monde, et pour de fréquents séjours en France, qu'il aime parcourir en auto.

Enfin, pour terminer cette esquisse biographique, rappelons que Kipling reçut en 1907 le prix Nobel de littérature.

§

Malgré les années écoulées, il est trop tôt, sans doute, pour apprécier définitivement l'influence extraordinaire qu'a exercée l'œuvre de Rudyard Kipling. Cependant, M. André Chevrillon, avec un discernement lucide, en a commenté l'importance et la valeur dans une de ses magistrales *Etudes anglaises,* qui préface le recueil intitulé par M. Louis Fabulet : *Sur le Mur de la Ville* (1).

Après trente ans, ce jugement clairvoyant a conservé toute sa justesse. Il montre l'appoint formidable que le poète apporte alors aux partisans de « la plus grande Angleterre », et il indique la mesure dans laquelle ses chants et ses récits contribuent à réveiller la torpeur de ses compatriotes et à surexciter l'impérialisme renaissant. Désormais, on « pense impérialement », on ne rêve que d'expansion de l'Empire.

L'aventure eut des conséquences et des répercussions qui dépassèrent les ambitions britanniques; mais à l'époque où la jeune gloire de Kipling éblouissait ses contemporains, on était loin de prévoir les bouleversements qui guettaient l'Europe.

§

Reportons-nous de quarante ans en arrière. Ce qu'on a appelé l'ère victorienne se prolonge et s'attarde, avec la vieille reine. L'Empire britannique est édifié : il semble inébranlable. L'Angleterre est riche, elle est puissante, et elle s'isole. Elle s'immobilise aussi.

(1) Rudyard Kipling : *Sur le Mur de la Ville,* traduit de l'anglais par Louis Fabulet, précédé d'une étude sur Rudyard Kipling par André Chevrillon, de l'Académie Française, Mercure de France, Paris.

Dans le domaine de la pensée, en littérature et en art, on s'éloigne de l'inspiration directe de la vie. En majorité les esprits s'acagnardent dans les idées conventionnelles, les opinions admises, les préjugés paralysants. Une minorité cherche à s'évader de la banalité, du médiocre régnants; dans l'indifférence générale, sinon devant l'hostilité de la masse, ses efforts échouent.

Dans le domaine matériel, une longue période de développement industriel sans concurrence a donné à la Grande-Bretagne l'opulence et la prospérité. La satisfaction des résultats obtenus tend à la stabilisation et à la routine. Cependant, certains observateurs plus perspicaces discernent un alanguissement de l'effort national; ils découvrent chez d'autres nations des efforts concurrents; ils voient le danger, ils avertissent, ils donnent l'alarme : *Wake up, England!* Nul ne les écoute. Leur voix se perd dans le bourdonnement de la satisfaction générale.

Ces esprits sagaces signalent le lent début de la crise dont nous avons pu, depuis la guerre, voir les effets. On sourit avec indulgence de leurs arguments, ou on les réfute avec indignation. Le jubilé de l'Impératrice-Reine approche; il faut le célébrer dans toute sa gloire. Qui donc écouterait ces oiseaux de mauvais augure?

C'est alors que, des Indes, retentit l'écho d'une voix insolite. Elle a un accent âpre et rude, cette voix, un ton tranchant, irrespectueux, orgueilleux, presque insolent. Elle raille, elle nargue, elle ridiculise, elle méprise, elle passe de l'humour au sarcasme, de la vitupération à la pitié et à la tendresse.

Tout le monde prête l'oreille à la voix de ce jeune homme qui n'a pas vingt-cinq ans, et qui, « omniscient et imperturbable », dit à ses compatriotes des vérités contre lesquelles jusque-là ils se bouchaient les oreilles.

Quand aujourd'hui on relit ce qu'écrivait Kipling à cette époque, on reste stupéfait de sa clairvoyance, de la

précision avec laquelle il saisit les points faibles du caractère britannique, de la netteté avec laquelle il discerne les dangers qui menacent la structure apparemment inattaquable de l'Empire. Ce « barde au banjo », ce « poète du clairon et du tambour », comme certains l'appellent par dénigrement, fait preuve d'un sens politique extraordinaire. Ce jeune homme est vraiment le *seer*, le *voyant*, le prophète à qui, en si peu de temps, les événements vont donner raison. Il répète à ses compatriotes qu'il leur faut la conscription, que c'en est fini de la bonne sécurité insulaire et que si chacun d'eux n'est pas prêt à prendre les armes pour défendre l'Empire, il n'y aura bientôt plus d'Empire. Il le dit dans ses poèmes, dans ses nouvelles, dans ses articles, dans ses livres pour la jeunesse, dans *Puck of Pook's Hill,* dans cette *Histoire d'Angleterre* qu'il publie avec C. R. Fletcher. Avec Joseph Chamberlain et avec Cecil Rhodes, il dénonce le libre échange. La guerre du Transvaal lui révèle jusqu'à quel point ses compatriotes sont aveugles : en quels termes âpres il les fouaille, avec quelle violence méprisante il dit ce qu'il pense d'eux à ces « Islanders », à ces insulaires toqués de foot-ball et de cricket. Ce n'est pas lui qui prend au sérieux « the flannelled fools at the wicket or the muddied oafs at the goal », qui se laisse éberluer par la simagrée des « sports », par l'engouement de ces foules qui s'assemblent par dizaines de milliers pour voir deux équipes de professionnels jouer avec un ballon et pour hurler des acclamations en l'honneur de celle qui l'emporte.

Près de dix ans avant la guerre sud-africaine, Kipling découvrait Londres et l'Angleterre et il les décrit sans ménagement. Il n'est pas loin d'être écœuré de ce qu'il voit, et son ironie est cruelle. Par la suite, il adoucit quelque peu son style, mais sa clairvoyance ne diminue pas.

« Parce que, dit M. Chevrillon, il avait vu se coudoyer les religions et les morales étranges et différentes, il

semblait ne reconnaître ni morale, ni religion; les idées de cet adolescent sur l'homme et sur la vie étaient singulièrement cyniques et précoces, faites pour secouer le respectable lecteur anglais... A ce lecteur... il enseignait que la vie c'est l'effort, la lutte, l'exercice de la force physique et des facultés de l'intelligence; que pour l'individu doué de sentiments et de passions, de vertus et de vices, et qui récolte échecs ou succès, triomphes ou ruines, vivre c'est donner la pleine activité à son énergie. »

On peut douter qu'il ait voulu « effarer par du scandale le sage public anglais, bourgeois et protestant », qu'il se soit délibérément proposé de « braver, de défier les civilisés que nous sommes ». Ses audaces sont trop naturelles pour qu'elles procèdent d'un juvénile désir d'attaquer les conventions, de bafouer les préjugés. Il y a trop de précoce maturité chez ce jeune homme, pour qu'on lui prête des intentions aussi ingénument puériles. Il n'est ni naïf, ni présomptueux, ni téméraire; sa hardiesse n'est pas agressive. Son courage provient de sa sincérité, sa franchise jaillit de la lucidité de son jugement. Et pour bien marquer qu'il est conscient de ce qu'il fait, il se permet l'indulgence de l'humour, la générosité de la commisération et de la pitié. Jamais ce juge si clairvoyant n'a un accent désespéré ni désespérant. C'est pour cela sans doute que tout un peuple lui fit confiance et qu'il sut exprimer ses plus intimes aspirations.

Ce merveilleux équilibre, cette tranquille assurance surprirent et firent qu'on l'écouta. Il ne s'excusait pas, il ne s'expliquait pas, il ne se réclamait d'aucune théorie, d'aucune doctrine pour lancer sa vérité au public en plein visage. Il ne prévenait pas qu'il allait interloquer, déconcerter, raconter des choses énormes, apporter un message nouveau, déranger les habitudes, contrarier les goûts, bousculer l'ordre sacro-saint des conventions; non, indépendant de toute école, dédaigneux des genres admis, insoucieux des précédents, il puise directement

dans la vie et dans la nature, et en cela il se révèle un véritable créateur, un artiste original.

§

Quand on peut lire les premières productions de Rudyard Kipling, celles qui n'ont jamais été réunies qu'en des volumes introuvables ou sont restées enfouies dans les collections du *Pioneer* ou de quelque autre journal des Indes, on est obligé de reconnaître que l'auteur n'a guère tâtonné. Dès le début sa technique est remarquable, et l'on sent qu'elle sera promptement excellente. On a dit des *Plain Tales* qu'ils forment « le meilleur livre qui ait jamais été écrit sur les Indes ». Cependant, alors même qu'il contait ces histoires, Kipling « n'ambitionnait qu'une carrière de journaliste aux Indes » : il s'ignorait! Mais son étoile « montait à l'Orient », comme aurait dit J. M. de Heredia, et elle éblouit brusquement l'Occident. Il y eut quelque surprise chez les pontifes de la critique, mais la plupart reconnurent l'extraordinaire talent du jeune écrivain. Ce merveilleux « trouveur d'hommes » que fut le poète W. E. Henley l'accueillit à bras ouverts. Andrew Lang salue en lui « l'un des rares dont le talent fulgure aux moments les plus inattendus, l'un de ceux qui ne sont pas académiques ni fils de l'antique littérature du monde, mais fils de leurs œuvres ». Après cette réserve que « ce qui chez lui paraît cynique, délirant, trop brusque et trop familier s'adoucira avec les années », le célèbre critique écossais conclut : « Je ne crois pas que l'Europe soit le lieu qui lui convienne; il y a trois autres continents où j'imagine que son génie trouverait une atmosphère plus stimulante, et des matériaux plus idoines. Il est un romancier exotique... il n'est pas à la cadence de notre civilisation moderne où tant de cœurs ont la nausée. Il est plus chez lui dans un défilé de l'Afghanistan que sur le Strand. »

§

Il faut se remémorer ce qu'étaient l'art et la littérature en Angleterre lorsque les premiers recueils des contes de Rudyard Kipling furent réimprimés à Londres.

On admirait encore l'art affecté des Préraphaélites, les tableaux aux sujets littéraires, sans vie, avec la petite fleur bleue, les femmes pâles et rousses au cou trop long. Les ratiocinations alambiquées et contradictoires de Ruskin étaient l'évangile des classes moyennes. William Morris empruntait au Moyen Age les désuètes complications d'une fausse originalité. Le roman était figé dans des formes conventionnelles et ne devait peindre que des sentimentalités anodines et les aspects agréables et convenables de la vie.

C'était l'époque aussi où Oscar Wilde commençait à lancer ses paradoxes étincelants et spécieux. Les poètes se détournaient de la nature et de la réalité pour chercher leur inspiration dans les légendes celtiques et pour traduire et imiter Baudelaire, Mallarmé et Verlaine.

Certes, la jeune génération d'alors ne manquait ni d'esprits remarquables, ni de poètes doués, ni d'écrivains de talent; elle a produit des œuvres d'une originalité réelle, et si son effort a été sans récompense, il n'en a pas moins contribué puissamment à l'affranchissement dont profitent les poètes, les écrivains et les artistes d'aujourd'hui.

C'est dans cette atmosphère de sinistre stagnation, de veulerie et d'inertie intellectuelles, de tâtonnements indécis que tombèrent soudain les *Plain Tales from the Hills*, les rudes « Histoires de la Montagne », les contes étranges et prodigieux de la Jungle, cent récits simples, violents, terrifiants, ironiques, satiriques, comiques, burlesques, dans des cadres et des paysages insolites, dans des contrées quasi fabuleuses, avec des personnages infiniment variés, Européens, métis et indigènes de races hostiles et de langages divers, êtres simples, impulsifs, énergiques jusqu'à la brutalité, rusés jusqu'au crime,

crédules jusqu'à la superstition, — grouillement de vie intense, d'une réalité et d'une vérité saisissantes.

C'était trop à la fois, et une certaine critique s'acharna à démolir « le romancier exotique ». Elle lui reprocha son manque de raffinement, son style trop abrupt, ses images vulgaires, son faible pour les expressions argotiques et ses maniérismes agaçants. « Il ne comprend rien à la vie anglaise moderne ! » concluait-on unanimement, tandis que de nobles officiers, qui avaient vieilli aux Indes, envoyaient aux journaux des protestations fulminantes contre ce grimaud qui osait tracer un tableau caricatural de l'armée et présenter les héroïques mercenaires de Sa Majesté comme une soldatesque ivrogne, grossière, brutale, enfreignant sans cesse les dix commandements. D'anciens fonctionnaires des Indes sortaient eux aussi de la retraite où ils soignaient leur foie pour opposer de dédaigneux démentis à ce profane qui osait bafouer les solides routines administratives et persifler l'autorité officielle.

Comme le faisait Bernard Shaw à la même époque, Rudyard Kipling enlevait les masques, et il n'en remettait pas d'autres. Lorsque, après ses premiers succès, il visite à nouveau l'Angleterre, il envoie au *Pioneer* et à la *Civil and Military Gazette* des « Lettres de Vacances » dans lesquelles il n'est pas loin d'être écœuré de ce qu'il voit de la mère-patrie, et il le dit énergiquement. Il décrit la capitale, la campagne, le climat, les gens avec une ironie féroce (2). Par la suite, comme l'avait prévu Andrew Lang, il adoucira son style, mais sa clairvoyance ne faiblira pas.

On s'est demandé parfois si Rudyard Kipling ne se serait pas montré inférieur à beaucoup d'auteurs contemporains s'il lui avait fallu dépeindre des individualités uniformisées par les conventions, par le costume,

(2) Voir « Lettres de Vacances, In Partibus, Londres dans le Brouillard, etc. » dans *Sur le Pont*, traduction d'Henry Borjane.

par les mœurs de l'Occident, et que seules distinguent de subtiles différences mentales dont l'analyse exige de puissantes facultés de pénétration plus que des dons d'observation et de description. L'objection mérite d'être examinée.

Certes, Kipling est observateur plus que penseur, et il s'attache aux manifestations de la vie sans s'attarder à en dégager le sens philosophique. Les faits, chez lui, ressortent avec intensité et vigueur, sans mots superflus, sans débordement de sentiment, sans souci d'approfondir les causes. Voilà les faits, nets, détachés, voilà les personnages, vivants, grouillants, tirez-en ce qu'il vous plaira, comme vous pourrez, selon votre mentalité, selon votre imagination, selon votre culture et selon vos facultés. Cette méthode, d'application restreinte, tout de même, est efficace tant qu'on se borne à décrire des milieux proches de la nature, des personnages qui se montrent tels qu'ils sont avec une candeur non dénuée de cynisme aux yeux occidentaux. Cette méthode, Kipling la modifiera et l'amplifiera dès qu'il voudra dépeindre des individus d'éducation, de langage, de mœurs plus raffinés, une société plus subtile, plus compliquée, plus réservée et plus hypocrite, peut-être. Sans doute, il ne saurait aller jusqu'à la minutieuse analyse de Paul Bourget ou d'Henry James, mais il donnera à la vie une intensité véhémente, à ses personnages des émotions poignantes; des nuances délicates suivront des traits saillants; des scènes attendries de pitié et d'humanité contrasteront avec des incidents de brutalité primitive.

Le peu de diversité des milieux et la familiarité qu'en ont les lecteurs auraient sans doute gêné Kipling beaucoup plus que la difficulté de caractériser les individus. Mais ce qui s'applique à ses personnages indigènes, à ses soldats, navigateurs, fonctionnaires anglo-indiens plus ou moins déseur péanisés, s'applique tout aussi bien aux caractères prétendus complexes des Occidentaux séden-

taires. Sous leur apparente impénétrabilité, ils ne trompent pas l'observateur qu'irritent leurs artifices, leur futilité, leur arrogante présomption.

« Je n'arrive pas à comprendre l'homme blanc, — écrit-il ironiquement dans une de ses « Lettres de Vacances ». — ... Les blancs sont si terriblement pareils, surtout ceux qui ont le plus d'éducation. On dirait que tous lisent les mêmes livres, les mêmes journaux, qui leur disent ce qu'il convient d'admirer dans les mêmes livres; et ils citent tous les mêmes passages des mêmes livres, et ils écrivent livres sur livres au sujet des livres d'autrui, et jusqu'au bout des doigts ils sont imprégnés du sentiment que leurs vues de l'heure présente ont une importance extraordinaire (3). »

Ces « blancs » si « terriblement pareils » dans leurs activités égoïstes, dans leurs jeux puérils et leurs conventions hypocrites exaspèrent le créateur de Mowgli et de Kim. Ils ne se prêtent pas à ces fortes ébauches, à ces dessins en quelques traits massifs qui plaisent à Kipling. La nature humaine l'intéresse surtout quand elle est vigoureuse, qu'elle révèle le côté fort de la vie, qu'elle encourage l'énergie.

Somme toute, avec leur diversité infinie, les personnages de Rudyard Kipling appartiennent en réalité à un même type : l'homme qui travaille, qui a un labeur quotidien à accomplir, qui entretient sa force en l'exerçant avec entêtement. Les oisifs sont veules, amoraux, efféminés, sinon corrompus; ils sont ineptes, futiles, niais, présomptueux, et fréquemment insolents. Toute la sympathie de Kipling est acquise aux êtres qui accomplissent leur besogne avec une patience courageuse, avec une résolution tenace, avec un cœur confiant. Il semble que la plupart d'entre eux s'inspire des nobles paroles de Guillaume le Taciturne : « Je n'ai pas besoin d'espérer pour entreprendre ni de réussir pour persévérer. »

(3) *Sur le Pont*, trad. Henry Borjane.

§

Il y a trente ans, George Moore exprima prudemment son opinion sur Kipling. On ne saurait imaginer deux esprits, deux talents plus dissemblables. Pour George Moore, ce que les hommes voient est moins important que ce qu'ils sentent, ce qu'ils font moins que ce qu'ils éprouvent, et les faits ne l'intéressent que par leur signification. Il admet l'action, la force, la couleur locale, mais ce ne sont que des accessoires. Les grandes brutes et les grandes âmes sont le meilleur sujet d'étude. Il établit un subtil et pénétrant parallèle entre Kipling et Loti. Kipling tire une leçon d'énergie du spectacle de la vie et des actions des hommes. Des sentiments que la vie et les hommes lui inspirent, Loti déduit une leçon d'humanité. De quel côté est la supériorité?

Pour justifier sa prudence, de ne pas se laisser éblouir par la couleur locale, par l'exotisme éclatant de l'auteur des *Livres de la Jungle*, l'illustre écrivain rapporte cette anecdote : la conquête de l'Algérie avait mis à la mode un certain orientalisme, et, autour de 1850, le musicien Félicien David composa une symphonie, *Le Désert*, inspirée par le souvenir des chants arabes autour des feux de campement. Elle eut une vogue immédiate, et Berlioz consacra à Félicien David un article qu'il intitula : « Un nouveau Beethoven ». L'originalité du musicien soudain fameux devint l'objet d'ardentes discussions dans les milieux artistiques. Un soir, Auber, qui n'avait pas desserré les dents, fut pressé de donner son avis :

— J'attendrai que David soit descendu de son chameau, — répondit-il.

Depuis longtemps, Kipling est « descendu de son chameau » et son originalité n'y a rien perdu.

Plus que personne peut-être, Kipling se vit opposer ce préjugé que la postérité fait bon marché d'un auteur dont le public s'engoue et à qui il accorde tout de suite

la gloire et la fortune. Certes, le fait s'est fréquemment vérifié, mais il comporte de non moins fréquentes exceptions. Des esprits vastes, des cerveaux puissants peuvent être des précurseurs. Leur vision s'étend par delà la portée des regards bornés de leurs contemporains : ils s'adressent à la postérité. Mais pourquoi un auteur n'aurait-il pas quelque chose de capital à dire tout de suite à ses contemporains? Pourquoi ne le leur dirait-il pas tout de suite, dans les termes et sous la forme qu'ils peuvent comprendre? Tout autant que l'homme de l'avenir, l'homme de l'heure pourra très bien être entendu encore dans les siècles futurs.

On prétend que Stendhal aurait prédit qu'il serait compris vers 1885, et d'aucuns assurent que le Stendhal anglais, George Meredith, sera définitivement apprécié vers 1985. Il n'a de commun avec Kipling que d'être un écrivain de génie, et M. André Chevrillon a établi entre eux un parallèle singulièrement pénétrant (4).

Meredith, dit-il, peint l'homme par le dedans; Kipling évoque les âmes par l'extérieur, par des actes. Tous deux exaltent l'énergie spirituelle de l'homme, la volonté de vivre et d'agir, toute la vie, mais Kipling l'aime près de sa source et Meredith la divinise dans les raffinements de la culture, dans « les suprêmes distillations de l'esprit ». Kipling a, pour les idées, le solide dédain de l'Anglais; l'action, la force bien équilibrée qui donnent la victoire à l'individu et à son groupe sont les seules qualités qui lui importent. Pour les exercer, il faut laisser une large place à l'instinct, se soumettre aux coutumes, préjugés, traditions, religions; il faut fonctionner selon les automatismes que l'homme s'est imposés pour être à l'unisson des conditions et des milieux dans lesquels il doit vivre, s'astreindre à des consignes simples, rigoureuses, traditionnelles, sans critiquer, sans discuter.

(4) André Chevrillon : *Le Cas de Rudyard Kipling*, Revue de Paris, 15 février 1908.

« Vous avez mis le doigt sur le point capital de notre éducation, écrivait Kipling à d'Humières, — quand vous parlez des hommes qui comprennent qu'ils ne doivent pas comprendre. »

Kipling approuve l'individu qui se soumet à la doctrine, qui prend docilement sa place dans le système, mais il attaque la doctrine dès qu'elle est absurde, il ridiculise le système dès qu'il est étroit.

Pour la catégorie d'Anglais que dépeint Kipling, il est de mauvais goût de cultiver ses émotions, d'approfondir les idées, de chercher la solution de problèmes intellectuels, d'être curieux de ce qui ne vous concerne pas directement et personnellement. Il s'agit avant tout de ne rien faire de « ce qui ne se fait pas », de ne rien dire de ce qui « ne se dit pas », de montrer en tout temps et en toutes choses une bonne humeur égale, de s'en tenir à des certitudes acceptées, à la discipline de la force, à la parfaite santé physique et morale, afin d'être « un gentleman » et de trouver sa place dans la hiérarchie des chefs, au sommet de laquelle il y a Dieu.

Mais le Dieu de Kipling est assez vague : il est à la fois le Dieu nordique, le Dieu des Armées, le Dieu vindicatif qui punit et se venge. Il serait mieux de dire que l'on sent chez Kipling, dans sa poésie surtout, la présence *all pervading* d'un sentiment religieux profond et indéfini, le sentiment subconscient d'une divinité qui n'est aucun dieu des hommes, et qui en est la quintessence.

Et seul le Maître nous louera et seul le Maître blâmera;
Et nul ne travaillera pour l'argent, et nul ne travaillera pour la [gloire;
Mais chacun pour la joie de travailler, et chacun dans son univers [séparé
Dessinera la Chose telle qu'il la voit pour le Dieu des Choses telles [qu'elles sont.

N'est-ce point là l'idée impériale portée au plan divin? Obéir et servir, pour l'amour de servir à son poste sans attendre ni récompense matérielle ni gloire (ce qui n'em-

pêche pas de les chercher); exercer la domination de la race supérieure, porter « le fardeau de l'homme blanc », les responsabilités du civilisé vis-à-vis des populations barbares, maintenir l'ordre et la paix chez des races inférieures, les races « de couleur » ignorantes, fanatiques et... méprisables.

Kipling a été le chantre de cette idée impériale, et l'on a pu dire avec raison que son influence politique fut aussi puissante que celle de Carlyle. L'un et l'autre ont prêché la doctrine de la force, de l'action, la règle du sergent instructeur. Carlyle rendait un culte à Frédéric de Prusse, Kipling l'a rendu au sous-officier professionnel de l'armée des Indes.

§

Il convient de reconnaître que Rudyard Kipling n'a jamais consenti à aucune compromission pour s'attirer et s'assurer son prodigieux succès. Comment donc le public a-t-il pu accepter avec tant d'empressement l'irrespectueuse rudesse du jeune écrivain?

Comme pour toutes choses en ce monde, les raisons en sont multiples et sans doute contradictoires.

Tout d'abord, il était impossible de se méprendre sur la sincérité de l'auteur, sur sa bonne foi, sa probité, son sens exact de la justice. C'est le *fair play* dans sa perfection : à chacun selon son dû. Pas de dogmatisme, pas de principes inflexibles : Kipling n'incrimine jamais personne d'après un droit systématiquement établi sur des textes révolus; il opine et se prononce d'après la raison, d'après l'équité, et d'après la charité aussi. Car, au jugement de l'Anglais, nul n'a jamais ni tout à fait raison, ni tout à fait tort; et ce sage précepte lui est d'un constant service dans le cours pratique de la vie.

Quand ses héros sont des Anglais, qu'il les prenne à la caserne ou tombés dans les bas-fonds, Kipling les gratifie de ces qualités du *gentleman* qu'ils possèdent du fait

de leur race, que l'éducation leur inculque indélébilement et qui se manifestent encore aux pires moments, dans un dernier sursaut. La misère humaine n'est jamais telle qu'elle abolisse, même chez les plus éprouvés, tout vestige d'honneur et tout noble sentiment.

Ce souci de justice, ce scrupule d'impartialité, cette droiture naturelle sont des qualités que l'Anglais estime posséder en propre, plus et mieux que les autres races, que les autres peuples. Il ne s'en targue pas, — ce ne serait pas *gentlemanly*, — mais son attitude condescendante ou dédaigneuse ne le laisse guère ignorer. Il a de sa vaste supériorité une conviction si robuste qu'il n'éprouve pas le besoin de l'affirmer, sinon par des décisions promptes et calmes, par des actes nets et précis.

Cette orgueilleuse assurance explique pour une large part l'inadaptabilité de l'Anglais, mais elle lui donne aussi ces qualités de sang-froid, de fermeté, de courage, de pugnacité grâce auxquelles il a édifié l'immense Empire britannique.

Instinctivement, Rudyard Kipling s'adressait à l'orgueil de l'Anglais autant qu'à sa nature sentimentale et chevaleresque. De toutes ses fibres, l'Anglais répondit à l'appel. C'est Max Beerbohm qui a représenté, à cette époque, l'écrivain si promptement fameux coiffé d'un bonnet de police en papier et soufflant dans un clairon. La caricature est significative.

Vers ce temps-là, des journalistes réputés, comme W. T. Stead, qui périt plus tard dans le naufrage du *Titanic*, répétaient sur tous les tons : *Wake up, England!* Réveille-toi, Angleterre! Ils discernaient en Allemagne et aux Etats-Unis des menaces redoutables pour la prospérité industrielle et commerciale de la Grande-Bretagne. Ils signalaient les dangereux succès de concurrents nouveaux sur les marchés du monde, où jusqu'ici le négoce britannique avait régné sans conteste. Ils raisonnaient, ils discutaient, ils démontraient, ils prouvaient qu'ils

avaient raison, Cassandres qui inquiétaient peut-être, mais qu'on préférait croire un peu fous!

Et voilà que, sans autre effort que l'éclat de sa soudaine fanfare, un jeune journaliste inconnu obtient le résultat dont tant d'autres désespèrent. C'est qu'il a trouvé la résonance juste, le timbre et l'intensité qui portent à coup sûr et qui provoquent l'écho. Les dormeurs obstinés s'éveillent, il leur suffit d'ouvrir les yeux, et ils aperçoivent, hors des brouillards de leur île, « la plus grande Angleterre », *Greater Britain,* avec ses colonies et ses Dominions, des contrées immenses comme le Canada, l'Australie, la Nouvelle Zélande, la province du Cap et les Indes grouillantes, Empire illimité dont « les mers intérieures sont des Océans ».

D'un coup, la petite phalange des Impérialistes voit venir à elle des foules hier indifférentes, aujourd'hui troupes enthousiastes jusqu'au jingoïsme, car le patriotisme a ses excès.

Tous ceux qui se sont bouché les oreilles contre les cris d'alarme des fâcheux écoutent volontiers les accents claironnants de Rudyard Kipling. Ils avouent maintenant leur anxiété, parce qu'en même temps qu'il vitupère leur inertie et leur stupidité, Kipling leur montre leur force et leurs vertus. En même temps qu'il les avertit du danger, il ne s'en effraie pas et leur certifie qu'ils l'écarteront s'ils s'en donnent la peine. En même temps qu'il dénonce le risque de voir se lézarder et se disloquer le colossal édifice de l'Empire, il glorifie ceux qui l'ont bâti et il en magnifie la grandeur, la solidité et la puissance.

La crainte disparaît à mesure que la confiance renaît. Contre le danger compris et reconnu, on admet qu'il est temps de prendre des mesures de défense, puisqu'on en possède la force et les moyens.

L'impérialisme britannique a son Tyrtée. « Il fallait ce conteur et ce poète pour qu'au mouvement politique correspondît le mouvement des cœurs qui seul fait la

force », observe M. André Chevrillon. En effet, s'il n'est la cause de ce formidable mouvement, Rudyard Kipling lui imprime une impulsion vigoureuse. L'impérialisme gagne de nombreux et influents adeptes chez les intellectuels. Dans les revues qu'il dirige, le poète W. E. Henley soutient avec véhémence la nouvelle doctrine. Ses orgueilleux partisans affublent d'épithètes flétrissantes ceux qui s'efforcent de résister et qui redoutent les conséquences d'un engouement excessif. Mais le flot monte et submerge les digues. Joseph Chamberlain est le champion d'un jingoïsme de jour en jour plus agressif, plus turbulent. Du reste, cet homme d'Etat voit clair et loin; il veut tout de suite des mesures de sauvegarde que l'esprit incorrigiblement routinier de ses compatriotes et leur manque d'imagination l'empêchent d'obtenir. Comme nous l'a dit un jour Mr Lloyd George : « En Angleterre, les plus avancés sont radicalement conservateurs ».

Néanmoins, en ces dernières années du siècle, l'Angleterre s'agite. Si grand qu'il lui paraisse, son Empire ne lui suffit plus. Des convoitises naissent. M. André Chevrillon rappelle le dîner de politiciens libéraux qui eut lieu au Holborn Restaurant, à Londres, le 18 mai 1898, sous la présidence de Sir William Harcourt. A l'heure des toasts, Kipling se leva et, aux colons de l'Afrique du Sud qui étaient présents, il adressa une surprenante allocution que M. Chevrillon résume en ces termes :

« Faites votre œuvre : des routes, des chemins de fer, des villes. Pour les Anglais du Transvaal, qu'ils patientent, qu'ils supportent cet obstacle à la civilisation qu'est le Gouvernement Boer, jusqu'au jour de la grande guerre européenne. Qu'ils profitent alors de l'universelle confusion pour mettre la main sur ce pauvre vieux pays et l'organiser à la moderne! »

A quelles méditations ces étranges paroles n'invitent-elles pas aujourd'hui, trente ans après? Le raid Jameson permit à l'Angleterre de ne pas attendre et de considérer

comme une provocation la riposte à cet acte de brigandage. Malgré le geste vain du kaiser allemand, l'Afrique du Sud est un dominion; malgré l'intervention germanique, l'Egypte passe sous la domination britannique et le Maroc sous le protectorat français.

La « grande guerre européenne » n'a-t-elle pas en partie pour causes déterminantes cette politique d'expansion? Les violences commises au loin ne sont-elles pas le mauvais exemple dont s'enhardiront l'arrogance et les présomptueuses ambitions d'un peuple non moins infatué de sa supériorité, non moins persuadé de sa force et impatient de la montrer? Qui sème le vent récolte la tempête.

Quoi qu'il en soit, Rudyard Kipling avait réussi à réveiller le patriotisme britannique, si différent, par certaines caractéristiques, des patriotismes des peuples continentaux : il procède du même orgueil de race, de la même idée nationale, du même sentiment de supériorité méprisante, de la même hostilité envers l'étranger; mais il est plus étroitement allié à l'idée religieuse.

Par sa culture biblique, le peuple britannique, comme jadis les Hébreux, a tendance à faire de son Dieu une divinité de tribu, le *tribal God* que les Allemands, également bibliques, invoqueront aussi comme leur dieu exclusif : *unser Gott*. Aux périodes d'exaltation, le peuple britannique se proclame volontiers le peuple de Dieu, et c'est par là que Kipling étend et renforce formidablement son influence. Il versifie, et ses vers, qui vivifient et vulgarisent la vieille langue de la Bible, font vibrer jusqu'au tréfonds les âmes anglaises. Les strophes du *Recessional* — hymne plutôt que poème — qu'il compose en 1897 à l'occasion du jubilé de la reine, sont sur toutes les lèvres. Il y a un poète lauréat, mais c'est Kipling alors qui est vraiment le poète national.

Il est le « professeur d'énergie » que les critiques se plaisent à exalter, et comme l'énergie, pour passer à

l'action, doit être stimulée par une inspiration d'ordre spirituel, il a recours au lyrisme. Comme une prédication passionnée va surexciter le dévot engourdi dans les pratiques rituelles, Kipling, poète national, élève jusqu'à la mystique le sentiment de la race; il évoque les visions prestigieuses, les richesses inépuisables d'un Empire sans limites; il enflamme les imaginations, il fanatise les âmes.

Ses vers, plus que ses contes peut-être, auront ainsi agi sur les esprits de ses compatriotes. Ils sont intraduisibles; du moins, il paraît impossible de les transposer en images et en termes équivalents qui puissent rendre le sens et la portée de l'original et provoquer chez le lecteur français des émotions identiques et suggérer les mêmes idées.

M. André Chevrillon a parfaitement caractérisé cette poésie :

« En vers martelés dont les mètres brefs, les cadences monosyllabiques et dures, le cliquetis d'allitérations rappellent les vieux poèmes anglo-saxons, il a chanté la *Chanson des Anglais* (*A Song of the English*) et dans les rythmes de cette chanson-là, on retrouve des chocs d'épées, des piétinements de bataillons en marche, des craquements de mâtures dans les intermittences du vent, des heurts et des clameurs de vagues, les coups de cloche des bouées d'alarme qui dansent comme des folles dans la neige et dans la brume, le battement des pistons dans les cylindres, l'infatigable et rigoureux retour de leurs lignes d'acier, surtout les explosions, les saccades, les subites et rigides tensions de la volonté. Il a dit « la Race et le Sang », « la fierté du Sang »... Il a dit l'Empire, tout ce qui lui donne sa force ou la montre au dehors : d'abord la mer, « sentier de la race anglaise jusqu'aux confins du monde »... Il a dit les phares d'Angleterre qui... regardent passer toujours la procession du commerce britannique. Il a dit les câbles allongés dans le

noir sous-marin... Il a dit les villes... Il a dit les colons, leur vaillance, la quasi-insolence de leurs succès, et de leurs indomptables espoirs, — « les hommes de cinq repas, nourris de viande, les grandes femmes aux poitrines profondes, les familles de neuf et dix enfants... »

D'aucuns reprochent à cette poésie une vulgarité et un pharisaïsme déplaisants. Ce qu'il importe de retenir, c'est l'influence prodigieuse qu'a exercée sur ses compatriotes ce conteur et ce poète. A ses accents, l'Anglais endormi dans la fausse sécurité de sa prospérité et de ses richesses s'est éveillé citoyen de l'Empire. Les instincts profonds de la race sont redevenus actifs, et c'est à lui peut-être que l'Empire doit d'avoir discerné que les concurrences étrangères se transformeraient immanquablement en menaces politiques contre lesquelles il prit certaines assurances.

§

Peut-être après la lecture des œuvres de Kipling, et en particulier des *Plain Tales from the Hills,* s'étonnera-t-on de ce résultat. Si un auteur anglais, écrivant en Angleterre à cette époque, se fût permis les audaces de ce jeune homme de vingt-deux ans, non seulement eût-il été conspué, mais il est probable qu'il n'eût même pas trouvé d'éditeur. Bien mieux, on peut se demander quel accueil eût été fait à ces *Plain Tales,* à ces Franches Histoires, si Kipling les avait envoyées d'abord à un éditeur de Londres. Ce n'est qu'après qu'ils eurent paru dans des périodiques des Indes et qu'un libraire de Calcutta eut imprimé un choix de ces contes que le public de la métropole les connut. La faveur qu'ils rencontrèrent auprès de la fraction intelligente de la critique et du public rassurèrent les éditeurs londoniens qui n'eurent pas à le regretter.

Bien qu'il ait écrit quelques romans, *The Light that*

Failed, Kim, Stalky and Co., The Story of the Gadsby, qui procèdent plutôt de la longue nouvelle, Rudyard Kipling est avant tout un conteur. Son moyen d'expression est la nouvelle, où la concision du récit est la qualité essentielle.

« Au plus haut degré, écrit M. André Chevrillon, Kipling possède la faculté française qui tout de suite assemble et construit, celle qui ordonne et fait converger les effets vers un effet total, d'autant plus puissant qu'il est soudain. Dans la phrase, le paragraphe, la nouvelle, il enfonce, il burine le trait; il lie et serre avec décision la ligne de contour. Lui-même a donné pour titre à l'un de ses recueils : *Dessins en blanc et noir*. En effet, on dirait que les pays torrides lui ont appris le contraste dur des ombres projetées et des plans de lumière. Il est court, fort, dense, acéré comme Mérimée, bien plus nerveux, instantané et cruel. »

Il semble bien que Kipling ait possédé tout de suite son métier. Ses dons sont naturels; il n'a besoin ni de recherche ni d'effort.

« Ses premiers contes, dit encore M. Chevrillon, écrits à vingt-et-un ans, sont d'un homme qui, ayant tout vu, a tout jugé et accepté. »

Cette invraisemblable connaissance de la vie, cette expérience des hommes, Rudyard Kipling les manifeste dès le début. C'est avec une maîtrise immédiate qu'il les met en œuvre, et, à ce point de vue, ces « franches histoires » qu'il publia dans la *Civil and Military Gazette* ne sont aucunement inférieures à celles qu'il publia par la suite.

La passion qui donne un sens si large ou si élevé au détail, cet « amour frémissant » de son sujet, émanent de ce qu'on pourrait appeler l'idéalisme de Kipling. La vérité des êtres, le réalisme des scènes et des tableaux comportent leur signification idéale. Les plus grossièrement matérialistes de ses personnages, les moins sensi-

bles, les moins intelligents ne sont jamais entièrement dépourvus de cet idéalisme obscur dont ils n'ont jamais soupçonné en eux-mêmes l'existence ni l'influence : à leur insu même, leurs actes procèdent d'une mystique toujours présente dans l'esprit de Kipling.

Il semblait, nous dit-on, s'en prendre à la morale et à la religion, et, parce qu'il en avait vu de si diverses, n'en connaître aucune. Mais sans doute les lecteurs se rendirent-ils compte qu'il importait d'établir ici une distinction subtile. Kipling tourne en dérision les superstitions, ce que les croyances et les doctrines peuvent comporter d'enfantin et d'absurde, ce que les principes moraux offrent d'hypocrite, ce que les pratiques religieuses ont de charlatanesque; il fouaille les bigots, les tartufes et les imposteurs, mais il s'abstient de toute agression contre le sentiment religieux, contre les convictions sincères, contre la foi bienfaisante et tolérante.

Son humour le plus mordant s'exerce contre l'ineptie bureaucratique, contre le fonctionnaire balourd, futile et routinier, contre les chinoiseries administratives; mais, s'il dénonce l'inutilité ou le mauvais fonctionnement de certains rouages, il s'abstient de vouloir démolir la machine tout entière et supprimer ceux qui s'appliquent à en assurer la bonne marche. Il est pour l'ordre, la régularité, la vie normale, l'indispensable hiérarchie, et il cravache la bêtise, l'indocilité, l'incurie et l'ignorance parce qu'elles causent le désarroi et la confusion.

C'est peut-être de l'ineptie militaire qu'il se gausse le plus cruellement, aussi férocement parfois que Georges de La Fouchardière. Il semble que rien ne lui échappe des niaiseries, des mesquineries, des turpitudes, des traditions saugrenues, bouffonnes et parfois tragiques des mœurs militaires. Mais l'armée est l'armature sans laquelle la domination britannique se disloquerait aux Indes, et, à côté des aspects dérisoires qu'elle peut offrir, Kipling raconte le tranquille héroïsme des hommes, leur

pittoresque philosophie, le courage des chefs et leur sang-froid, l'abnégation de tous, la solidarité de ces Européens en face de races indisciplinées et fanatiques, le sens de la responsabilité chez les officiers, leur profond sentiment de la justice, de l'équité qui impose le respect et justifie l'exercice de l'autorité.

Dans les vicissitudes humaines, Kipling accorde à la femme un rôle dont l'importance varie selon le caractère des hommes. Quelques-unes sont des félins, insensibles, égoïstes, malfaisantes, cruelles et sensuelles. D'autres, avec ces caractéristiques, sont capables de bonté, de charité, de dévouement, de loyauté et de constance. Certaines, de condition inférieure en général, trahissent une sentimentalité dont Kipling se plaît à souligner le caractère ridicule et souvent à le pousser au grotesque. Pour lui, c'est surtout le désir qui attire l'un vers l'autre les partenaires du jeu de l'amour. Il les montre alors dans une posture peu flatteuse; la femme, prudente ou sotte, calculatrice ou victime; l'homme égoïste, naïf, fat, brutal, mufle et cruel; et les deux également infidèles. Car, sans souci des conventions admises à l'époque de ses débuts, Kipling réussit à faire accepter que la fidélité conjugale n'est qu'une fiction; dans les mœurs qu'il dépeint, l'adultère est courant, — un péché véniel, une anecdote banale, un épisode sans importance, à peine une mésaventure, rarement un drame.

Somme toute, ce qu'il fait ressortir, dans les rapports des sexes, c'est l'antagonisme fondamental, l'incompatibilité des natures, la simulation, le mensonge, la perfidie de part et d'autre. Singulière attitude! Cynisme inattendu! Comment un jeune homme à peine majeur est-il pareillement désabusé et clairvoyant? Pourtant, des caprices de la galanterie, des traîtrises de la passion, des hideurs de la jalousie, il dégage le désintéressement, la constance, le dévouement, la franchise, la loyauté, l'amitié, l'affectueuse tendresse qui se rencontrent dans l'a-

mour. Rares en sont les exemples, et c'est sans doute cette rareté qui fait que Kipling ne décrit que deux ou trois fois ces instants prodigieux où deux êtres, où deux âmes privilégiées se rapprochent dans une communion intense et quasi divine.

Parfois aussi dans l'œuvre de Kipling, on entrevoit l'action mystérieuse d'une « force d'en haut », d'une influence qui émane d'un dehors impénétrable, qui transfigure la réalité visible. Car ce réaliste sans illusions se meut dans le rêve avec une surprenante aisance. Sur la base solide des faits concrets, il échafaude d'étranges et fantasques visions; sur l'écran ostensible de la vie quotidienne, il projette des images surnaturelles. Les Indes ne sont-elles pas le pays du merveilleux, des lieux et des logis hantés, des déserts de terreur et de mystère, des ruines qu'habitent des fantômes et des larves? Mais s'il donne le frisson au lecteur, Kipling ne permet pas qu'on le soupçonne d'être dupe de ses fantaisies, de partager la crédulité terrifiée de ses personnages. Il laisse entendre qu'en ces matières il convient de faire une part généreuse à l'hallucination, et même à la mystification possible.

Ce mélange de la réalité sensible, du merveilleux, du surnaturel, du symbole poétique, de l'imagination visionnaire n'a sans doute pas de plus parfait exemple que les *Livres de la Jungle*. Entre la vie et le rêve, les frontières ont disparu, et le rêve apparaît plus réel, plus prestigieux en tout cas que la vie. L'histoire de Mowgli, c'est le mythe d'Orphée ressuscité, c'est la fable antique qui s'anime et prend corps. C'est une création incomparable, inoubliable, que les hommes admireront entre les chefs-d'œuvre impérissables.

Nous connaissons Kipling et l'admirons en France surtout depuis les *Livres de la Jungle,* qui sont indéniablement l'un des ouvrages les plus originaux de l'esprit humain, et qui eurent la chance d'être admirablement tra-

duits par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Peut-être est-ce par ces deux volumes que Kipling survivra, avec aussi un bon nombre de contes qui sont des chefs-d'œuvre, et à la version desquels Louis Fabulet et ses collaborateurs ont donné un soin méticuleusement fidèle. Si certaines œuvres de Kipling ont été lamentablement défigurées par des adaptateurs incompétents, celles du moins qui portent le nom de ces consciencieux traducteurs rendent scrupuleusement l'original.

§

Les premiers contes de Kipling portent en épigraphe des citations en vers, des aphorismes et proverbes, avec indication de sources qu'il serait vain de rechercher. Ce sont là des plaisanteries auxquelles, comme le fit Walter Scott, l'auteur se livre pour feindre une érudition dont il se moque. Edgar Poe, lui aussi, plaçait en tête de ses contes de solennelles sentences philosophiques qu'il s'amusait à attribuer à des savants allemands aussi pédants qu'imaginaires.

Rudyard Kipling se plaît à mystifier son lecteur, et il invente volontiers des personnages dont il prétend tenir des informations chimériques ou dont il répète les opinions et les propos trop libres pour être exprimés sans cette précaution. C'est ainsi que, dans la préface de *Life's Handicap,* il rapporte les conseils que lui donna un prétendu Gobiend, « saint homme de Chubari » :

« Parle-leur d'abord des choses que tu as vues, puis de ce que tu as entendu, et, puisque les hommes sont des enfants, parle-leur de batailles et de rois, de chevaux, de démons, d'éléphants et d'anges, et surtout n'omets pas de leur parler d'amour et d'autres sornettes. »

Kipling est si entraînant et si facile à lire, qu'on s'imagine que ses récits sont écrits « au courant de la plume »; mais il a dit que pour un de ses contes qui parvient au public, il en détruit six. En tout cas, il est diffi-

cile de le prendre en flagrant délit de négligence. Il a parfaitement conscience du but qu'il doit atteindre :

« Peu importe ce que vous écrivez, dira-t-il, mais puisque, au point de vue psychologique, toute pensée n'est que de la parole avortée, chaque page imprimée doit être un livre d'images, chaque mot concret ou abstrait doit être également une image. Il se peut que l'image elle-même n'apparaisse jamais à la perception du lecteur, mais tout au fond, sous le royaume de l'inconscient, l'image travaille et exerce son influence. »

Lorsqu'en 1897 il composa, à l'occasion du jubilé de la reine Victoria, le fameux poème intitulé *Recessional,* la rumeur publique voulut qu'il l'ait improvisé sous le coup d'une inspiration soudaine et irrésistible. Mais Kipling fit à un ami ces confidences :

« Ce poème m'a donné plus de peine que tout ce que j'ai jamais écrit. J'avais promis au *Times* un poème sur le Jubilé, et quand la date fut arrivée, je n'avais rien écrit qui me satisfît. Le *Times* se mit à réclamer le poème, et m'envoya lettre sur lettre pour l'avoir. Je repris mes tentatives, mais sans plus de succès. Finalement, le *Times* se mit à m'envoyer des télégrammes. Alors je m'enfermai dans une pièce avec la résolution d'y rester jusqu'à ce que j'eusse fini ce poème du Jubilé. Assis devant tous mes précédents essais, je me mis à compulser ces douzaines d'esquisses, si bien qu'à la fin je trouvai un vers qui me plut : c'était *Lest we forget* (Pour qu'on n'oublie jamais). C'est autour de ces mots que le *Recessional* fut composé. »

Mais peut-être celui qu'on a appelé le « banjobard » de l'Empire, et « le doux psalmiste du jingoïsme et de l'adultère » a-t-il trouvé des sujets d'inspiration plus aisée, car on se représente mal les *Barrack Room Ballads* aussi laborieusement composées.

§

Le *Recessional* marque une date fatidique. Le prestige de la vieille souveraine éclipse encore les ombres, mais l'Impérialisme Britannique n'aura connu qu'une bien courte phase. L'Angleterre d'aujourd'hui est méconnaissable, l'Angleterre aristocratique, l'Angleterre des marchands anoblis, l'Angleterre oligarchique à qui le monopole du charbon assurait la suprématie industrielle, commerciale et financière, a dû répondre au défi d'autres nations qui ont voulu se passer d'elle, et même rivaliser avec elle. Créée avec les cinq milliards d'argent français, l'industrie allemande s'installe sur les marchés où le pavillon britannique n'avait jamais connu de concurrent. Par l'ébranlement qu'elle provoque juste à ce moment, la guerre sud-africaine marque un tournant pour la Grande-Bretagne : la résistance de dix mille fermiers boers la contraint à un effort disproportionné; il lui faut toute son armée régulière et trois cent mille volontaires pour en finir.

Dix ans plus tard, et pendant quatre ans, elle consacre à la guerre européenne tout son effort, et elle enrôle tous ses hommes valides. Les Dominions et les Colonies viennent à la rescousse.

Encore une décade, et elle se trouve devant l'angoissant problème d'un excédent de population de cinq millions d'individus et de son commerce d'exportation réduit du cinquième, sinon du quart.

Certes, c'est toujours l'Empire Britannique avec ses millions d'hommes de langue anglaise, mais les Dominions tendent à l'autonomie dans le cadre impérial affaibli; l'autorité de la métropole y est singulièrement réduite; ils se donnent leurs chefs qui sont Canadiens, Australiens, Sud-Africains, Néo-Zélandais, Irlandais, et ne sont « sujets britanniques » que sur leurs passeports. Désormais, c'est eux qui occupent ces postes, ces situa-

tions lucratives d'Outre-Mer en vue desquels se préparait naguère l'élite de la jeunesse anglaise.

Aujourd'hui trente ans après le *Recessional*, les Gouvernements indépendants des Dominions traitent sur le pied d'égalité avec le Gouvernement de Westminster, et prennent sans lui leurs décisions. C'est la rançon de leur participation à la guerre.

§

La guerre? Kipling l'avait annoncée. Il avait prévu que la Grande-Bretagne, imprévoyante, et non préparée, y prendrait inévitablement part, et quand elle est dans la mêlée, il ne parle plus d'elle et des Alliés qu'en termes les plus élevés, avec la gravité la plus noble.

L'Angleterre partit en guerre, dira-t-il, « avec la sombre détermination de l'homme qui, convaincu de ses fautes, apporte tout son corps, toute son âme, tout son esprit, dans sa lutte vers la rédemption ». Ailleurs, il dira encore : « En pleine période de vacances, le choix entre la guerre et la paix lui fut présenté à la pointe du sabre, par-dessus le corps blessé de la Belgique. Prise dans l'ensemble, l'Angleterre ne savait rien de la situation que l'Allemagne avait scientifiquement préparée pour sa défaite. Elle partit en guerre, littéralement et froidement, sur un point de conscience. Elle n'aurait pu agir autrement... »

Comme dans un « revival », un de ces grands réveils religieux où les conversions en masse se font en public, « des multitudes prirent silencieusement les armes sous la pression de leur propre conviction ». Kipling souligne fort bien le côté mystique de ce mouvement. Tout ce peuple de civils n'a pas, au sens continental, le sens de l'Etat omnipotent qui dispose à son gré des individus; il n'obéit pas à des impulsions intellectuelles; chacun est poussé par le sens individuel de ce qui est juste et la ré-

probation de ce qui est inique, un sens, dit Kipling, « que nous avons acquis, comme tout ce que nous a enseigné notre histoire, par l'expérience directe, chacun pour soi-même, souvent en dépit d'opinions préconçues ».

Dans la préface qu'il a écrite pour *Britain and the War,* d'André Chevrillon, Rudyard Kipling rappelle que, depuis de longues années, la majeure part des intellectuels et de l'opinion publique s'enfermait passionnément dans un monde aux horizons strictement insulaires, et négligeait d'envisager non seulement toute possibilité de guerre, mais encore adoptait pour doctrine de la nier. Le peuple anglais était « presque aussi agressivement éduqué et organisé en vue d'une paix extravagante que l'étaient les Allemands pour les extravagances de la guerre, — un peuple aveugle et sourd à la menace ostensible et aux avertissements répétés, et, de plus, affaibli par l'action germanique qui, de propos délibéré, avait exploité et infecté tout ce qu'il avait pu atteindre du journalisme, de la finance et de la politique, afin d'embrouiller, de retarder et de désorganiser le conseil et l'action ».

Il est vrai, reconnaît-il, qu'il eût été alors impossible à toute personne civilisée de concevoir l'Allemand tel que la guerre l'a révélé. Il admet aussi qu'il est « difficile aux gens du dehors de se faire une idée des rapports organiquement intimes qui ont crû entre la France et l'Angleterre pendant la guerre », grâce à l'habitude de l'effort commun, à une affection et à une confiance mutuelles.

« La France et l'Angleterre constituent les forteresses jumelles de la civilisation européenne », déclare Kipling au dîner qui suit la cérémonie de la Sorbonne, en décembre 1921, où lui fut conféré le titre de *doctor honoris causa,* et il ajoute : « Nos fils se remettront de la menace de lassitude, et ils réédifieront ensemble les fondements de la paix du monde, non pas sur de pieux rêves ni d'aimables espoirs, mais sur ces vertus anciennes de logique, de sain jugement, de laborieuse activité que son histoire

et son indomptable génie ont apportées en douaire à la France. »

La France, Kipling l'a connue pour la première fois à l'âge de douze ans, alors qu'elle se renouvelait après la guerre franco-prussienne. Dès lors, assure-t-il, il subit une influence qui se renforce à mesure qu'il discerne et saisit « ce que le génie et l'existence de la France signifient dans un monde qui s'acheminait sans crainte, parce qu'il l'ignorait, vers la catastrophe prédite par les prophètes dédaignés de 70. »

Quand la catastrophe arriva, l'humanité s'émerveilla de « la passion de vertu et de foi en ses enfants, avec laquelle la France l'affronta, de son endurance à supporter et de sa hardiesse à surmonter son triple fardeau de massacre, de torture et de dévastation, du lucide courage avec lequel elle se mit à réparer ses pertes inconcevables par un travail presque inconcevable ».

A l'Université de Strasbourg qui lui confère la même distinction, Rudyard Kipling honnit « les gens absurdes qui voudraient essayer d'élever un mur entre la France et l'Angleterre ». Il rappelle que de Calais à Reims dorment de leur dernier sommeil plus d'un demi-million d'Anglais — plus que Napoléon ne mena d'hommes en Russie! Le souvenir des morts et l'expérience des vivants garantissent l'entente de l'Angleterre et de la France, dont les buts sont par essence les mêmes.

Et en octobre 1927, à l'inauguration que préside le Maréchal Foch du monument commémoratif élevé aux troupes des Indes, Rudyard Kipling, invariable dans sa passion d'entente entre les deux pays, prononcera cette phrase lapidaire :

« Ce témoignage de leur honneur et de leur fidélité, nous le confions à la France, à la Puissance séculaire avec laquelle, depuis mille ans, nous sommes associés pour le développement et la charge de la civilisation du monde qu'ensemble maintenant nous gardons! »

Du reste, Kipling n'avait pas attendu la guerre pour attester ses sentiments. Le 7 août 1904, il écrivait à Robert d'Humières :

« Croyez-moi, je suis très cordialement d'accord avec tout ce que vous dites de la valeur d'une bonne entente entre nos pays; et ceci non seulement pour le besoin d'aujourd'hui, mais pour l'espoir de demain. Nos deux pays, me semble-t-il, se complètent par tempérament et par identité de vues, par la logique et par les faits. Si même ce n'était pas le cas, nous devons nous rappeler qu'il ne reste pas tant de liberté en Europe orientale pour que les deux nations qui mènent la Liberté osent se quereller entre elles. Nous avons, l'un et l'autre, à surveiller les peuples « unfrei », les pays voilés et entravés où la parole d'un monarque est pouvoir absolu. Si nous nous querellions, qui en profiterait? Le moyen âge pourvu de canons modernes. N'est-ce point vrai (5)? »

C'était le moment où M. Paul Cambon, cet incomparable diplomate et ce grand Français, faisait aboutir ce qu'on a appelé l'Entente Cordiale. Dans un commun esprit de paix, anticipant l'esprit de Locarno, la France et l'Angleterre réglaient à l'amiable des questions litigieuses qui étaient une constante menace de conflits funestes. Kipling se rend compte que ces discordes ne pourraient profiter qu'au « Moyen Age armé de canons modernes » et il se range délibérément du côté de la paix.

Pendant que dure la grande guerre, il pense à ce que sera le monde après la victoire des alliés, dont il ne doutera pas un instant. En décembre 1915, il parle aux élèves de Winchester College où son fils fit ses études, — ce fils qui déjà était mort en combattant, et qu'avait toujours hanté « une étrange persuasion de la guerre prochaine ». Il s'adresse à cette jeunesse « qui peut tout

(5) Préface de Rudyard Kipling pour *Trough Isle and Empire*, par le Vicomte Robert d'Humières.

accomplir, précisément parce qu'elle n'accepte aucun passé, n'obéit à aucun présent et ne redoute aucun avenir », et il prophétise :

« Après la décision finale et brutale sur les fronts, tous les hommes, toutes les capacités, tous les talents seront taxés à l'extrême pour rétablir la civilisation. Pour eux, commencera l'œuvre de reconstruire non seulement l'Angleterre et l'Empire, mais le monde entier, sur une échelle qui dépasse toute imagination. Tous les aspects de la vie telle que nous l'avons connue auront disparu. Les frontières, les sympathies nationales, les puissances, les responsabilités, les habitudes de pensée seront décalées et transformées. Nos voisins d'hier seront nos frères de demain, liés à nous, comme nous le sommes entre nous d'un bout à l'autre de l'Empire, par les liens les plus intimes et les plus larges, créés par les pertes communes, par le dévouement commun, et par l'effort accompli côte à côte pour remettre en ordre l'effroyable chaos dans lequel l'humanité s'est plongée. »

D'obscurs conflits d'intérêts de groupes particuliers, l'ignorance et l'outrecuidance des politiciens, l'impéritie et les maladresses des Gouvernements ont pu créer, entre les deux grandes nations, des périodes d' « estrangement ». Elles seront passagères tant que de part et d'autre des hommes tels que Rudyard Kipling garderont leur foi dans l'inéluctable nécessité de l'Entente, et tant que la France saura conserver l'attachement de ceux qui voient en elle la nation

Première à accueillir la Vérité, dernière à abandonner les vérités [anciennes,
France, bien aimée de toute âme qui aime et sert les autres âmes.

§

Dans ses judicieuses « considérations sur la critique », M. Marcel Prévost déclare « hardiment que la haute poésie de la Grèce antique fut une nourriture essentielle, constante, de *tout* un peuple. Cette nourriture corres-

pondait donc à un appétit de ce peuple; elle était même pour lui un objet de consommation courante ».

Cet appétit de poésie, « appétit intellectuel des hommes civilisés », nul peut-être plus que Rudyard Kipling ne l'a satisfait de notre temps, non pas seulement chez une élite, mais chez *tout* un peuple.

A la relire à présent, rien n'a vieilli dans l'œuvre de Rudyard Kipling. Elle garde ce caractère rare des productions de l'esprit humain qui sont dotées de la jeunesse éternelle. Elle ne fut pas destinée à flatter un public, à suivre une mode. Sa portée dépasse le temps et le pays qui la vit naître. Elle s'inspire du mouvement de la vie, des forces de la nature, des passions et des triomphes de l'homme, de ses joies et de ses douleurs, de ses faiblesses et de ses grandeurs, elle puise à la source de tout ce qui dure en ce monde, et à ce titre elle s'adresse aux hommes de tous les temps et de tous les pays.

HENRY-D. DAVRAY.

LA VRAIE MATA-HARI

COURTISANE ET ESPIONNE [1]

—

I

Margaretha Geertruida Zelle

Le père de Mata-Hari et un de ses apologistes ont voulu l'anoblir en lui donnant comme grand'mère la baronne Margaretha van Wynbergen, et comme maison familiale le château de Cammingha-State.

Sa vraie origine est beaucoup plus modeste.

Ses parents étaient Adam Zelle et Antje van der Meulen, simples petits bourgeois. Elle vit le jour à Leeuwarden, chef-lieu de la province de Frise (Hollande), le 7 août 1876.

Sa grand'mère du côté paternel était Grietje Hamstra ; du côté maternel, Sjoukje Faber. C'est à la première qu'elle devait le nom de Margaretha (dont Grietje est un diminutif frison) et non pas à quelque baronne.

Elle ne vit jamais le château de Cammingha State, qui d'ailleurs est un château en Espagne.

Adam Zelle tenait à Leeuwarden un petit magasin de casquettes et, après avoir fait faillite, il quitta sa ville natale pour se fixer à Amsterdam. Il s'y remaria en 1891 avec une femme de son âge et vécut pendant quelque temps de l'argent de celle-ci. Plus tard, il vendit du pétrole au détail et, vers la fin de sa vie, il devint voyageur de commerce.

C'était, dans la force de l'âge, un bel homme, grand et solidement charpenté, à la barbe et aux cheveux noirs, aux traits réguliers.

Au moral, un fantaisiste orgueilleux et vaniteux, à peu près illettré, hargneux, vindicatif, déloyal et procédurier. Lesté de peu de scrupules, il ne reculait devant rien, mensonge ni calomnie, quand ses intérêts étaient en jeu. Cherchant querelle à tout le monde, il était en désaccord continuel avec toute sa famille. Ni sa femme, ni ses enfants ne l'aimaient, ni surtout sa fille unique, qui le détestait et le méprisait, bien que moralement elle tînt beaucoup de lui.

La mère de Margaretha, brave femme et fille d'honnêtes bourgeois de Franeker, mourut relativement jeune, à 49 ans, en 1891, laissant, outre sa fille, trois garçons plus jeunes.

Mme van der Meulen, mère de Mme Zelle, plaça pour ses petits-enfants la part de sa modeste fortune revenant à sa fille décédée.

Adam Zelle fut déchu de ses droits paternels : toute sa famille s'opposant à sa nomination, ce ne fut pas lui qui fut nommé tuteur de ses enfants, mais le mari d'une de ses sœurs, M. R. Visser, à Sneek ; le frère de la défunte, le pharmacien van der Meulen, à Franeker, devint subrogé-tuteur.

Mme van der Meulen, grand'mère de Margaretha, géra la petite fortune de celle-ci — 5000 florins en tout — et se chargea de l'éducation des petits-enfants.

Lorsque son père fit faillite, Margaretha avait 14 ans, ses frères 11, 9 et 6. Cette faillite fit beaucoup de bruit dans la ville et fut cause que le père s'aliéna définitivement l'affection des siens.

Tous ses enfants furent élevés loin de leur père. Pendant deux ou trois mois, Margaretha fut pensionnaire de son tuteur à Sneek, puis elle entra comme élève interne à l'école normale d'institutrices à Leyde.

Mais la jeune fille, jolie et très grande pour son âge, n'acheva pas ses études à cette école.

Le directeur ayant fini par tomber amoureux d'elle, les condisciples de Gretha s'en aperçurent et commencèrent à

se moquer de leur maître. Le pauvre homme, très jaloux, ne tolérait pas que quiconque d'autre du même sexe que lui fixât son regard sur les beaux yeux séducteurs de sa bien-aimée. Il reléguait sa belle élève dans l'arrière-corps de l'immeuble et lui interdisait toute promenade solitaire.

Il entreprit même de chanter les louanges de l'adolescente dans un style dithyrambique. Mais Gretha, qui avait d'autres visées que l'amour d'un vieux pédagogue, quitta l'école, à la grande fureur de cet étrange éducateur.

Elle alla habiter chez son oncle, M. Taconis, à La Haye, ancien négociant en tabac retiré des affaires, et marié avec une sœur d'Adam Zelle, à laquelle elle devait le second de ses prénoms.

Elle abandonna complètement toute étude, mais lut avec une certaine frénésie les romans de Gyp, d'Arsène Houssaye, d'Armand Silvestre et autres amuseurs.

A dix-huit ans, désœuvrée, elle attendait impatiemment le Prince Charmant.

Où le trouver ?

Dès son adolescence, elle professait une vive admiration pour les dorures, les médailles, les tresses et brandebourgs, les couleurs éclatantes de l'uniforme militaire.

A Scheveningue il venait beaucoup de jeunes officiers. La plage n'était pas trop loin de la maison avunculaire et bientôt tous les officiers qui aimaient la mer et les surprises de ses bords connaissaient la belle jouvencelle qui savait si bien jouer des prunelles.

Dans son rêve, la jeune fille ne s'imaginait pas le Prince Charmant, autrement que sous l'uniforme d'officier.

I

Le Prince Charmant

Un jour, Gretha Zelle lut dans le journal quotidien, *Het Nieuws van den Dag* (1), une annonce ainsi conçue :

(1) *Les Nouvelles du Jour*

Capitaine des Indes, passant son congé en Hollande, cherche femme à sa convenance, de préférence un peu fortunée. Lettres, etc.

Elle envoya une réponse avec son portrait à l'adresse indiquée dans l'annonce.

§

Rudolf Mac Leod était de haute lignée. Il descendait d'une des plus illustres familles de l'Ecosse, dont l'origine remonte au XII[e] siècle. Le premier ancêtre fut Leod, fils d'Olaf le Noir, roi de Man et des Iles, et qui naquit vers la fin de ce siècle.

Le clan des Mac Leod a joué un rôle considérable dans l'histoire de l'Ecosse et de l'Angleterre. Dunvegan-Castle était et est toujours leur château ancestral.

Beaucoup furent officiers supérieurs ou généraux dans l'armée britannique, tel autre amiral ou professeur d'université.

Un Norman Mac Leod fut l'émule de Lafayette. Il combattit, à la tête d'une compagnie des hommes du clan, pour l'indépendance américaine et fut présenté à Washington. Plus tard, il devint généralissime aux Indes.

Vers la fin du XVII[e] siècle, les Mac Leod se convertirent au protestantisme. Au début du XVIII[e] siècle, plusieurs hommes du clan, mécontents des nouvelles lois tendant à détruire l'organisation et la puissance des clans, quittèrent l'Angleterre pour entrer au service de puissances continentales.

Le premier membre de la famille qui traversa la Mer du Nord pour aller se fixer en Hollande fut Norman, fils de Donald Mac Leod, troisième fils de John IV of Gesto.

En 1706 il fut nommé lieutenant dans un régiment de la brigade écossaise et servit là jusqu'au licenciement de son régiment. Il eut ensuite une charge en Angleterre et mourut en 1729 à Londres.

Son fils John s'engagea à son tour dans la brigade écos-

saise en Hollande et fut promu au grade de colonel. En 1782 les régiments écossais perdirent leur nationalité et furent incorporés dans l'armée hollandaise. Le colonel, qui avait épousé Margaretha Arnolda van Brienen, mourut en Angleterre. Son fils Norman devint comme ses pères officier dans l'armée hollandaise, et, après l'exil du prince d'Orange (1795) et la révolution en Hollande, il retourna en Angleterre. Mais l'année d'après il reprit du service en Hollande et devint lieutenant-colonel au régiment de Bentinck. Il fut promu général et prit part au blocus du Helder (1814). Il épousa une dame galloise, Sarah Evans.

Son fils aîné, Norman, fut général et gouverneur militaire de La Haye. Son troisième fils, John van Brienen, mourut en 1868, à l'âge de 43 ans, capitaine, au camp de Milligen. Il avait épousé Dina Louise, baronne Sweerts de Landas.

Rudolf était son fils unique.

§

Rudolf Mac Leod, né le 1er mars 1856 à Heukelom, suivit la grande tradition séculaire de sa famille et choisit la carrière militaire. Il s'était d'abord destiné à la marine, mais il changea d'avis et à seize ans il s'engagea au « Bataillon d'instruction » à Kampen, une des écoles préparatoires pour les officiers de l'armée de terre.

Nommé le 22 juillet 1877 second lieutenant, il partit trois mois après pour les Indes Néerlandaises, sur le *Conrad*, un des plus anciens paquebots postaux en service entre la Hollande et Java.

Envoyé d'abord à Padang (Sumatra), il partit en 1878 pour Atjeh, où, depuis cinq ans, sévissait la guerre. Il y resta quatre ans et prit part à diverses batailles, entre autres celle de Samalangan.

C'est là qu'il eut aussi la joyeuse surprise de rencontrer un membre de la branche des Mac Leod qui était restée

en Angleterre, le vice-amiral britannique Angus Mac Leod, en visite aux Indes avec son vaisseau *Pallas*.

Après avoir quitté Atjeh, Rudolf Mac Leod resta cinq ans à Magelang (Java) et quelques années à Bandjermassin (Bornéo).

En 1881, il fut promu premier lieutenant ; en 1892, capitaine.

Après un service ininterrompu de dix-sept ans sous les tropiques, le capitaine Mac Leod partit pour la Hollande en congé de convalescence.

Congé qu'il passa d'abord à La Haye, puis, après trois semaines, chez sa sœur, à Amsterdam, Leidsche Kade 79.

Louise Jeanne Mac Leod, d'un an plus jeune que son frère, était devenue veuve en 1888, après un mariage de six ans et demi avec le notaire Wolsink.

Elle était la sœur unique de l'officier. Ils avaient été élevés ensemble à Kampen et à Elburg, et il y avait toujours eu entre eux le lien très fort d'une tendre affection fraternelle.

Le capitaine Mac Leod était un bel homme à qui l'uniforme militaire seyait à merveille. Il était dans la force de l'âge. Il avait les yeux bleu-gris et la moustache longue et fine. Sa figure énergique, à l'expression un peu sévère, respirait la franchise.

C'était un officier de valeur, fort cultivé, militaire jusqu'au bout des ongles.

Par ailleurs, il était charmeur et causeur étincelant. Ces qualités, jointes à sa belle prestance, lui gagnaient facilement le cœur des femmes.

Pendant les dix-sept ans qu'il avait passés aux Indes, il avait beaucoup aimé, mais il ne s'était jamais occupé des femmes indigènes.

Il avait l'intention de ne jamais se marier, mais le destin en décida autrement.

Un jour du début de 1895, il se trouvait au café de l'Américan Hotel à Amsterdam, avec plusieurs de ses amis, tous réunis autour d'une grande table ronde (2).

Tous célibataires comme lui.

Il avait le « cafard » et ses amis s'en aperçurent. Le journaliste Balbian Verster, reporter du *Nieuws van den Dag*, lui dit en plaisantant : « Je sais ce qui te manque, mon vieux. Une femme ! Tu dois te marier. »

Il eut beau protester : son interlocuteur rédigea sans délai une annonce à insérer dans le *Nieuws van den Dag*.

C'était l'annonce qui devait tomber sous les yeux de Melle Margaretha Zelle à la Haye.

III

Les Fiancés

Le capitaine Mac Leod reçut quinze lettres en réponse à son annonce.

Melle Zelle, de La Haye, avait joint à la sienne sa photographie qui fit sur lui une profonde impression.

Il répondit à cette seule lettre, et bientôt il s'établit entre l'officier et la demoiselle inconnue une correspondance suivie.

Dans sa réponse à la première lettre de Melle Zelle, il avait manifesté le désir de faire la connaissance de la jolie postulante, mais il avait ajouté qu'étant malade et souffrant d'une forte fièvre, il ne pourrait pas venir de sitôt à La Haye.

Qu'à cela ne tienne ! Melle Zelle consent à attendre patiemment le rétablissement de son correspondant. La différence d'âge — vingt et un ans — ne l'effraie nullement.

Un mois après, le capitaine n'étant pas encore en état de voyager, la demoiselle en quête d'un mari propose de renverser les rôles et de faire elle-même la première visite,

(2) Chailley-Bert (*Java et ses habitants*) aurait dit : *la table de bitter*.

afin de rendre possible la rencontre escomptée et tant désirée.

Je sais bien que ce n'est pas comme il faut (3), *mais nous nous trouvons dans un cas spécial, n'est ce pas ?*

La rencontre eut lieu, le dimanche 24 mars 1895, aux abords du Rijksmuseum (4).

Aux yeux éblouis du capitaine apparut une jeune femme d'une vingtaine d'années — en réalité elle n'en avait que dix-huit, — dans un costume élégant qui moulait les jeunes formes du corps élancé et svelte, aux ondulations souples et félines, et en faisait deviner l'harmonie. Un port de reine ! Une abondance de magnifiques cheveux ondulés, d'un noir bleuté, couronnait le front bas et retombait sur la nuque en lourd chignon. L'ovale de la figure était éclairé par des yeux superbes, étrangement fascinateurs, en forme d'amande, veloutés, brun foncé aux reflets d'or, ombragés de longs cils soyeux et surmontés de sourcils d'un dessin net et ferme. Le nez était fort, la bouche aux grosses lèvres sensuelles manquait de grâce, mais la nacre des dents corrigeait ce que cette bouche avait de disgracieux. Le teint mat était d'une nuance que les Hollandais aux Indes appellent *koelit langsap.*

L'ensemble était d'une rare séduction.

La jeune fille, de son côté, voyait pour la première fois l'homme de son rêve : un officier, comme elle de haute stature, aux traits mâles et énergiques, au regard franc; elle voyait aussi l'uniforme élégant aux galons d'or, le casque et l'épée.

Ce fut le coup de foudre pour elle et pour lui.

Ce jour-là ils déjeunèrent ensemble et continuèrent leur tête-à-tête dans une voiture « aux glaces embuées » (5).

(3) *Comme il faut,* en français dans le texte.
(4) Musée de l'Etat.
(5) Lettre à Mac Leod du 25 mars 1895.

Le lendemain elle écrivait à son « John (6) chéri » une lettre qu'elle signait : « Ta petite femme future qui t'aime tant »....

Ils se fiancèrent le 30 mars 1895, six jours après leur première rencontre.

§

A la lumière des lettres que Mlle Zelle a écrites à son fiancé, il est possible de se faire une idée exacte de la nature de son amour pour son « prince charmant », et cette correspondance est du plus haut intérêt pour la connaissance de ses idées et de son véritable caractère.

Ce qui caractérise ces lettres, c'est la vulgarité ou la bassesse de la pensée, la niaiserie du fond, la pauvreté du style tourmenté, l'incorrection de la syntaxe, l'incohérence, l'entortillé et l'inachevé des phrases.

Heureusement pour l'expéditrice, ces lettres étaient adressées à un homme amoureux. Le destinataire, il est vrai, avait beaucoup d'esprit et d'expérience ; il n'est pas moins vrai qu'à tout âge l'amour empêche d'y voir clair.

Ces lettres d'une enfant de dix-huit ans à son fiancé d'âge mûr ne montrent nullement la candeur de l'ingénue qu'un apologiste de Mata-Hari a voulu nous présenter. Loin de là, elles prouvent surabondamment que Margaretha Zelle ignorait totalement la réserve et la retenue de la jeune fille, et qu'à peine sortie de l'adolescence, elle avait une conception de l'amour dénuée de toute poésie.

Dans ces lettres on cherche vainement la douceur et la délicatesse de la vraie femme, la fraîcheur et le charme de la belle jeunesse. On y trouve par contre une platitude choquante dans les effusions de tendresse.

En date du 28 mars, elle signe encore « ta petite femme *future* » ; mais dès le mois d'avril elle a supprimé le mot *future*, et pour cause ! Le futur est devenu le présent. Et

(6) Bien que son nom officiel fût Rudolf, sa famille et ses intimes l'appelaient toujours John, du nom de son père.

dans l'exaltation de sa passion, elle comble son fiancé de noms câlins : « mon chéri », « mon propre chéri (7) », « mon propre trésor », « mon chéri unique », « mon ange chéri ».

Elle entretient son « ange chéri » de toutes sortes de choses intimes que les jeunes fiancées ont l'habitude de passer sous silence ou de traiter avec discrétion.

Elle écrit à son « propre trésor », fin mai 1895 :

... Tu me demandes si j'ai envie de faire des bêtises ? Eh bien, Johnie, plutôt dix qu'une seule. Vas-y, tu sais, dans quelques semaines je serai ta femme... Mon chéri, je veux bien mettre tout ce que tu trouves joli. La soie rose me va extrêmement bien, parce que je suis si brune et que j'ai le teint mat. Sûrement, je trouve ces chemises jolies. Pardonne-moi mon ignorance, mais dis-moi, jusqu'où une pareille chemise doit-elle descendre, au-dessous ou au-dessus du genou ? Sans doute, elles sont très échancrées, dis le-moi et j'achèterai la soie !... Et ce pantalon, est-il du même modèle que mon pantalon blanc ? Sitôt que je le saurai, je m'en occuperai. Ah ! que nous jouirons !..... Sois amoureux, mon trésor, moi je le suis autant, et rattrape-toi bien quand je viendrai.

Dans une autre lettre à son « ange chéri », elle débute ainsi :

Ne crains pas que je sois indisposée, je viens de l'être exactement à la date et naturellement c'est passé depuis quelques jours.

Et elle termine :

J'ose espérer qu'une fois mariée, je répondrai à toutes les belles attentes dans ma chemise de soie rose...

Voilà une Juliette moderne discutant avec son Roméo d'âge mûr la forme et la couleur de ses chemises et de son pantalon !

Evidemment, les dessous qu'elle portera la préoccupent beaucoup ; quant à l'accord de leurs sentiments, de leurs

(7) Anglicisme : *my own darling.*

idées, de leurs âmes dans le mariage, elle paraît n'en avoir cure.

Dans ses lettres d'amour, toute modestie fait défaut ; elle a conscience de sa beauté, elle se gobe :

Que ta petite femme aura l'air colossal (*sic*) [dans sa robe de mariée].

Ailleurs elle dit : « Pour sûr, nous sommes un beau couple », ou : « Ils [son oncle et sa tante] nous trouvaient un couple vraiment beau. »

Il est d'autre part significatif que les citations qu'on trouve dans ses lettres soient toutes *allemandes*.

Le vague qu'elle a à l'âme, elle l'exprime ainsi :

Da ist so viel
Das man nicht in Worten bringt
Was so tief im Herzen dringt (8).

Un jour que son fiancé s'est foulé le pied, elle lui communique sa philosophie de la vie ou plutôt sa « Weltanschauung » :

Herr Traurig rief in argen Zorn :
's gibt keine Rose ohne Dorn.
Frau Lustig sprach : Welch selig Loos !
's Gibt keine Dornen ohne Ros (9).

Cette prédilection pour les citations allemandes indique à quelle langue et à quel pays allaient, dès son adolescence, les pensées et les préférences de la future alliée des Allemands.

Pour ce qui est de la famille avec laquelle elle habite, Gretha en dit d'abord du bien. Mais un jour sa tante, qui a toujours été bonne pour elle, a le malheur de trouver une des lettres du fiancé de sa nièce, où celui-ci parlait sans

(8) Il y a tant de choses qu'on ne traduit pas en paroles, qui pénètrent si profondément dans le cœur.

(9) Monsieur Triste s'écria dans une colère violente :
Il n'y a pas de roses sans épines.
Madame Joyeuse dit : Quel sort enviable !
Il n'y a pas d'épines sans roses.

aménité de cette tante. Mme Taconis fait à sa nièce des remontrances à ce sujet et depuis ce jour la tante devient une « furie », une « pimbêche », un « vieux rasoir », et l'oncle et la tante sont « des pingres et pour les affaires d'argent des youpins ».

Quatre ans avant ses fiançailles sa mère était morte, mais il semble qu'elle en a perdu jusqu'au souvenir, car elle ne parle jamais d'elle.

Dans une de ses premières lettres, elle passe en revue tous les membres vivants de sa famille, mais elle reste muette sur son père. Plus tard seulement le capitaine Mac Leod apprend par une lettre du tuteur de Mlle Zelle, M. Visser, à Sneek, la vérité sur ce père qu'on veut escamoter, et qui, sachant son concours indispensable au mariage éventuel, ne se laisse pas faire. En effet, bien qu'il ne soit pas le tuteur de ses enfants, la loi exige son consentement au mariage de sa fille mineure.

Mlle Zelle est donc bien obligée de présenter son futur à son père. Elle avise son John chéri de la façon dont elle s'y prendra :

J'écrirai à Papa (c'est ainsi que je continue encore de l'appeler), mais pas chez lui, pour que cette femme (10) *ne lui monte pas la tête, et j'écrirai ces seuls mots : « Viens me chercher à la gare ». Et il sera là certainement. Alors je lui parlerai et je n'ai nullement peur pour le résultat, car devant moi il n'ose pas avoir la même attitude qu'avec les autres, parce qu'il y a bien des choses que je connais sur son compte et j'ose le lui dire. Quand je lui aurai parlé, je le déposerai* (sic) *dans quelque café et viendrai te chercher pour le voir également.*

N'aie pas peur que je sois trop colère, je saurai me retenir, va ! Car je sais ce qui est en jeu.

Mon John chéri, quels embêtements et rien que pour un pleutre pareil !...

Il se peut que je joue cette petite farce samedi. .

Dans de pareilles phrases il y a fort peu de respect filial,

(10) La seconde femme.

et tout prouve qu'entre le père et la fille il y avait un secret qui rendait le premier prisonnier de la seconde. De vive voix, elle avait mis son fiancé au courant de tout et le gendre a toujours considéré son beau-père comme un gredin.

Le capitaine Mac Leod fit donc la connaissance du père Zelle. Celui-ci, homme perdu de réputation, était très flatté d'avoir comme gendre un beau capitaine de l'armée coloniale, qui, par-dessus le marché, était fils de baronne et descendant d'une des plus illustres familles britanniques.

Mais dans sa vanité d'homme sans culture, il exigea que l'officier lui fît une visite avec sa future, en grande tenue, et dans une voiture attelée de deux chevaux. Sinon, il ne donnerait pas son consentement au mariage.

Le capitaine accepta cette condition insolite, mais déclara que sa visite ne durerait qu'un quart d'heure.

Et un jour, peu de temps avant le mariage, un bel équipage amenait les fiancés devant le sous-sol, Lange Leidsche Dwarsstraat, — quartier assez pauvre, — où habitait le père Zelle.

Le quart d'heure convenu passé dans ce milieu peu intéressant, les visiteurs voulurent partir, mais M. Zelle les retint un moment de plus pour leur dire : « Je donnerai mon consentement, mais je veux assister à la noce et je désire qu'on vienne me prendre en voiture. »

Le capitaine accepta, mais après cette visite il se rendit compte qu'il allait faire une mésalliance. Sa sœur, sur qui la fiancée avait fait une impression médiocre, et ses amis déconseillaient le mariage, mais le fiancé, sans se douter que le jour de son mariage il allait commencer l'ascension de son calvaire, décida de passer outre. En galant homme, il ne voulait pas abandonner la jeune fille qui, en se donnant, avait eu confiance en lui et qu'il aimait.

IV

Vie conjugale en Hollande

Les fiancés sortirent le 11 juillet 1895 de la maison de Mme Wolsink pour aller se faire unir par le mariage civil à l'Hôtel de Ville d'Amsterdam.

Leur union ne fut pas bénie par l'église : la mariée, qui appartenait officiellement à l'Eglise Réformée Néerlandaise, avait été élevée dans l'irréligion et le marié, de la même Eglise, était sinon athée, du moins un pratiquant fort tiède.

Quand, après la cérémonie civile, la jeune mariée, dans sa robe de soie jaune canari, à longue traîne, la tête couverte du long voile blanc, chaussée de ses petits souliers de soie jaune, sortit, radieuse, de l'Hôtel de Ville, au bras de son époux en uniforme, escortée de ses deux jolies demoiselles d'honneur, elle était d'une beauté éblouissante.

Elle se sentait d'autant plus heureuse qu'elle ne rencontrait que des regards admirateurs parmi les badauds qui entouraient sa voiture.

Comme les nouveaux mariés ne tenaient pas à la présence au repas de noce de leur père et beau-père, qui avait assisté à la cérémonie nuptiale, ilsprétextèrent qu'ils partaient immédiatement en voyage.

Mais un peu plus tard, ils se réunissaient pour un grand déjeuner à l'Américan Hôtel, avec Mme Wolsink, le journaliste Balbian Verster, l'éditeur Becht et d'autres amis du marié.

Après le déjeuner ils prirent congé de leurs convives et allèrent passer une courte lune de miel à Wiesbaden

A leur retour, ils s'installèrent Leidsche Kade 79, dans l'appartement de Mme Wolsink, qu'elle leur avait cédé avec la plus grande partie de ses meubles pour aller habiter elle-même Leidsche Kade 69.

§

Les premiers enivrements de la vie à deux passés, les nouveaux époux se réveillèrent de leur beau rêve et le mari s'aperçut bientôt que la séduction intellectuelle et morale de sa femme n'allait pas de pair avec le puissant attrait de son corps.

Leur mariage reposait sur une base bien fragile : la passion charnelle. Leur amour, étant purement sensuel, portait en soi, à peine éclos, le germe de la décomposition.

Aucun idéal, artistique, littéraire ou autre, qui leur fût commun. Leurs cœurs ne battaient jamais à l'unisson, et, la satiété venue, la flamme de leur amour physique s'éteignit vite.

Au moral, il y avait un abîme entre eux. Le capitaine Mac Leod avait un caractère généreux et serviable. Il avait la rude franchise du soldat, s'emportait facilement, mais ne gardait jamais rancune. Sa femme, par contre, était d'un égoïsme féroce, auquel elle ne devait jamais hésiter à sacrifier même ceux qui lui faisaient du bien. Dissimulée, irascible et entêtée, elle avait la rancune tenace.

Si Mac Leod avait beaucoup d'esprit, elle en manquait absolument.

Certes, tous deux avaient soif de bonheur ; par malheur, ils le cherchaient par des chemins tout différents.

Lui voyait sa plus grande joie dans l'accomplissement de ses devoirs militaires et dans la vie familiale.

Elle était une mauvaise gardienne du foyer : elle ne s'était pas mariée pour une vie d'humbles devoirs sans faste et sans grandeur ; elle était faite pour une vie de luxe et de fainéantise, pour les atours et la parade.

A Wiesbaden, le couple avait vécu comme des princes, avec la somme relativement considérable que le capitaine avait rapportée des Indes et le reliquat de la petite dot de sa femme, qui avait dû payer elle-même son trousseau et sa pension à Leyde et à La Haye.

Une fois l'argent dépensé, on ne disposait plus que de la solde de congé.

Malheureusement,le capitaine,qui avait toujours été mauvais financier, fut plus d'une fois obligé de faire appel à des amitiés généreuses.

Bientôt le mur de leur bonheur conjugal, cimenté de tant de serments d'amour, montra des lézardes; il devait s'émietter peu à peu et finir par s'écrouler.

Il y avait cependant des éclaircies dans le ciel terne de leur mariage. Quand ils se promenaient dans les rues d'Amsterdam, les passants s'arrêtaient pour regarder la belle dame d'un œil admiratif. A ces moments-là, tous deux étaient heureux : elle flattée dans son amour-propre, lui, fier d'une si belle compagne.

Grande fut aussi leur joie le jour — 23 avril 1896 — où le Maréchal de la Cour les invita, en vertu des ordres de S. M. la Reine Régente, à un raout au palais d'Amsterdam. Mme Mac Leod fut présentée à la Reine Régente et à la jeune Reine Wilhelmine, et sa beauté resplendissante fit converger tous les regards vers elle.

Ce soir-là, le visage du capitaine et celui de Mme Mac Leod rayonnaient.Les reines elles mêmes, qui avaient daigné accorder l'honneur de la présentation à la belle femme de l'officier colonial, n'avaient-elles pas ainsi rendu hommage à sa beauté triomphante ?

§

Les deux filles de Mme Wolsink, 14 et 12 ans, étaient également fières de leur tante si jeune et si belle et aimaient à sortir avec elle.

La tante donnait alors à ses petites-nièces, si austèrement élevées par leur brave mère, des leçons de « beauté ». Elle leur apprenait que la belladone, instillée dans les yeux, leur donne un grand éclat, que les joues et les lèvres gagnent à être avivées de rouge ; elle les initiait dans l'art de conquérir les messieurs par des œillades provocatrices.

Les nièces ingrates (actuellement d'honnêtes épouses) n'ont pas voulu profiter des leçons de leur bonne tante.

Dès la sixième semaine après le mariage, cette tante prouvait d'ailleurs qu'elle mettait elle-même en pratique l'art utile de conquérir les hommes : elle montra à sa belle-sœur du papier à lettres couleur de feu, décoré d'un petit croissant d'or, en lui disant que c'était un cadeau d'un jeune officier. Elle semblait trouver cela très naturel et quand Mme Wolsink se récria, elle fut fort étonnée de ce manque de modernisme.

§

La première maternité de Mme Mac Leod date du 30 janvier 1896. L'enfant, un fils, reçut le prénom de Norman, nom glorieux porté par le grand-père du capitaine, son oncle, son cousin l'amiral et plusieurs ancêtres de la branche écossaise de la famille. Bien que Mme Mac Leod appartînt officiellement à l'Eglise Réformée Néerlandaise, l'enfant fut baptisé à l'Eglise Remontrante par le pasteur Van Gorcum, et tenu sur les fonts de baptême par sa tante, Mme Wolsink.

§

Le capitaine Mac Leod, sa femme et son enfant partirent pour les Indes, par le *Prinses Amalia*, le 1er mai 1897.

A cette occasion Mme Mac Leod montra comment elle concevait ses devoirs de mère.

La veille du départ, le capitaine était parti pour Harderwijk chercher le détachement de soldats coloniaux dont il était le chef et qu'il devait conduire aux Indes. Sa femme était déjà à bord, mais, étant seule, elle profitait de sa liberté : accompagnée d'une « baboe » (11), elle alla se promener l'après midi en voiture dans la ville pour acheter toutes sortes de colifichets, laissant son bébé, qu'elle nourrissait encore, sous la garde d'une jeune fille de ses amies.

(11) Bonne indigène.

Après plusieurs heures d'absence, elle rentra à bord, à dix heures du soir, pour s'occuper enfin de son nourrisson.

Le père Zelle vint quelque temps avant le départ pour prendre congé de ses enfants.

L'accès du paquebot lui fut interdit : sa fille et son gendre préféraient se passer des adieux paternels.

V

La vie en Extrême-Orient

Au commencement du mois de juin 1897, le *Prinses Amalia* arrivait à Tandjong Priok, le port de Batavia.

Le capitaine Mac Leod fut envoyé à Willem I (Ambarawa), au centre de Java.

Une vie nouvelle, un monde nouveau s'ouvrent alors devant la jeune femme, une vie et un monde qui au début lui déplaisent et lui font regretter l'Europe.

Elle reste indifférente devant toutes les magnificences de la nature tropicale, les splendeurs des nuits lunaires, la féerie des couchers de soleil, les mœurs étranges des diverses races : Malais, Chinois, Japonais, Arabes, Cingalais.

Elle ne fait pas le moindre effort pour s'adapter à son milieu : elle est douée pour l'étude des langues étrangères, mais elle ne prend même pas la peine d'apprendre le malais, cette « lingua franca » indispensable pour tout Européen aux Indes et en premier lieu pour une maîtresse de maison qui tous les jours doit donner des ordres à ses domestiques indigènes et veiller à la bonne exécution de ces ordres.

Heureusement pour elle, le séjour à Willem I est de courte durée. Fin décembre 1897, son mari est promu commandant et nommé chef du 1er bataillon d'infanterie de réserve à Malang.

Malang est une des villes de Java les plus favorisées sous le rapport de la situation géographique et des condi-

tions climatériques. Entourée de montagnes de hauteur moyenne, la ville a un climat délicieusement tempéré, qui rappelle un peu celui de la Côte d'Azur ou de la Californie.

Puis Malang est une ville agréable où il y a beaucoup d'Européens, militaires, fonctionnaires en service ou retraités, commerçants.

Mme Mac Leod commence à apprécier la vie à Java, surtout avec la position de son mari qui fait d'elle, à 21 ans, une des dames les plus considérables de la ville.

Elle se plaît beaucoup dans leur jolie maison blanche et gaie, bien éclairée le soir, avec ses deux vérandas spacieuses où l'air et la lumière entrent à flots, avec son salon aux meubles japonais, son coquet boudoir bleu clair, sa verdure et ses fleurs.

Le petit Norman est un « petit trésor », il a deux ans et marche « déjà tout seul »; il a « des petites jambes potelées et droites » dont son père est très fier .

Et pour comble de bonheur, le 2 mai 1898, Madame donne le jour à une fille, qui reçoit les prénoms de Louise-Jeanne, d'après la sœur du père.

Celui-ci, qui sous sa rudesse militaire cache des trésors d'amour et de douceur paternels, est des plus heureux. Et il sent monter en lui un renouveau de tendresse pour celle qui a comblé ses vœux de paternité.

Il semble que le feu éteint de leur amour se rallume.

La vie sourit au commandant et à Mme Mac Leod.

Hélas! les roses de leur bonheur ne vivent que « l'espace d'un matin ».

Au mois de septembre 1898, à l'occasion des fêtes du couronnement de la reine Wilhelmine, que les colonies comme la métropole célébraient avec beaucoup d'enthousiasme, quelques dilettantes montaient une opérette, *Les Croisés*, dont le livret et la musique étaient dus à la collaboration de deux jeunes lieutenants.

On invita la « Commandante » à tenir le rôle de la reine.

Mme Mac Leod exultait : elle pourrait briller, tourner la tête aux hommes, faire la coquette, recevoir des hommages.

Pour les fêtes et le bal de gala, qui devait terminer les courses — lesquelles avaient lieu en même temps que les fêtes du couronnement, — le Commandant avait fait venir de Hollande des toilettes coûteuses : un costume en soie jaune (couleur favorite de sa femme), brodé de camélias, et une robe en velours violet, décolletée et garnie de perles.

Et Mme Mac Leod fut reine d'opérette et reine du bal. Tout le monde admirait sa beauté. Beaucoup d'officiers supérieurs et subalternes lui faisaient la cour. Elle acceptait les hommages avec la hauteur d'une souveraine, se grisant de l'encens qui montait vers elle, et une joie non dissimulée éclairait ses traits.

L'époux de la « reine » encensée par la foule des admirateurs, voyant la flamme de la concupiscence s'allumer dans les yeux de tous ces mâles, qui semblaient mendier une faveur, souffrait : la jalousie s'éveilla dans son cœur.

A Malang il eut des soupçons. Il n'avait encore aucune certitude de son infortune conjugale.

§

La belle vie de Mme Mac Leod à Malang dura un peu plus d'un an. En mars 1899, son mari fut déplacé et nommé commandant militaire à Médan (Sumatra).

Il devait rejoindre au plus tôt son nouveau poste, c'est pourquoi il partit seul et laissa provisoirement sa femme avec les enfants chez des amis, M. et Mme Van Rheede, à Toempang, près Malang. Avant de la faire venir, il voulait qu'elle trouvât à Médan une maison à peu près installée.

La séparation temporaire dura plus de deux mois et amena entre les époux une correspondance suivie.

Le commandant écrivait presque tous les jours et tenait sa femme au courant des moindres détails de sa vie ; les réponses de celle-ci étaient beaucoup plus espacées.

Entre les lettres du commandant et celles que sa femme lui adressait de Malang il y a, à en juger d'après la critique qu'il en fait, un contraste découlant de celui de leurs caractères.

Ses lettres à lui sont abondantes, pétillantes d'esprit et d'humour, pleines d'aperçus originaux et de remarques savoureuses. Elles présentent une relation pittoresque de son voyage à bord du *Carpentier*, qui le conduisait à Deli, avec son cheval King, et son chien Blackie. Elles font une peinture exacte de la société civile et militaire de Médan, ville la plus européenne des Indes ; elles donnent une idée très juste de la « servitude et grandeur militaires » aux Indes et expliquent pourquoi, sous le règne du général Swart, chef suprême de l'armée, tant d'officiers de valeur étaient mis prématurément et d'office à la retraite, pour terminer sans gloire une carrière qu'ils avaient choisie avec enthousiasme.

Par contre, les lettres de Gretha sont niaises et vides de pensées, dépourvues de style, — bâclées.

Son mari s'attriste en les recevant, finit par se fâcher et les lui reproche amèrement :

Une lettre puérile comme celle d'hier ne me sert à rien du tout et si tu ne sais pas mieux écrire tu n'as qu'à t'en abstenir... Si tu savais comme ta lettre niaise et superficielle m'a irrité hier, tu aurais honte... Mais en fait de bêtises tu n'es pas — heureusement pour toi — de sentiment d'honneur... En effet il n'y a pas un seul mot qui vaille la peine d'être lu... Tu es très satisfaite quand tu as rempli de tes barbouillages un feuillet de niaiseries, sans que ta vie intérieure y prenne la moindre part... Tu es trop bornée, trop bête et trop superficielle, pour jamais écrire une lettre intéressante, à moins que tu ne puisses parler de belles robes, de coiffures ou d'autres banalités, car en dehors de cela rien ne t'inté-

resse et tout t'est étranger. Comprends-tu maintenant que je me fais sans cesse du mauvais sang à cause de toi? .

Dans sa maison de Médan, à peu près vide de meubles, il s'ennuie, puisqu'il ne trouve personne à qui parler ; il passe des soirées monotones, — il pourrait aller tous les jours au cercle, mais on y joue aux jeux de hasard, ce qu'il déteste.

Le plus simple lieutenant joue ici au poker (vrai jeu de bandits pour bonneteurs) ; on joue au baccara ou même à l'hombre, un florin la fiche, et pour ce dernier jeu on a institué toutes sortes de règles bizarres, histoire de transformer ce noble jeu en jeu de hasard.

Il voudrait que sa femme vînt bien vite le rejoindre à Médan ; mais c'est moins pour elle que pour ses enfants, qui lui manquent à chaque moment de la journée, et que ses pensées inquiètes ne quittent jamais. Dans chacune de ses lettres il commence par s'informer de leur santé, il recommande à sa femme de penser aux petits et il ne manque pas un seul jour de regarder longuement leurs photographies.

Quand il arrive que, par nonchalance, sa femme ne lui ait pas envoyé le télégramme convenu, il s'inquiète, il s'énerve :

Dieu sait ce qui est arrivé à Norman ou à la petite Louise ... Surtout Norman avec sa turbulence court de grands risques, et grand Dieu, qu'est ce que je ferais s'il lui arrivait malheur ?

Je suis inquiet ; je sais bien que tu ne t'occupes pas de ces choses là ; tu te donnes des airs, mais tu es insensible à tout. Tu me connais, donc tu sais comme je me tourmente à présent. Enfin, je ne peux rien faire, sinon attendre, espérer et prier... Je me fais toutes sortes d'idées noires et m'inquiète de plus en plus. Tout en écrivant je ne cesse de penser : que peut-il être arrivé ?

Pourvu que Norman n'ait pas été mordu par un serpent ou qu'il n'ait rien mangé d'empoisonné (12) *!...*

Le lendemain, le télégramme retardé lui parvient et le rassure.

L'homme que sa femme devait accuser plus tard de lui avoir toujours refusé le nécessaire, aux Indes et en Hollande, ne lui envoie pas seulement l'argent qu'elle demande, mais aussi celui qu'elle ne demande pas.

Le 11 avril il écrit : « Télégraphie si tu as besoin d'argent », et le 23 du même mois : « Tu sais déjà que tu n'as pas besoin de regarder aux dépenses, j'enverrai tout de suite davantage quand tu le demanderas, mais 150 florins, cela ne suffit pas. » Le 2 mai : « J'attends ton télégramme, les sous sont à ta disposition, donc tu n'as qu'à t'annoncer. »

Mais, connaissant la nonchalance de sa femme en matière d'argent, il l'adjure de noter ses dépenses.

Pour l'amour de Dieu, pense à noter tes dépenses, car je te jure, nous n'avons pas beaucoup et tous les soucis retombent sur moi, puisque tu n'es pas capable de les partager ou de te charger de quoi que ce soit. Tu auras toujours de quoi vivre, bien que le bon Dieu doive avoir honte d'avoir créé des êtres sans aucune valeur comme toi. Nous vivons dans un monde bizarre : l'un a tous les soucis, doit travailler dur et est malheureux, et l'autre ne fait pas œuvre de ses dix doigts et se laisse vivre sans se soucier de rien ni de personne.

Mais, crois-moi, Griet, quand moi j'aurai disparu et que tu seras la même créature inutile que maintenant, tu pleureras des larmes sanglantes pour n'avoir pas mieux fait ton devoir dans la vie et pour n'avoir passé ton temps précieux qu'à t'habiller, à manger et à dormir, et quand, alors, tu auras entraîné ces pauvres enfants dans ta misère méritée, — mais brisons-là. Vraiment, j'ai pensé un moment que de pareils raisonnements auraient prise sur toi, et maintenant ça me fait rire : je sais mieux à quoi m'en tenir. Sur des gens sans

(12) Triste pressentiment !

sentiment ni honneur, sans entendement ni éducation, de pareilles réflexions n'ont aucun effet... Crois-moi, mon âme est amère et sombre, quand je pense à l'avenir de mes pauvres enfants. — Ah ! S'ils n'étaient pas là, alors vogue la galère, *et* après moi le déluge (13).

Le 2 mai 1899, c'est le premier anniversaire de la petite Non (Louise) et le père écrit à sa femme :

Fasse Dieu que la petite chérie ait la vie heureuse et que je puisse encore la voir grandir et prospérer.

Il ne pouvait pas prévoir en exprimant ce vœu qu'il devait survivre à sa fille chérie.

I

Enfin, le 26 mai, Mme Mac Leod arrive de Java avec les enfants. Son mari avait tout fait pour rendre la maison belle et souriante. Mais quand il s'élança pour serrer les chers petits sur son cœur et les couvrir de baisers, il vit avec une surprise douloureuse à quel point sa femme avait, seule avec les enfants, négligé ses devoirs de mère.

Toutes les remontrances, tous les reproches, toutes les adjurations du mari avaient glissé sur la peau mate, cuirassée d'insensibilité de sa femme.

Il revit les enfants pâles, amaigris, l'air souffreteux, mal tenus.

Madame n'avait pas pu soigner les pauvres petits, elle avait eu besoin de tout son temps pour s'occuper d'elle-même.

Pendant les deux jours qu'elle avait passés à Soerabaya avant de partir pour Batavia où elle devait prendre le bateau de Deli, elle avait laissé les enfants seuls à l'hôtel pour aller se promener en voiture et acheter des robes voyantes et... des gants. Outre l'argent que son mari avait envoyé, elle avait dépensé en quatre semaines 400 florins, qu'elle avait empruntés un peu partout au nom de son mari. Et

(13) En français dans le texte.

cela au moment même où ce mari souffrait de la misère et économisait tout ce qu'il pouvait.

L'inquiétude du père s'était donc trouvée fondée.

Le docteur, consulté, mit Norman à une diète rigoureuse et examina aussi la petite. Les premiers jours, les enfants étaient au plus mal, mais les soins réunis du docteur et du père vinrent à bout de leur faiblesse momentanée.

Quelques jours plus tard, le commandant voyait avec satisfaction que Norman avait meilleure mine et se remettait à jouer avec entrain.

Ce qu'il pense de sa femme après son retour, il le dit dans une longue lettre à sa sœur en date du 10 juin, lettre qui n'est qu'un immense cri de douleur et de désespoir.

Qu'elle m'a fait souffrir !

Je suis resté des jours entiers sans lui adresser un mot, à cette garce, qui n'avait vécu que pour son plaisir et avait scandaleusement négligé les pauvres mioches...

Et comment se débarrasser d'une telle coquine, tout en gardant les enfants ? Ça sera bien difficile, Louise. Ah ! si j'avais de l'argent pour acheter son consentement, car la coquine fait tout pour de l'argent... Si je pouvais me débarrasser d'elle, je me croirais riche, mais donner prise sur elle, de sorte qu'on puisse invoquer la loi, elle s'en garde bien...

Le commandant explique à sa sœur pourquoi il a tant écrit à sa femme pendant l'absence de celle-ci.

Si j'ai tant écrit, c'est qu'à tout moment je pensais aux enfants et chaque jour je rends encore grâces à Dieu, que j'aie hâté leur retour. Cette créature vaniteuse et égoïste les aurait tués, en ne s'en occupant jamais. C'est pourquoi je prie Dieu de m'accorder encore une vingtaine d'années, parce que j'aurais une agonie épouvantable en pensant à ce qu'il adviendrait de l'honneur de mon nom, sous son influence néfaste, si cette créature devait élever mes enfants.

Cette année-là, la peste sévissait aux Indes et l'infortuné époux ne peut retenir un autre vœu :

Ah, si p. e. la peste pouvait me délivrer de cette créature, je pourrais redevenir heureux...

Parfois, je n'y tiens pas avec cette coquine autour de moi; mais que faire pour m'en débarrasser ? Avec ou sans scandale, ça m'est égal.

C'est ainsi que le commandant Mac Leod passa à Médan les premiers jours qui suivirent le retour de sa douce compagne.

VI

Le père, l'enfant et l'Intruse

Le 10 juin 1899, le commandant Mac Leod notait joyeusement dans son journal que son Norman adoré se portait mieux et commençait à s'intéresser à ses jouets.

Dix jours après, l'enfant est subitement pris de vomissements. Le lendemain il dépérit, à vue d'œil. Le docteur conseille de transporter le petit malade dans la maison du lieutenant-adjudant Baerveldt, sans doute plus commodément située pour les visites médicales.

Là, l'enfant se remet un peu et les malheureux parents reprennent courage... Ils ne se doutent pas que la Camarde s'approche à grands pas et vient réclamer sa proie.

Le 27 juin, le père apporte le dernier jouet à son fils.

Ce jour-là, à midi et demi, les vomissements reprennent, devenant de plus en plus violents. Des flots d'un liquide noir sortent de la mignonne petite bouche.

Le père ne bouge pas du chevet de l'enfant, tenant dans sa main la menotte fiévreuse ; le cœur serré d'angoisse, il suit les progrès du mal mystérieux sur la petite figure émaciée

Il voudrait disputer sa proie à la terrible Intruse, il voudrait entamer une lutte désespérée avec la Mort menaçante.

Le sceptique qu'il est fait une prière fervente ; il supplie Dieu de lui laisser son seul trésor.

Toutes ses implorations sont vaines : le Destin a décidé.

Un instant, naît une lueur d'espoir : entre deux vomissements, le petit moribond réclame son costume de matelot et veut se promener en voiture avec « papa ». Il demande sa potion pour guérir.

Mais peu à peu la voix devient inintelligible. Puis c'est le silence angoissant, le silence à l'entrée de l'au-delà. L'agonie commence ; elle dure longtemps.

A minuit et demi, le petit Norman Mac Leod s'éteint doucement, un sourire sur les lèvres, à l'âge de trois ans et cinq mois.

Maîtrisant sa douleur, le pauvre père mit lui même son enfant mort sur le brancard roulant et, aidé de deux fusiliers, il le transporta chez lui et le déposa dans son bureau.

Et, seul, il monta la garde pour la veillée suprême.

Le lendemain, avant qu'on clouât le cercueil où le petit mort reposait parmi les fleurs, le père coupa une petite touffe de cheveux de la tête adorée et la mit dans une enveloppe, sur laquelle il inscrivit : « Cheveux de mon unique garçon, coupés dans son petit cercueil le 28 juin 1899, serrés le 27 décembre 1899. »

A côté, il mit deux feuillets détachés d'un calendrier, et portant les dates du 27 et du 28 juin 1899. Il y inscrivit : « Jour de la mort et jour de l'enterrement de mon Norman chéri. »

Ces pauvres reliques, il les conserva pieusement dans son bureau. Elles devaient être retrouvées après sa mort, à l'endroit même où il les avait déposées, 29 ans plus tôt.

Ce jour-là, à cinq heures de l'après midi, eurent lieu les obsèques auxquelles assistèrent tous les officiers de la garnison.

Le cercueil et le corbillard disparaissaient sous les fleurs : une trentaine de couronnes, quelques-unes en métal.

Sur la tombe, le pasteur prononça quelques paroles con-

solatrices et en sanglotant le père pensa à la joie qu'aurait eue le petit — qui raffolait des soldats — s'il avait pu voir tous ces beaux officiers en grande tenue.

Quand il rentra du cimetière, où dormait pour l'éternité ce qu'il avait sur la terre de plus cher, le commandant Mac Leod se sentit un homme brisé.

§

Le docteur qui avait traité le petit malade avait diagnostiqué un empoisonnement criminel.

Mais le père se refusait à le croire, ne pouvant trouver aucun mobile pour un pareil crime, d'autant moins que le pharmacien qui avait examiné microscopiquement les matières rejetées émettait également des doutes.

C'est pourquoi le commandant ne voulut pas faire faire l'autopsie du petit cadavre.

Il était difficile au père de se figurer que son petit Norman avait disparu à tout jamais.

Sa pensée ne le quittait pas. Il ne pouvait se résigner à son malheur, se demandant sans cesse pourquoi il avait été si cruellement atteint, pourquoi toutes ses prières avaient été inutiles.

Quand il était dans son bureau, il croyait entendre la petite voix enfantine l'appeler. Deux fois par jour, il se rendait à cheval au cimetière pour se recueillir quelques minutes sur la tombe du cher disparu.

C'était sa grande consolation.

Dans une lettre émouvante à sa sœur, en date du 4 juillet, il crie sa douleur de père.

Ah, Louise, je suis profondément malheureux et mon petit chéri me manque chaque minute du jour et de la nuit... J'ai prié et supplié pour qu'il soit sauvé, mais en vain...Oh, grand Dieu, j'ai tant souffert et me sens si vieilli: Je n'ai plus aucun ressort... Il était si mignon, ce petit, et ma vie est vide et aride sans lui. C'était mon tout sur la terre, mon illusion

21

et le but de ma vie. Je suis atteint en ce que je possédais de plus cher et de meilleur, et je ne le reverrai plus jamais. C'est pourquoi je suis content d'avoir à quitter le service.

Et pourtant, si j'étais mort moi-même et que ma femme eût dû veiller à son éducation, il aurait tout à fait mal tourné; aussi Dieu seul sait si ce n'est pas pour le mieux ainsi...

§

Il semble parfois qu'il y ait ici-bas une justice immanente, poursuivant les coupables qui ont su se dérober à la simple justice humaine.

Quinze jours après la mort du petit Norman, une des baboes (14) de la famille était atteinte du choléra.

Bientôt son état empira, devint désespéré.

Avant de mourir, elle fit une confession: «elle avoua avoir commis une tentative d'empoisonner les deux enfants de son maître.»

La vengeance d'un soldat avait été le mobile du crime.

Le commandant Mac Leod était toujours bon pour ses inférieurs et parfois il se montrait jovial et familier à leur égard ; aussi avait-il leur estime et leur affection. Mais un jour il avait dû infliger une punition très sévère à un soldat indigène : 3e classe de discipline. Malheureusement le soldat s'était cru injustement puni et comme le caractère fermé et vindicatif du Malais pardonne rarement, il avait résolu de se venger.

N'osant s'attaquer au commandant en personne, il avait ordonné à sa femme — qui par une malchance inouïe était au service de Mac Leod — d'empoisonner les deux enfants.

La baboe, docile comme toutes les Malaises, même quand leur seigneur et maître ordonne de tuer, avait exécuté l'ordre reçu avec la cruauté raffinée, propre à sa race.

Cette exécution lui avait été d'autant plus facile qu'elle était chargée du soin de donner à manger aux enfants.

Au riz délayé de bouillon qui leur était destiné, elle avait

(14) Bonnes indigènes.

mélangé de ses propres cheveux coupés en menus morceaux.

Le petit Norman en était mort et sa sœur n'avait dû son salut qu'au fait que sa mère la nourrissait encore et que le bébé n'avait mangé qu'une petite quantité du riz (15).

Un moment le malheureux commandant, qui n'avait pu croire à un crime et avait douté du diagnostic médical, eut envie de passer son sabre au travers du corps de la criminelle, mais il réprima son accès de colère, la coupable n'ayant plus que quelques instants à vivre.

La justice divine suivait son cours.

VII

Banjoe Biroe et l'Enfer dans un site enchanteur.

Dans la relation de la mort de Norman qu'il fait à sa sœur, le commandant Mac Leod dit : « Gretha est à bout de forces par suite des soucis et du chagrin. »

Il est donc certain que pendant la maladie et durant les premiers jours qui suivirent la mort du petit Norman, la mère avait souffert avec le père de leur détresse commune.

Mais, manquant de fond, son affliction à elle n'était qu'à fleur de peau. Tandis que son mari restait abîmé dans sa douleur, chez elle l'égoïsme et l'indifférence reprenaient rapidement le dessus, l'image de son enfant luttant avec la mort s'estompait dans sa mémoire, puis s'évanouissait.

(15) Aux Indes, les indigènes et les métis croient que les cheveux, ainsi que les poils d'animaux et même les poils de plantes peuvent, préparés d'une façon spéciale, avoir le même effet sur l'organisme humain qu'un poison. Pourtant, un empoisonnement par des cheveux ou des poils n'a jamais été établi scientifiquement. Les indigènes, pour empoisonner, se servent le plus souvent du « warangan », substance qui. par une négligence inexplicable des autorités, est offerte en vente à n'importe quel « passar » (marché) et qui contient un grand pourcentage d'acidum arsenicosum.

Comme en l'espèce le père s'était refusé à faire faire l'autopsie de la petite victime, on n'a que le diagnostic du docteur et l'aveu *in extremis* de la coupable. De toute façon, plusieurs cas d'empoisonnement ou de dépérissement lent aux Indes ont été attribués, à tort ou à raison, à des pratiques comme celle dont l'Indigène en question fit l'aveu.

Quant au père, son affaissement moral fut immense ; son humeur s'altéra et s'assombrit,

Pendant de longs mois, il mène la vie d'un halluciné ; chaque mardi, jour où son « rayon de soleil » est parti pour jamais, il revit de nouveau la lutte désespérée et impuissante contre la Faucheuse, il entend toujours l'appel de la petite voix qui va s'éteignant...

Son déplacement, survenu peu après la mort de son fils, apporte toutefois une diversion à sa douleur.

Il quitte l'animation de Médan pour le silence du lointain Banjoe Biroe, au centre de Java.

La vente aux enchères de ses meubles, le voyage occupèrent quelques jours son esprit.

Mais la vie militaire, que, fidèle à la grande tradition familiale, il avait tant aimée, avait perdu pour lui tout son charme et il n'aspirait plus qu'à sa retraite, ne faisant plus aucune démarche pour reculer le moment si redouté de tous les officiers coloniaux.

Au milieu de la désolation de sa vie, il a comme seul recours la grande affection fraternelle de sa sœur en Hollande, à qui il continue d'écrire de longues lettres, où il épanche son cœur ulcéré.

Il y peint en vives couleurs l'enfer de sa vie coujugale, sa situation qui peu à peu devient intenable. Il parle des dépenses inutiles que fait sa femme tout en sachant que le ménage est forcé de se restreindre : elle achète toute espèce de camelote aux marchands ambulants, Chinois ou Cingalais, qui passent, et quand il lui reproche son gaspillage elle a vite fait de dévider son chapelet de gros mots et d'injures.

Heureusement pour lui, sa fillette lui est restée et il a reporté sur elle toute sa tendresse de père.

Elle est toute mignonne et jouit d'une bonne santé. Elle a les beaux yeux noirs de son petit frère disparu, qui pétillent si joliment quand elle est contente.

Elle est son petit ange consolateur.

Mais la mort de Norman a montré combien l'existence d'un bébé est fragile. Et le père frémit à l'idée de perdre la petite Non, comme il a perdu son enfant aîné.

Il voudrait la garder pour lui seul, car :

Il faut absolument soustraire la petite à l'influence infecte de la nature crapuleuse de sa mère, sans quoi elle sera perdue à jamais...

Cette nécessité l'obsède, il y revient sans cesse :

Ma petite fille tournera fatalement mal si elle reste encore six mois entre les griffes de cette femelle...

Et ailleurs :

Pourvu que je sois seul à m'occuper de son éducation et que je vive assez longtemps pour la voir grande, je serai reconnaissant et content, mais parfois j'ai peur de la laisser seule un jour ; alors Dieu veuille qu'elle ne tombe pas entre les mains de sa mère, car alors kassian (16) *et mille fois kassian pour elle et pour notre nom.*

Cette mère est « une crapule de la plus basse espèce » pour qui il a un profond mépris, surtout parce qu'elle semble trouver une joie maligne à dénigrer sa belle-sœur et les deux filles de celle-ci, bref tous ceux qu'il affectionne.

C'est une femme sans sentiment, sans amour pour personne, « qui se fiche de tout et ne pense jamais à mon amour de petit garçon ni n'en parle jamais ».

Le 30 juillet 1900, le commandant note dans son journal qu'il a envoyé sa femme à Semarang faire quelques achats et que, Dieu merci, il est seul pour deux jours.

Aussi se sent-il calme et content ; pour une foix la paix règne à la maison, car personne ne déblatère contre les domestiques indigènes. Le père a le plaisir de pouvoir s'occuper seul de sa fillette et de la promener.

Et lorsque sa femme lui annonce son retour avancé, il écrit :

(16) Mot malais pour *pitié*, que les Européens aux Indes emploient aussi bien que les indigènes.

Après-demain elle revient déjà, à mon grand regret.

Et il ajoute :

Que le bon Dieu me délivre de cette créature ! J'espère cela de tout cœur. Amen !

Et la vie sans joie des époux reprend.

Comme toujours Madame s'intéresse aux officiers de la garnison ; elle prend même un amant, le jeune second-lieutenant J. v. D...

Son mari finit par l'apprendre. Après une scène violente, il lui défend d'aller au bal en décolleté ; il propose même de lui rendre légalement sa liberté.

Mais elle se refuse à divorcer, parce qu'elle tient avant tout à sa pension de veuve, que le divorce lui ferait perdre.

Rivé comme un forçat à sa lourde chaîne, le malheureux époux doit se résigner à son lamentable sort.

Sa femme peut le narguer impunément, déshonorer son nom. Parfois, quand elle l'a poussé à bout et que son exaspération est à son comble, l'envie lui prend de la tuer ou de « lui cracher dans sa face d'hypocrite et d'égoïste », mais il fait des efforts surhumains pour se maîtriser et réussit à dompter la colère qui gronde en lui. Sa libération viendra à son heure!

Pourvu que cette heure ne tarde pas trop à sonner : il se tourmente tellement qu'il redoute de tomber gravement malade ou de sentir sa raison sombrer dans la folie.

Outre ses ennuis moraux, il a des soucis d'argent ; ses déplacements ont été ruineux pour lui et il a toujours des dettes à payer.

Le 29 juillet 1900, il écrit :

Dieu merci, après-demain, jour de paye, car je n'ai plus le sou; malheureusement, dès que l'argent rentre il faut que je l'envoie et voilà que recommence le turbin d'un nouveau mois.

Dans l'atmosphère déprimante et lourde d'orages où il vit, il suffoque.

Avec Multatuli, je pourrais m'écrier : « Un peu de poésie, mon Dieu, pour que je ne périsse pas de dégoût à cause de toutes ces choses dégoûtantes qui m'environnent. »

Toutefois, avec un homme de la souplesse d'esprit du commandant Mac Leod, l'humour et la malice ne perdent jamais leurs droits. Après des réflexions empreintes d'une profonde tristesse, on entend chez lui la note gaie :

Enfin, des fois je rigole en pensant à l'idée qu'un jour c'est un autre qui s'embarquera avec elle, et sera tout aussi bien volé que moi je l'ai été.

§

En septembre 1900, le commandant Mac Leod fut mis à la retraite. Un mois plus tard, il quittait Banjoe Biroe et se fixait à Sindanglaja, où se trouvait un établissement sanitaire, dans la plus belle région des « Preanger Regentschappen ». Et les « Preanger » sont la plus belle *résidence* de l'île merveilleuse.

Le commandant en retraite trouve les « Preanger » un « pays divin ». Sindanglaja, sur un plateau au pied du Gedeh, a un délicieux climat. On n'y souffre jamais de la chaleur tropicale et le choléra, endémique dans les régions basses et torrides des îles de la Sonde, y est inconnu.

C'est un site enchanteur, riche en belles promenades, que la douceur de la température permet de faire en pleine journée.

Comme la vie n'était pas chère à Sindanglaja (17), la pension de retraite du commandant lui aurait permis de vivre largement si sa femme avait été une femme d'intérieur.

La petite villa qu'il a louée est confortable et coquette, bien distribuée. Il a une bonne table, des lits délicieux, de bons livres. Et surtout, sa chère petite Non se porte comme un charme.

Il demande si peu pour lui-même : une petite brise fraîche et un soleil scintillant lui versent de la joie au cœur.

(17) Il y a de cela près de trente ans.

Il pourrait être heureux à Sindanglaja, sans la présence indésirable de sa femme qui, elle, se désole dans ce petit trou, perdu en pleine montagne.

C'est qu'il n'y a pas d'hommes pour lui faire la cour, ni de grands magasins comme à Médan et à Batavia.

Tous les jours, elle lui rebat les oreilles de la Saint-Nicolas et du Nouvel An dans les grandes villes en Hollande, où l'on peut se promener dans de larges rues animées, où l'on peut admirer de beaux magasins brillamment éclairés.

Les soins à donner à sa fillette, le babil de la petite pourraient être pour elle une distraction et une joie, mais elle s'occupe rarement de son enfant.

Les enfants, voilà qui demande trop de soins pour une grande dame comme Mme Mac Leod ; elle préfère s'en décharger sur la baboe.

Bientôt elle trouve que la vie à Sindanglaja est intenable, un bagne, d'où elle veut se sauver à tout prix, quitte à invoquer même le secours de gens qu'elle déteste, comme sa belle-sœur et son père.

Elle remplit la maison de ses criailleries, et les domestiques indigènes, qui ne comprennent ni ne goûtent ces violences verbales, étrangères à leurs mœurs, quittent successivement le service de cette « njonja blanda » (18), acariâtre et criarde.

Heureusement pour le commandant, il reçoit des lettres de ses amis et de sa sœur en Hollande.

Il peut s'enfermer dans son bureau avec les précieuses feuilles qui viennent de si loin lui apporter de bonnes paroles, affectueuses et réconfortantes.

Mme Wolsink lui promet que, s'il veut revenir avec sa famille dans la mère-patrie, il sera accueilli par sa sœur à bras ouverts et qu'il pourra pendant quelque temps habiter chez elle.

Le frère ne peut encore accepter cette offre, il veut d'a-

(18) Hollandaise.

bord se libérer de ses dettes et, dans ce but, il s'est mis en rapport avec quelques journaux pour demander des collaborations. Si l'on veut de sa prose, il travaillera dur pour se débarrasser de ses « loups », afin de pouvoir retourner ensuite en Hollande habiter chez sa sœur.

Il ne demanderait pas mieux que de venir seul avec son enfant, mais c'est impossible. Il a beau mettre sa femme en demeure de demander le divorce, elle se moque de cette sommation. Et la loi est diablement difficile quand il n'y a pas de preuves irréfutables ou que l'un des conjoints refuse le divorce.

Une seule chose pourrait la décider à partir, même sans son enfant : *la forte somme.*

Mais comme le commandant n'a pas l'argent indispensable, Mme Mac Leod continue d'empoisonner sa vie. Elle jure, tempête et fulmine à propos de tout et de rien.

Un jour qu'après une scène violente Mac Leod est allé se promener avec l'enfant, elle feint de craindre pour sa vie et, en présence des domestiques, enlève le revolver d'ordonnance de son mari pour le serrer dans son armoire à elle. Ainsi, elle pourra plus tard inventer la fable des menaces de mort.

Le commandant, en relatant la scène à sa sœur, ajoute :

Figure-toi, moi abattre la carogne, et faire pour elle quelques années de prison, — non, pas si bête! Et puis, la pauvre petite...

§

A Sindanglaja, Mme Mac Leod se rappelle qu'elle a un père procédurier en Hollande ; elle décide de lui demander aide et assistance.

Elle l'avait, il est vrai, toujours accablé de ses sarcasmes et de son mépris, mais elle est sûre qu'il ne lui en gardera aucune rancune, tout vindicatif qu'il soit vis-à-vis des autres. Il sera heureux que sa fille ait recours à lui contre son gendre hautain.

Elle met donc son père au courant de son triste sort, se lamente, se plaint de son mari et des mauvais traitements qu'il lui fait subir. Elle l'accuse de goujaterie, d'avarice, d'adultère, de cruauté, finit même par prétendre qu'à plusieurs reprises il l'a menacée de son revolver.

Elle-même par contre n'a rien à se reprocher et a toujours victorieusement résisté à la tentation de donner des coups de canif dans le contrat!

En même temps que sa réponse à sa fille, le père adresse à la justice, à Batavia, une lettre demandant la protection de la loi pour sa fille, dont la vie est en danger.

Et un jour la justice fait une descente dans la maison du commandant Mac Leod, pour se convaincre *in loco* de la situation.

Comme celui-ci ne comprenait rien à cette intervention judiciaire, sa femme fut obligée d'avouer la vérité. Elle avait provoqué la plainte de son père par des accusations inventées de toutes pièces et elle suppliait à genoux son mari de lui pardonner.

Bien entendu, elle consentit sans difficulté à retirer la plainte, adressée pour elle par son père à Batavia.

Son mari ignorait alors qu'en même temps qu'elle avait envoyé à son père son réquisitoire mensonger, elle avait essayé, par des mensonges également, d'apitoyer sur son sort la vieille Mme Mac Leod, sa belle-mère, qu'elle n'avait jamais vue :

Ah, les Indes sont un sale pays, je voudrais pouvoir aller en Hollande... Chaque soir, avant de me coucher, je prie Dieu (19) *que cela puisse arriver bientôt, car jamais je ne me ferai à la vie d'ici.*

John, il est vrai, est à la retraite depuis septembre 1900, mais durant une année on lui fait encore des retenues sur sa pension. Que voulez-vous, il est mauvais financier, mais qu'y puis-je ? Bien entendu, il peut m'envoyer seule en Hollande, puisque j'ai mon passage payé. Mais où aller ? Mes parents

(19) Hypocrisie ! Gretha n'avait aucune religion.

sont morts (20), donc je ne peux aller nulle part. Je trouve ça terrible, mais je n'y puis rien.

Vous comprenez qu'il est difficile pour moi de chercher une place de dame de compagnie afin de pouvoir aller en Hollande à tout prix...

Sa belle-mère ne répond pas : la vieille dame est immobilisée par la maladie et presque aveugle.

Mme Mac Leod est-elle donc condamnée à rester à perpétuité dans un pays qu'elle abhorre ?...

Elle voit une dernière planche de salut. Sa belle-sœur, que jadis, à l'époque de ses fiançailles, elle avait appelée « la bonne Louise », pourra la sauver. Mme Wolsink est assez aisée ; elle a toujours montré une tendre affection pour son frère ; elle est généreuse et serviable.

Mme Mac Leod lui écrit des lettres suppliantes ; elle l'adjure de rendre possible leur retour en envoyant l'argent nécessaire.

Et « la bonne Louise », surtout pour l'amour de son frère, se laisse attendrir et exauce les ardentes prières de sa belle-sœur.

Mme Mac Leod est sauvée. Elle pourra quitter Java, retourner en Hollande avec son mari et son enfant, et on habitera les premiers temps chez la généreuse Mme Wolsink à Amsterdam.

Son cœur déborde de reconnaissance.

Et voici en quels termes elle parle de sa bienfaitrice :

Quelle femme cédera de bon gré à une belle-sœur sa place dans sa propre maison ? Ça revient à peu près à ceci que Louise, avec ses chers enfants, réussira à s'annexer le plus clair de la pension de John..... Naturellement elle ne possède rien et viendra avec ses enfants, qui ont de sales caractères, manger tout chez nous !... Je n'ai aucune autorité, moi. Je ne peux pas lutter contre eux. Louise subjugue John

(20) Cette lettre est de mai 1901. Son père mourut neuf ans plus tard (mars 1910).

entièrement. Elle le suit comme un chien pour le servir et l'aide à retirer son pantalon et ses bas et fait comme si elle était son valet de chambre ; mais entre temps elle l'enjôle et lui soutire tout.

Si John mourait, je serais libre, mais si c'est Louise qui meurt, nous aurons toute notre vie sur le dos ces sales enfants mal élevées et plébéiennes, car elles n'ont rien appris..... Certes, John, physiquement, n'est pas costaud, mais quand des chétifs comme lui se ménagent et ne prennent pour ainsi dire que des œufs et de la viande, ils peuvent durer encore fort longtemps... (Lettre du 1er mars 1902 à Mad. A. Goedvriend, née Baronne Sweerts de Landas, *cousine du commandant.*)

Je suis persuadée que Louise feint de l'affection à son propre profit, mais il n'y aura rien de changé tant que John aura la naïveté de croire que cette affection s'adresse à sa personne..... Louise ne possède qu'une conception fort plébéienne du ménage, et deux enfants aussi cupides et grossières qu'elle-même. Et toute cette bande viendra chez nous manger l'argent de John, au détriment de Nonnie et de moi. Je ne peux rien faire, ma tante, quand même je voudrais. Je n'ai pas de fortune : ce que je possédais, John l'a dissipé, et me voilà ! Et je crois encore que s'il n'y avait pas de Louise, il serait tout autre..... Comment est-ce donc possible ? Elle n'est nullement une femme cultivée, au contraire ; puis ses manières sont décidément plébéiennes, et justement John est si sévère sur ce chapitre. Ses enfants ne sont pas bien élevées, je mourrais de honte si je devais les lancer. L'amiral Mac Leod (21) *écrit que.. leur éducation laisse tout à désirer... Mais John est très accessible à la flatterie. Louise... l'enjôle et obtient ce qu'elle veut... Elle regrette toujours que je ne sois pas devenue laide, mais elle ne peut pas m'enlever ça* (22). *Elle me presse toujours d'avoir plus d'enfants, mais j'en comprends le mobile. J'en sais aussi long qu'elle, et j'ai dit à John : Il faut d'abord que tu changes et que je prenne ma*

(21) Cousin du commandant.
(22) Elle veut dire *ma beauté.*

place chez moi et après nous verrons, mais pour le moment je n'y pense pas...

(Lettre à la Baronne Sweerts de Landas, mère de Mme Gœdvriend, et tante du commandant, datée du 1er mars 1902.)

§

En mars 1902, la famille Mac Leod fit un séjour chez le docteur Roelfsema à Tjipanas. De là le commandant et sa femme partirent avec la petite Nonnie pour Batavia, afin de s'embarquer sur le paquebot qui devait les ramener en Hollande.

VIII
Vers la séparation

A bord du bateau, la paix ne régnait pas entre les époux; ils se chamaillaient presque tous les jours et il y eut plus d'une fois des scènes pénibles en présence des autres passagers.

A Amsterdam, Mme Wolsink accueillit avec une cordialité tendre et affectueuse son frère et sa belle-sœur avec leur enfant dans sa maison, Leidsche Kade, toute fleurie en leur honneur.

Dès le jour de leur arrivée, ils se querellaient et bientôt les scènes devinrent quotidiennes et de plus en plus violentes.

Chacun allait son propre chemin. Madame était tous les jours en retard pour le dîner en famille, passait de préférence son temps à flâner dans les rues, histoire de rattraper le temps perdu à Banjoe Biroe ou à Sindanglaja.

Après un séjour de deux semaines chez sa sœur, le commandant Mac Leod quitta avec sa petite famille l'accueillante maison pour s'installer dans un appartement, 188 Van Breestraat, dans un des beaux quartiers de la ville.

Ici, comme ailleurs, c'est une vie d'enfer.

Le divorce reste la seule issue.

Le commandant Mac Leod consulte à ce sujet un avocat, Me van Gigh. Comme il n'avait pas de preuves, valables en justice, de l'adultère de sa femme, il ne pouvait pas saisir les tribunaux.

N'importe, à tout prix il voulait éloigner la petite Louise de l'enfer conjugal où l'enfant était le témoin terrifié des scènes violentes qui s'y déroulaient presque quotidiennement.

C'est pourquoi, un jour, sans prévenir sa femme, il quitta la ville avec la fillette pour l'emmener à Velp (23) chez des amis, le capitaine en retraite Van M... et sa femme.

Apprenant ce départ, Mme Mac Leod quitta à son tour Amsterdam et partit pour Arnhem où elle demanda l'hospitalité à sa cousine par alliance, Mme Goedvriend, femme d'un banquier.

Là, sur l'avis de ses hôtes, peu au courant du véritable état des choses, elle adressa, le 27 août 1902, au Tribunal d'arrondissement d'Amsterdam, par ministère de Me Ed. Philips, avoué, une requête en poursuite de divorce, articulant comme motifs les faits d'adultère, de mauvais traitements et d'injures graves.

Le mari, qui pendant tout son mariage n'avait jamais eu de maîtresse et n'avait jamais été buveur, aurait pu se défendre facilement contre ces accusations fausses ou exagérées.

Il résolut, afin de pouvoir se libérer, d'accepter au besoin le divorce injustement prononcé à ses torts et griefs.

Aussi, lorsque les deux parties furent convoquées au palais de justice d'Amsterdam, il se refusa à toute conciliation.

Dans l'ordonnance de non-conciliation, rendue le 30 août 1902, le défendeur fut condamné à servir par provision à la demanderesse une pension alimentaire de 100 florins par mois.

Mme Mac Leod fut autorisée à intenter une instance en

(23) Village près Arnhem, chef-lieu de la province de Gueldre.

divorce, subsidiairement en séparation de corps et de biens et à résider provisoirement chez M. et Mme Goedvriend à Arnhem.

Mais cette instance autorisée ne fut jamais introduite par elle, et pour cause.

La petite Louise fut, conformément à la requête de la mère, confiée à la garde de celle-ci.

Depuis son retour de Java, le commandant Mac Leod avait déjà été assigné pour le payement de vêtements de luxe, que sa femme avait achetés à crédit au nom de son mari : c'est pourquoi il se vit obligé, maintenant qu'elle n'habitait plus avec lui, de faire insérer dans deux journaux l'avis suivant :

AVIS. On est prié de ne fournir à crédit aucune somme ni marchandise à Madame M. L., née Zelle, vu que le soussigné déclare décliner à ce sujet toute responsabilité (24).

A la suite de cette annonce, Mme Mac Leod dut quitter la maison de M. et Mme Goedvriend et elle alla à Worth-Rheden (25) à l'hôtel-pension de « Roskam ».

Et, forte de l'ordonnance du Tribunal, elle enleva son enfant de chez la famille Van M...pour la prendre avec elle.

La pension fut payée par le mari, mais, faute de ressources suffisantes, il lui était impossible de payer la pension alimentaire dont le tribunal d'Amsterdam l'avait chargé. C'est pourquoi il ne s'engagea personnellement à verser que la moitié, soit 600 florins par an.

Seul à Amsterdam, le commandant pouvait respirer librement et s'occuper de son travail journalistique, sans être dérangé par les criailleries d'une femme insupportable.

Mais, peu à peu la séparation d'avec sa fillette, qu'il savait entre les mains d'une mère incapable d'élever un enfant, commençait à lui peser lourdement et, pour l'amour de la

(24) On rencontre fréquemment de pareils avis dans les journaux hollandais. L'avis ci-dessus n'est donc pas une exception.

(25) Hameau qui fait partie, comme le village de Velp, de la commune de Rheden, près Arnhem.

petite, il prit la résolution héroïque de se réconcilier avec sa femme.

Sa proposition, transmise par son ami le capitaine Van M..., fut bien accueillie par Mme Mac Leod.

En réponse, elle écrivit à son « John chéri » une lettre aimable, débordant de reconnaissance, exprimant sa joie du geste magnanime de l'homme que, six semaines auparavant, dans sa requête au Tribunal, elle avait dénoncé comme un ivrogne, un goujat, un tyran, — lettre qui se termine ainsi :

L'idée que tout est arrangé me rend joyeuse et contente.
Avec un gros baiser toujours.
Ta Gretha.

Ainsi, Mme Mac Leod réfute elle-même ses accusations. Elle saisit et serre tendrement la main que lui tend son mari.

D'après ses affirmations antérieures, ce mari l'a toujours trompée, maltraitée, injuriée, lui a refusé l'argent du ménage.

Et pourtant... la perspective de reprendre la vie commune avec lui ne l'effraye nullement, au contraire la rend *joyeuse et contente.*

Dans les lettres qu'elle adresse à son mari retrouvé, avant son retour au foyer conjugal, elle redouble de gentillesse et de tendresse :

... Je te remercie bien, mon John chéri, pour ce que tu m'as déjà envoyé ; je sais bien que tu n'as pas beaucoup, mais songe donc, John, je n'ai rien pour l'hiver prochain.

En date du 1er novembre, après que son mari lui a fait une nouvelle remise :

Quelle surprise cet après-midi... que c'est gentil à toi ; je suis si contente et presque confuse. Mardi nous rentrerons.
Je suis très, très contente et tu sais, je te remercie bien...

Et tout se termine par l'envoi de gros baisers de Gretha à John.

§

Mme Mac Leod rentra au début de novembre 1902 à Amsterdam où elle alla habiter, avec son mari et leur enfant, un petit appartement au premier étage du café Czaar Peter, de Ruyter-Kade.

Là les événements se précipitent.

Mme Mac Leod, qui a promis de commencer une vie nouvelle, n'a pas changé ses habitudes de négligence, de paresse et d'infidélité.

De nouveau, elle oublie son ménage, son mari et va se confier aux hasards de la rue.

Elle fait pire.

Un jour le commandant est malade. Il est atteint de pneumonie.

Bien loin de le soigner, sa femme va se promener l'après-midi avec la petite Louise, qui a quatre ans et demi.

En rentrant le soir, la fillette, qui est très parfumée, raconte à son père malade qu'elle a été avec maman dans une belle maison, où il y avait beaucoup de chambres avec des lits, — elle parle du monsieur qu'elle a vu, qui lui a parlé gentiment et qui a embrassé maman.

L'angoisse qui avait étreint parfois le cœur du commandant, à la pensée qu'il devrait laisser un jour son enfant adorée entre les mains de sa femme, se trouvait donc pleinement justifiée...

Une explication orageuse eut lieu entre le malheureux père et la mère infâme.

Celle-ci dut avouer qu'elle allait deux ou trois fois par semaine dans une maison de rendez-vous très connue et qu'elle emmenait toujours la petite Louise. Elle y rencontrait entre autres le capitaine M...

Indigné et écœuré, le commandant Mac Leod chassa sa femme.

Gretha partit sans se soucier de son mari malade, sans s'occuper de son enfant, sans un mot de regret, sans une larme.

Elle se séparait définitivement et à tout jamais de son mari et de son enfant.

C'était en décembre 1902.

Mme Wolsink, sa belle-sœur, qu'elle avait tant dénigrée, l'accueillit dans sa maison, Leidsche Kade 69, tâcha de la sauver, de la retenir sur la pente fatale.

Elle lui conseilla d'accepter provisoirement une place de mannequin, que la maison Hirsch (Leidsche Plein) lui offrait. Gretha pourrait gagner 25 florins par semaine pour une présence de quatre heures par jour.

Elle refusa.

Elle visait plus haut. Elle croyait à son étoile artistique. Elle se sentait du talent pour les jeux de la scène.

Elle s'adressa à Mme Holtrop van Gelder, directrice du « Tooneel-School » (Ecole Théâtrale), qui la désillusionna en lui disant que, pour se faire actrice, il était nécessaire d'apprendre l'art dramatique, de commencer donc par prendre place sur les bancs de la classe élémentaire.

Se souvenant de son facile triomphe de Malang, sur la petite scène du Club, Mme Mac Leod trouva qu'on méconnaissait son talent. Elle avait cru pouvoir tout de suite tenir un rôle de reine ou de grande amoureuse.

Elle renonça donc au métier d'actrice.

Sur ces entrefaites, Mme Wolsink, au bout de deux mois, avait reconnu qu'elle ne pouvait plus garder sa belle-sœur à cause de sa conduite : chaque jour des messieurs distingués faisaient les cent pas sur le trottoir devant la maison pour tenter de lui parler.

Gretha décida alors d'aller vivre sa vie, la vie de la femme qui s'est affranchie de tout scrupule et de toute pudeur.

Le jour où elle quitta la maison de Mme Wolsink commença sa vie vagabonde et désordonnée.

§

Elle alla d'abord habiter Van Woustraat, dans le quartier des femmes galantes. Là, elle reçut régulièrement et à

toute heure du jour et de la nuit Me I..., avocat, qui lui promit de l'épouser... après son divorce.

Entre temps, son mari, qui s'était fixé à Velp, où sa fillette fut de nouveau confiée aux bons soins de la famille Van M...., se trouvait dans l'impossibilité de payer les 50 florins mensuels qu'il avait promis de verser régulièrement.

C'est pourquoi il fit savoir à sa femme, par ministère du notaire Richard, que la pauvreté seule le forçait de cesser ses versements et que, tout pénible que ce fût pour lui, elle pourrait revenir sous son toit.

Mais la tranquillité d'un petit village n'avait rien de séduisant pour cette femme à l'esprit aventureux, à la *nature de roulotte* — comme elle avait écrit dans une de ses lettres (26).

Pendant quelques mois elle habita alternativement Amsterdam et La Haye.

A la Haye, elle trouva, à partir du mois de juillet 1903, l'hospitalité chez son oncle et sa tante Taconis, Regentesselaan. Mais bientôt elle quitta ces braves gens dont elle s'était déjà moquée avant son mariage, pour aller tenir, en compagnie d'une dame R., espèce de femme publique, une maison de rendez-vous clandestine, Havenkade, à Scheveningue.

Enfin, vers la fin du mois d'octobre 1903, elle quittait la Hollande pour aller chercher fortune à Paris.

Elle avait alors vingt-sept ans.

Elle était dans tout l'éclat de sa beauté étrange et ensorcelante. Elle faisait litière de tous les devoirs que la morale, la société, les convenances peuvent imposer.

Rien ne l'empêchait dès lors de partir à la conquête de la joie et du bonheur, de l'argent et du luxe.

CHARLES S. HEYMANS.

(*A suivre.*)

(26) 15 octobre 1907.

LE RENDEZ-VOUS

—

In Memoriam J. C.

Ombres aimées sur cette route,
ormes vastes,
peupliers que l'on écoute;
où sont nos voix de l'autre année?
où sont nos pas qui résonnaient
vers l'ombre, ici, où je m'arrête...

Les chants, les bannières levées,
les banderoles, les avés
voltigent sur le chemin creux
— des ailes d'anges sur la plaine —
Je serai seul au rendez-vous
sous l'orme où l'on reprend haleine,
ici, dans l'herbe, à deux genoux.
C'était ailleurs, ce rendez-vous...

C'était ailleurs, ce rendez-vous
où tu es fidèle aujourd'hui.
Où sont ces chants dont le vent joue
— et tantôt braves et, tantôt, seuls,
delà l'éteule —
comme des floches de la bannière,
et des rubans qu'il brouille et noue.

C'est ailleurs et, peut-être, ici,
pour nous dont l'ombre pèse aux routes
— bleu d'azur, sur la poudre d'or —
je m'y suis rendu, comme ceux-ci;
vous deviez y revenir, toutes,
ombres légères de la mort,
sous l'orme, ici, aux vastes voûtes.

Souris-tu, si, les yeux fermés,
j'écoute, pour te revoir pareil
à toutes nos pensées aimées,
à tous ces grands jours de soleil?
Parles-tu, de ta voix revêche,
un peu, pyrénéenne...?
La brise de septembre sèche
les feuilles de la treille ancienne

Les bannières ont tourné
et flottent au vent qui les devance;
la cloche sonne à toute volée;
le soleil rouge s'est incliné
et fait un vitrail de ces branches;
l'ombre des peupliers s'étire
en un grand geste de l'épaule...

Les choses que j'avais à te dire
n'ont plus besoin de nos paroles.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

LE PROBLÈME DE LA SARRE
ET LA NÉGOCIATION FRANCO-ALLEMANDE

I

LA SARRE « UN TONNEAU DE POUDRE »

« Le territoire de la Sarre est comme un tonneau de poudre au milieu de l'Europe. » Ainsi concluait en 1913 M. Jean Priou dans sa thèse sur la Sarre. M. Angel Marvaud, dans une enquête de la même année, prédisait à propos du plébiscite de 1935 qui doit décider définitivement des destinées du territoire : « On doit s'attendre à ce que celui-ci dépasse en violences toutes les consultations analogues qui ont eu lieu en Silésie et au Slesvig ». Il ne semble pas en 1929 que ces appréciations soient périmées, ni démesurément exagérées. On peut dire que l'institution du territoire de la Sarre, du *Saargebiet*, crée un foyer d'agitation permanent entre la France et l'Allemagne. Aujourd'hui se pose la question de savoir s'il est expédient de maintenir cette situation jusqu'en 1935, comme les traités nous en donnent le droit, ou de négocier directement avec l'Allemagne une rétrocession anticipée du territoire moyennant des concessions à déterminer.

On voit immédiatement les avantages généraux d'un règlement anticipé : un sujet brûlant de conflit disparaîtrait entre la France et l'Allemagne, et la politique du rapprochement franco-allemand, vers laquelle semblent tendre les gouvernements responsables des deux pays, serait grandement favorisée par une solution définitive du problème soumis. « La Sarre, a-t-on pu dire, sera la

pierre de touche du rapprochement franco-allemand. » Nous verrons si, en dehors de cette considération d'ordre général, il n'existe pas d'autres motifs d'importance qui rendent désirables la réussite des pourparlers.

Il paraîtra peut-être opportun, à la veille de l'ouverture de négociations hérissées de difficultées, au moment où des informations inexactes et des commentaires tendancieux risquent de défigurer l'énoncé du problème, d'exposer dans son ensemble la question de la Sarre pour faire exactement comprendre à l'opinion française le sens exact des pourparlers qui s'engagent, ce que l'on peut en attendre légitimement, en tenant compte des réalités politiques nationales et internationales, aussi bien que des facteurs matériels et économiques.

En France jusqu'à ces années dernières, le problème de la Sarre a été à peu près ignoré du grand public, mais depuis quelque temps les articles se sont multipliés sur la question. Or, la plupart de ces articles se ressemblent curieusement, paraissent émaner d'une même source et obéir à une sorte de mot d'ordre. Leur leit-motiv est le suivant : « *Laissons les choses en l'état jusqu'au plébiscite de 1935* ». Seuls font exception une étude remarquablement documentée et objective, parue dans les *Cahiers de la Ligue des Droits de l'homme* du 20 septembre 1929 et quelques rares articles indépendants, comme celui de *Politique* du 15 août dernier et une autre étude parue dans la *Revue des Vivants* de juillet, où j'ai trouvé résumées en quelques paragraphes les choses qui me paraissent les plus pertinentes qui aient été écrites en France sur la question. Mais dans l'ensemble de la presse française, on n'entend guère parler que d'abandon de nos droits. M. Louis Madelin ironise ainsi dans *l'Echo de Paris* :

La France, nous disent les Thuriféraires (de la politique de rapprochement), en sacrifiant ses prétentions donne un exemple magnifique. Elle montre qu'elle est une bonne Euro-

péenne. Ne nous leurrons pas : la bonne Européenne ne sera tenue pour telle si elle ne jette pas la Sarre dans le gouffre.

Les liquidations sont à la mode, — écrit M. Jean Revire, dans la *Revue hebdomadaire* du 20 juillet, — on liquide les dettes, on liquide la guerre. Nous étions en 1924 des « créanciers-vainqueurs-revendicateurs-évacuateurs », écrivait M. Ludovic Naudeau. Nous voici devenus des « évacuateurs-débiteurs-liquidateurs ». On liquide et on s'en va.

Outre Rhin, c'est une autre chanson. Les publiscites allemands n'éclairent guère leur public sur les conditions du problème. Ils assimilent volontiers le retour de la Sarre à l'évacuation de la Rhénanie, alors qu'on doit savoir qu'il n'y a pas d'occupation de la Sarre, comme le fait remarquer M. J. Pupier dans la *Journée industrielle* du 17 septembre, et que par conséquent il ne saurait s'agir d'évacuation; qu'en outre, dans ce territoire, il y a une propriété de l'Etat français : les mines domaniales de la Sarre.

Vraiment, pour voir clair, il est nécessaire d'exposer au moins sommairement tout l'historique de la question, pour marquer toute l'étendue de nos droits et de nos intérêts et, si vraiment nous faisons une liquidation, il convient de faire notre bilan et de connaître la valeur exacte de ce que nous allons liquider.

II

LE STATUT DE LA SARRE

L'organisation actuelle du territoire de la Sarre, telle qu'elle est issue du traité de Versailles, paraît à première vue résulter d'une conception étrange... Elle donne l'impression paradoxale d'un Etat créé artificiellement, dans lequel la population est de nationalité et de langue allemandes, dont la principale source de richesse appartient à la France, et qui est placée sous l'autorité de la Société des Nations et gouvernée par une commission internationale (1).

(1) L. Delaygue, *Revue des Sciences politiques*, juillet-septembre 1928.

On croirait à une gageure. Seul, le rappel des négociations qui ont abouti au traité de Versailles permet d'expliquer un tel imbroglio. On sait comment M. Tardieu, en compensation de la destruction des mines du Nord par les armées allemandes, revendiqua et obtint les charbons de la Sarre, dont la production était susceptible de compenser la perte subie dans le Nord et d'alimenter l'industrie de l'Alsace-Lorraine; puis les négociateurs français voulurent faire valoir les « *droits historiques* » de la France sur la Sarre. On se rappelle que Louis XIV avait annexé la Sarre en 1680 et qu'en 1697 il lui restait le tiers de ce territoire avec Sarrelouis qui fut fortifié par Vauban, que le reste de la Sarre fut français sous la Révolution et l'Empire de 1792 à 1814, mais que l'ensemble du pays fut définitivement perdu après l'équipée des Cent-Jours, en 1815. Depuis, la Sarre fut soumise à la domination prussienne et, certainement, complètement germanisée. Aussi, les revendications de M. Clemenceau se heurtèrent à l'opposition farouche du président Wilson. Clemenceau reprocha à Wilson d' « *éliminer le sentiment et le souvenir* ». Enfin, un compromis de M. Lloyd George fut accepté par les négociateurs.

Je donnerais, dit-il, au bassin de la Sarre, l'indépendance sous l'autorité de la Société des Nations; une union douanière le rattacherait à la France.

Il n'existe pas en effet de lien économique naturel entre cette région et l'Allemagne; toutes ses relations sont avec l'Alsace-Lorraine. Nous ne devons pas oublier que ce pays a été en partie français jusqu'au début du XIXe siècle, qu'il a été enlevé à la France malgré l'opposition des hommes d'Etat anglais.

Nous sommes contre toute annexion, mais nous ne pensons pas qu'on puisse faire vivre cette région si on ne la constitue pas en unité politique. Je suis persuadé que si dans quelques années un plébiscite avait lieu, cette population ne demanderait pas à revenir à l'Allemagne.

Cette citation exprime bien l'idée des négociateurs. Le territoire de la Sarre étant séparé de l'Allemagne pen-

dant une période de quinze ans, la France pourrait jouer sa chance; les Sarrois, détachés de l'emprise allemande ou française, pourraient réfléchir, réveiller leurs souvenirs ou leurs anciennes sympathies et se décider en toute liberté en 1935.

Le « Statut de la Sarre », rédigé hâtivement, en une nuit, constitue un des chapitres du traité de paix.

L'article 45 règle la question économique, l'attribution des mines à la France, « en propriété pleine et entière, franche et quitte de toutes dettes ou charges, avec droit exclusif d'exploitation ».

Les paragraphes 16 et 17 de l'annexe aux articles 45 à 50 du traité de Versailles confient le gouvernement du territoire de la Sarre à une Commission de cinq membres, nommés par le conseil de la Société des Nations, comprenant un membre français, un membre non français originaire et habitant le dit territoire et trois membres ressortissant à trois pays autres que la France et l'Allemagne.

Par l'article 48, cette Commission hérite de tous les pouvoirs de l'Empire, de la Prusse et de la Bavière qui se partageaient autrefois le bassin de la Sarre.

Ce gouvernement est d'ailleurs parfaitement autocratique, puisqu'il réunit dans ses mains le pouvoir exécutif et le pouvoir législatif. Le Landesrat, institué le 21 mai 1922 par la Commission de gouvernement, n'eut que des pouvoirs purement consultatifs.

Les projets de loi qui, dans tous les pays démocratiques, sont publiés préalablement dans le *Journal officiel*, sont élaborés en Sarre dans le plus grand secret, soumis au dernier moment au Landesrat et promulgués pour ainsi dire toujours sans modification (2).

La Commission a même le pouvoir judiciaire, puisqu'elle a le droit d'interpréter la charte constitutionnelle de la Sarre. Mais la Commission doit respecter la *natio-*

(2) Cahiers des *Droits de l'homme*, 20 septembre 1929, p. 567.

nalité, la liberté religieuse, les assemblées locales, les écoles et la langue des habitants.

De même, la législation allemande en vigueur au 11 novembre 1918 devait continuer d'y être appliquée.

Enfin, au point de vue douanier, comme nous l'avons vu, le territoire de la Sarre était soumis au régime français. Toutefois, jusqu'au 10 janvier 1925, un régime transitoire était établi qui autorisait la circulation libre des produits entre la Sarre et l'Allemagne, ce qui fait que pendant cette période la Sarre eut le libre échange complet avec l'Allemagne et avec la France.

III

LE GOUVERNEMENT DE LA SARRE PAR LA SOCIÉTÉ DES NATIONS

La mise en train du nouveau régime exigea un effort énorme de la Commission de gouvernement. Il fallait constituer véritablement le nouveau territoire en une sorte d'Etat unifié et le séparer de l'Allemagne dans les divers domaines politique, administratif et social, et il fallait compter sur la résistance obstinée de l'Allemagne et sur la mauvaise volonté des Sarrois.

Le territoire fut délimité de façon à comprendre les mines et les grandes industries qui en dépendent; métallurgie, céramique, verrerie, etc. Sur une surface inférieure à la moitié d'un de nos départements, il compte actuellement une population de 786.000 âmes, ce qui donne une densité de 400 au kilomètre carré.

L'autonomie administrative se heurta à la résistance des fonctionnaires allemands restés en place, mais qui devaient prêter serment à la Commission de gouvernement dont ils dépendraient à l'avenir exclusivement, et cette agitation aboutit à la grève des fonctionnaires du 6 août 1920, à l'occasion de laquelle l'état de siège fut proclamé.

La réorganisation judiciaire, elle, aboutit plus facile-

ment; une Cour Suprême de Justice établie à Sarrelouis remplaça la Cour d'Appel de Cologne et le Tribunal d'Empire de Leipzig. Quant aux chemins de fer et aux P. T. T., ils furent, malgré l'opposition de l'Allemagne, érigés en administrations indépendantes qui adhérèrent aux conventions internationales en vigueur. Les tarifs étaient établis en francs français. On sait d'ailleurs, et c'est un des reproches que les Allemands ont adressés à la Commission, qu'à partir du 18 mai 1923, celle-ci décida que le franc français serait désormais la seule monnaie légale du territoire.

Enfin en 1925 les douaniers français fermèrent la frontière sarro-allemande et perçurent la totalité des droits du tarif général français, jusqu'au jour où un traité de commerce fut signé en 1927.

Il est cependant deux domaines où les liens avec l'Allemagne n'ont pas été coupés. D'une part, le nouveau territoire ne fut pas soustrait à l'autorité spirituelle des évêques de Trèves et de Spire, le Saint-Siège n'ayant pas autorisé la création d'un évêché dans la Sarre, et l'on sait, par l'expérience de l'Alsace, ce que put être, et dans quel sens s'exerça l'influence du clergé.

D'autre part, les syndicats sarrois continuaient d'être englobés dans les syndicats allemands et à recevoir leur mot d'ordre de Berlin.

Quant à la façon dont la Commission a gouverné le pays tout en réalisant son autonomie, on s'accorde à dire que sa tâche administrative fut absolument remarquable et digne d'éloge, malgré la résistance allemande et des difficultés économiques de tout ordre, grèves, crise monétaire, etc.

Contrôlée de près par Genève, soumise aux campagnes de calomnies de la presse allemande, aux critiques acerbes de certains délégués à la S. D. N., la Commission de gouvernement a finalement reçu les hommages qui lui étaient dus.

IV

LE DÉVELOPPEMENT ÉCONOMIQUE DE LA SARRE SOUS LE NOUVEAU RÉGIME

Aussi bien la prospérité économique du bassin s'est accrue dans de notables proportions de 1920 à 1929, moins, il est vrai, pour des raisons d'ordre administratif que pour des raisons d'ordre économique.

Toute la prospérité sarroise est fondée sur l'extraction de la houille. A vrai dire, en 1920 les usines n'étaient pas très modernes. Leur charbon était jusqu'alors impropre à la fabrication du coke nécessaire à l'industrie métallurgique, et le territoire, non rattaché au Rhin par canaux, était trop loin de la mer. La Sarre pouvait difficilement lutter sur les marchés mondiaux avec d'autres régions plus favorisées.

D'autre part, la Sarre était entièrement dans la dépendance du fer lorrain. Ajoutons que la Prusse avait toujours sacrifié la Sarre à la Westphalie. La guerre aidant, la production des mines était tombée de 13 millions à 10 millions de tonnes .

Le gouvernement français résolut de prendre le contre-pied de la politique allemande et de faire de la Sarre une région de premier ordre. On pensait ainsi en imposer à la population et influencer les résultats du plébiscite. On élabora un plan grandiose de travaux, on décida de doubler l'extraction en dix ans. Le nombre des ouvriers s'éleva à 70.000 en 1924, année où nos ingénieurs battirent les records de production et de rendement allemand (14 millions de tonnes), on édifia la belle Centrale de Fenne qui approvisionne en énergie le bassin de la Sarre; enfin à la cokerie de Heinitz nos ingénieurs réussirent à fabriquer un assez bon coke métallurgique avec du charbon de la Sarre. Sous l'intelligente direction de MM. Defline et Saillard, les ingénieurs français, supérieurs à

leurs prédécesseurs techniques allemands, accomplirent une œuvre admirable. Mais cet élan est vite brisé. On n'avait pas tenu compte des inflexibles lois économiques. Dès la fin de 1920, une crise de surproduction du charbon avait commencé. Aussi les travaux prévus furent exécutés au ralenti et la production du charbon ramenée à des proportions inférieures.

Il n'en reste pas moins que les mines sont en pleine prospérité. Le rendement par jour et par ouvrier atteint 850 kilogrammes, au lieu de 775 en 1924, et cependant le personnel a été ramené à 60.000 ouvriers, au lieu de 73.300 en 1926.

Cette prospérité retentit sur toute l'activité industrielle du pays, et malgré les difficultés soulevées par le problème de l'exportation, les industries métallurgiques sarroises sont en progrès; leur consommation de charbon, qui avait fléchi à environ 4 millions de tonnes en 1925 à l'expiration de la période de libre-échange, a dépassé 4 millions 850.000 en 1927, et les récentes conventions douanières passées avec l'Allemagne permettent d'envisager la continuité de ces progrès.

Il faut tenir compte, en effet, que la prospérité industrielle actuelle de la Sarre n'est qu'en partie redevable à l'œuvre technique accomplie par nos ingénieurs, mais doit beaucoup au libre-échange qui a permis aux Sarrois jusqu'en 1925 de bénéficier des débouchés français et allemands, et aux accords douaniers qui, à partir de 1927, ont remédié aux troubles apportés par la fermeture de la frontière allemande en 1925. Ajoutons que la Sarre jouit de certains privilèges : de ne pas avoir à supporter la charge des réparations de l'Allemagne, de n'avoir ni dette extérieure, ni dette intérieure, et du fait que les deux gouvernements français et allemand ont concédé aux Sarrois toutes sortes d'avantages économiques et financiers dans l'intention de se gagner ou de se conserver les cœurs.

Ainsi la Sarre est prospère; elle est heureuse, mais *les Sarrois ne sont pas heureux;* le fait est indiscutable. Un malaise grave pèse sur tout le pays. Le mécontentement règne, non seulement chez les fonctionnaires et dans les classes dirigeantes, comme on voudrait nous le faire croire, mais aussi chez les ouvriers. Ils se plaignent de toucher des salaires inférieurs à ceux des ouvriers allemands, que les barèmes des assurances sociales sont plus bas en Sarre qu'en Allemagne, sans se rendre compte que la vie est bien moins chère et les impôts moins lourds dans le territoire de la Sarre.

L'industrie et le commerce se plaignent de l'incertitude de la situation; on appréhende une crise économique grave le jour d'un changement de régime. L'ensemble de la population, enfin, est hostile à la Commission de gouvernement; elle semble souffrir de la perte de ses droits politiques. Les journaux sarrois récriminent sans cesse contre ce « gouvernement pour nègres », ce « régime colonial » (*kolonial system*) ou « cet esclavage ».Puis les Sarrois accusent la Commission de gouvernement de francophilie et de préparer l'annexion de la Sarre par la France, bien que cette accusation ne semble pas dans l'ensemble justifiée.

Enfin, la masse de la population est savamment travaillée par la propagande germanique qui, il faut bien le dire, a trouvé dans la Sarre des conditions exceptionnellement favorables.

V

LE PROBLÈME POLITIQUE

Nous touchons ici au fond même du problème politique. Il était naturel qu'en Sarre s'affrontassent la propagande allemande et la propagande française en prévision du plébiscite de 1935.

Reconnaissons que si la Sarre était française autrefois,

elle était profondément germanique en 1920. « Nos efforts pour éveiller les souvenirs et rétablir notre ancienne influence ont été médiocres et incohérents ». On en trouvera une excellente critique dans le numéro de janvier de la *Revue des Vivants* (3).

Cette propagande française était d'ailleurs engagée dans des conditions fort difficiles. La France n'avait dans l'administration de la Sarre aucun agent officiel. Si M. Rault, le premier président de la Commission, était français (il sera remplacé en 1923 par un Canadien, puis par un Anglais), il était responsable seulement devant la S. D. N. et ne pouvait, du moins officiellement, donner son appui à aucune propagande. Il aurait fallu trouver en Sarre une personnalité marquante qui aurait pu prendre la tête d'un mouvement autonomiste : on ne l'a pas trouvée

Sans doute, la France disposait d'une influence économique de premier ordre. Elle a bien essayé d'en user, mais les résultats n'ont guère été encourageants. L'administration des mines s'est trop renfermée dans son domaine technique où elle a d'ailleurs accompli la besogne admirable qu'on connaît. On avait trop fait comprendre aux dirigeants qu' « on attendait surtout d'eux qu'ils fassent du charbon et non de la politique ».

Quant aux écoles, que l'article 14 de l'Annexe permettait aux mines d'ouvrir à l'usage du personnel, elles furent rapidement boycottées, et l'effectif scolaire, qui n'a jamais dépassé 5.000, est tombé à 2.000; ce qui n'empêche pas les écoles de coûter plus de 10 millions de francs par an! Elles ne sont plus guère fréquentées que par nos nationaux.

Actuellement nous ne possédons même pas en Sarre un journal qui défende notre point de vue.

En somme, « notre propagande a été insuffisante et notre échec est total ». Mais peu importe, « plus habiles

(3) *Le Sabotage de la Sarre* : XXX.

et plus ferme nous n'aurions guère mieux réussi » (4).

En face, la propagande allemande a eu beau jeu pour s'exercer, même hors des limites permises. Mais ses propagandistes « n'ont eu, en somme, qu'à éclairer la population sur ses propres sentiments », il y a eu en Sarre « un réveil de la consciense nationale, facilité par la communauté de langue, de sentiments, de culture » (5).

La population semble avoir fait le front unique contre la propagande française. La presse sarroise, d'ailleurs remarquablement organisée, les fonctionnaires allemands restés en Sarre, les chefs des syndicats, ont entretenu l'ensemble de la population dans la méfiance de la France. Non seulement la grève des fonctionnaires de 1920, mais celle des mineurs en 1923 lors de l'occupation de la Ruhr, comme les manifestations du Millénaire rhénan, qui devait commémorer le rattachement de la rive gauche du Rhin à l'Empire germanique, interdit par la Commission du gouvernement, mais fêté par la population et dans lequel on a pu voir un plébiscite anticipé, ont dû ouvrir les yeux aux plus aveugles.

A la moindre occasion, tous les édifices et toutes les maisons des Sarrois se couvrent de drapeaux allemands. L'interdiction même de la Commission de Gouvernement à ce sujet a été tournée en dérision. Le parlement local lui-même n'est-il pas, par sa constitution, une preuve de ce que serait le plébiscite, s'il avait lieu? Il ne s'est jamais manifesté de candidature francophile ou autonomiste sérieuse : aucune d'elle n'a jamais été sanctionnée par une élection (6).

Aujourd'hui, dit également M. Georges Roux, c'est un fait éclatant que la Sarre est allemande, ouvertement allemande, et même jusqu'à la provocation...

A la vérité, remarque-t-il, encore avec beaucoup de justesse, les nationalités sont aujourd'hui fixées.

Au moins dans l'Europe occidentale, pourrions-nous ajouter.

Si le plébiscite se fait en 1935, il est hors de doute qu'il ne

(4) G. Roux : *Les Alpes ou le Rhin*, p. 87.
(5) *Cahiers de la Ligue des Droits de l'Homme*, p. 361.
(6) *Cahiers de la Ligue des Droits de l'Homme*, p. 568.

nous donnera qu'un nombre de voix dérisoires. Dès maintenant il est inutile pour notre prestige.

La question politique est réglée.

VI

LE PROBLÈME ÉCONOMIQUE

En revanche le problème économique est plus difficile et plus complexe.

La France possède en Sarre des intérêts économiques considérables qu'il est impossible qu'elle sacrifie :

1° L'Etat français possède les mines domaniales dont nous avons décrit la prospérité et qui emploient un nombre important de nos nationaux dans le personnel dirigeant.

2° Des capitaux français se sont introduits dans les entreprises sarroises. On peut discuter sur la façon dont ils se sont introduits. On peut dire que ces capitaux ont été en général d'excellents placements, que le gouvernement de la Sarre n'a pas refusé son appui aux entreprises dans lesquelles ils étaient engagés, mais si leur collaboration avec des capitaux allemands a créé des problèmes délicats, il faut reconnaître qu'ils ont eu le mérite de faire prospérer les entreprises qu'ils commanditaient.

De toutes façons, il y a là de gros intérêts qu'il est équitable de sauvegarder. La *Journée Industrielle* du 12 septembre énumère les propriétés et les participations françaises les plus importantes dans la Sarre; elles atteignent un total impressionnant .

3° Enfin et surtout, les 800.000 habitants de la Sarre sont de gros clients pour la France. Des relations commerciales considérables se sont établies entre la France et la Sarre depuis 1920. Elles n'ont fait d'ailleurs que grossir un courant antérieur qui existait entre la Sarre et l'Alsace-Lorraine, dans les cadres de l'économie allemande.

La Sarre achète à la France des produits agricoles et le fer de la Lorraine et lui vend une partie importante

de son charbon et quelques produits fabriqués, métallurgie, verrerie, céramique, etc. La balance est d'ailleurs nettement favorable à la France. Il est difficile de chiffrer exactement ce commerce, puisqu'il n'y a plus de douane à la frontière franco-sarroise.

En 1927, on a indiqué le chiffre de un milliard 800 millions; la Sarre viendrait alors au sixième rang des clients de la France. Même si ce chiffre est exagéré, après la signature des traités de commerce franco-allemands et des traités spéciaux à la Sarre qui ont amené un certain recul des ventes françaises, il doit être encore très élevé et la Chambre de Commerce franco-sarroise est la plus importante de nos Chambres de Commerce à l'étranger.

Si la Sarre se fermait derrière une barrière douanière allemande, ce serait un coup très dur pour notre économie nationale et spécialement pour l'Alsace-Lorraine.

Pensons aussi aux *intérêts des Sarrois* eux-mêmes, voire des Allemands; nous n'y sommes pas obligés, mais nous savons que l'interdépendance économique est de plus en plus la règle dans le monde contemporain et que nous serions nous-mêmes gravement touchés par une crise éclatant en Sarre en 1935, et que nous ne pouvons que tirer un bénéfice d'ouvrir les yeux de nos partenaires dans une négociation où pour des raisons sentimentales ou de prestige ils seraient peut-être portés à les fermer.

Ne craignons pas de le rappeler, géographiquement, la Sarre est dans la dépendance de la Lorraine et est orientée économiquement vers la France. De l'Allemagne elle est séparée par les plateaux accidentés de la Hardt, et quant au canal projeté vers le Rhin et vers Ludwigshafen, il se heurte à des difficultés d'exécution considérables.

D'ailleurs « la possession de la Sarre est parfaitement inutile à l'économie allemande, elle ne serait qu'une concurrence à la Westphalie; c'est d'ailleurs un fait que sous la domination de Berlin, la Sarre a été toujours

sacrifiée ». Au contraire, au point de vue industriel, Sarre et Lorraine se complètent. La Sarre doit exporter son charbon que la Lorraine peut utiliser, et elle a absolument besoin du fer lorrain.

Le Reich n'achète à la Sarre que la production de deux ou trois jours de ses mines par mois, et la métallurgie sarroise aura de la peine à se passer de nous. « *Les usines iraient à la ferraille* ». Le mot est de Hugo Stinnes lui-même.

Au point de vue agricole, la Sarre, qui ne peut vivre que pendant six semaines par an avec ses productions et qui ne compte que 5.000 agriculteurs, tire la plupart de ses ressources alimentaires de la France.

Il faut insister aussi sur ce fait que la route de la mer, nécessaire à tout pays industriel, passe par la France :

Les ports de la Sarre sont : Dunkerque, Rouen, Paris, Marseille; ce n'est qu'artificiellement que les exportations sarroises passeront par Anvers, *elles ne passeront jamais par Hambourg*. La preuve, c'est l'obstination avec laquelle, vingt ans avant la guerre et malgré les cris de détresse des Sarrois, la Prusse refusa à la Sarre la canalisation de la Sarre inférieure et de la Moselle. La seule voie d'eau sarroise, c'est le canal des Houillères qui mène à Paris et à Strasbourg et mènera un jour à Lyon et à Marseille et peut-être à Metz et à Dunkerque (7).

Résumons-nous : après une rétrocession des mines et le rétablissement de la Sarre dans les frontières douanières allemandes, le marché français se fermerait en partie au charbon sarrois, attendu que les mines domaniales françaises avaient placé des quantités considérables de charbon en faisant « pour des raisons extra-commerciales des sacrifices notables », que les mines de la Moselle, qui ont considérablement augmenté leur exploitation, n'auraient plus aucune raison de tolérer la concurrence du charbon sarrois, alors qu'en Allemagne les charbons de la Rhur maintiendraient leur position.

(7) *Revue des Vivants*, juillet 1929.

L'extraction serait vraisemblablement ramenée à un chiffre de 10 millions de tonnes. Le débouché sarrois du charbon serait lui-même diminué, car l'industrie métallurgique, étant touchée par suite de la fermeture du marché français sans une compensation suffisante du côté allemand, consommera moins de charbon. Les produits agricoles seront plus chers et feront augmenter le coût de la vie et de la main-d'œuvre, pourtant touchée par le chômage.

Si donc nous envisageons le problème économique, nous sommes amenés à penser qu'en 1935 une crise économique grave risque d'éclater en Sarre et d'atteindre à la fois l'économie allemande et française.

Une négociation anticipée serait seule capable d'éviter ce désordre. En 1935, un plébiscite retentissant, après une propagande chauvine, risquerait de trouver les esprits bien échauffés et peu préparés en France et en Allemagne à un accord économique sauvegardant les intérêts en présence, et il est vraisemblable que capitaux et intérêts français seraient bousculés sans ménagement, et cela au grand dommage des deux pays et de la Sarre.

Tandis qu'à l'heure présente, en compensation des concessions politiques très importantes que nous accorderions à l'Allemagne (la rentrée de la Sarre au sein du Reich cinq ans avant le plébiscite serait pour l'Allemagne un avantage moral et politique considérable), nous serions fondés à obtenir des concessions sur le terrain économique pour une période qui dépasserait évidemment 1935. Mais puisque nous avons un gage à négocier, au moins faut-il le faire avant l'expiration de la période pendant laquelle nous détenons le gage; *d'où la nécessité d'une négociation anticipée.*

VII

UNE NÉGOCIATION DIFFICILE

Certes, cette négociation sera ardue, le plus gros obstacle est peut-être l'état d'impréparation dans lequel semblent être les opinions publiques française, sarroise et allemande.

L'opinion française doit sans doute se faire quelques illusions sur l'état des esprits dans la Sarre. Une campagne très nette est engagée en faveur du maintien du statu quo, même au delà de 1935. Les promoteurs du mouvement espèrent qu'en 1935, les Sarrois voteraient pour l'autonomie du territoire.

C'est d'abord le point de vue d'un certain nombre de juristes animés d'excellentes intentions qui se félicitent du succès obtenu dans la Sarre par le gouvernement de la S. D. N. et voudraient voir perpétuer cet essai de gouvernement international, sans s'apercevoir que ce sont surtout les conditions économiques favorables qui ont permis le développement du territoire. Surtout il faut leur objecter qu'un gouvernement de caractère international ne peut guère se concevoir que dans un pays de population mixte et mêlée où il faut craindre les compétitions de plusieurs nationalités et où il a paru nécessaire d'instituer une sorte de pouvoir arbitral.

Mais la campagne de presse dont nous parlons est surtout alimentée par les publiscites de « *l'Association française de la Sarre* » qui a malheureusement ses adhérents en France plus qu'en Sarre, et ses arguments d'ailleurs s'adressent aux Français plus qu'aux Sarrois. On trouvera le programme de l'Association dans les articles ou brochures signés Jean Revire ou même parfois pas signés du tout, comme l'article de la *Revue des Vivants* de février 1929, mais où on trouve tous les argu-

ments et même des phrases intégrales et des paragraphes entiers signés ailleurs Jean Revire (8).

Voici la thèse en quelques mots : *les Sarrois sont heureux; en 1935, avec une bonne politique, on amènera les Sarrois à voter le maintien du statu quo. D'ici là, restons tranquilles. Une négociation anticipée serait une liquidation et une solution de paresse.*

Ne nous attardons pas à discuter ces affirmations; ce que nous avons dit plus haut du problème politique y suffit amplement. Qu'on relise entre autres le vœu récent du conseil municipal de Sarrebrück, qui attend des pourparlers franco-allemands « *la libération politique complète de la Sarre, sans régime transitoire,* et *repousse toute tentative d'internationalisation du territoire* ».

D'autre part, si cette éventualité d'une internationalisation du territoire ne se réalisait pas en 1935, quels avantages obtiendrions-nous à ce moment? Nous aurions tout perdu! Qu'il nous soit permis de traiter à notre tour cette solution d'attente de solution de paresse.

Mais au moment où s'ouvrent les négociations franco-allemandes au sujet de la Sarre, on peut penser que, quel que soit le but patriotique que poursuivent les promoteurs de ce mouvement, ils contribuent à entretenir dans l'opinion française des espoirs exagérés et que, ce faisant, ils risquent de gêner gravement l'action officielle de notre gouvernement.

De son côté, l'opinion publique allemande, est, comme nous l'avons vu, assez mal renseignée. Les journaux allemands développent couramment une thèse simpliste qui peut se résumer ainsi : le territoire de la Sarre est allemand, il doit retourner sans restriction sous la souveraineté de la Prusse et de la Bavière comme en 1918. Les mines domaniales seront achetées à l'Etat français (encore glisse-t-on très vite sur cette condition de rachat).

(8) Cf. article de la *Revue hebdomadaire*, 20 juillet 1929.

Quant aux problèmes économiques, ils seront tous résolus dans les cadres de l'économie allemande.

Ce n'est pas un mince sujet de surprise de voir de hautes personnalités allemandes, considérées comme favorables à une politique de collaboration et de rapprochement comme M. le Professeur Walter Schücking, adopter cette thèse sans tempérament :

Les chefs qualifiés (?) de l'activité économique de la Sarre ne voient aucune nécessité découlant de raisons économiques d'un rattachement indubitablement très étroit, mais ce n'est pas là le résultat des conditions économiques naturelles de la région, mais bien de son incorporation dans les territoires douaniers français et de son exclusion du territoire douanier allemand. Il s'agit donc d'un état de choses créé artificiellement (9).

Puis il prétend que les relations économiques entre la Sarre et la France peuvent s'établir, même si les pays sont séparés par une frontière douanière comme en 1914.

M. le Professeur Schücking n'oublie qu'une seule chose, c'est qu'en 1914 il n'y avait pas de frontière entre l'Alsace-Lorraine et la Sarre. Vraiment, en Allemagne, on semble faire trop bon marché des intérêts matériels des Sarrois. Ou bien croit-on que l'Allemagne pourra entretenir indéfiniment le territoire sarrois dans la prospérité où il est aujourd'hui par des subventions onéreuses? Vraiment, l'état d'impréparation de l'opinion tant allemande que française ne peut qu'ajouter aux difficultés réelles de la situation.

Il faut donc que celles-ci ne s'engagent pas à la diable, que la préparation en soit très poussée, en Allemagne comme en France. Je pense qu'on devra tenir le plus grand compte des opinions autorisées des Chambres de Commerce, des entreprises industrielles, des associations commerciales et des syndicats intéressés.

(9) *Revue des Vivants*, juillet 1929.

VIII

LES BASES D'UNE NÉGOCIATION

Sans entrer dans les détails techniques du problème, on peut envisager les bases possible de la négociation.

1°) *La question politique* sera la plus simple à régler; il s'agira de savoir s'il y a lieu à un plébiscite anticipé ou « si l'attitude générale de la population sarroise est actuellement suffisamment explicite pour prouver sans conteste son désir d'être réintégrée dans les limites territoriales allemandes » (10).

On objectera que le plébiscite permet le morcellement du territoire et qu'on pourra peut-être obtenir une majorité dans certaines parties : « Sommes-nous donc, dit M. Jean Revire, à ce point riches en hommes pour faire bon marché de communes entières qui pourront redemander le retour à la France? ». Cela est fort douteux, et le plébiscite n'aboutirait, en tous cas, qu'à une rectification des frontières tout à fait insignifiante, peut-être pratiquement difficile à réaliser, qui aigrirait nos rapports avec l'Allemagne, nous ferait passer pour annexionistes tout en atteignant notre prestige, car il est plus que vraisemblable que nos succès seraient fort médiocres.

2° Puis il faudra régler la *question du rachat des mines*. Là tout est net. Une première estimation en a fixé la valeur, la seconde devra tenir compte des améliorations apportées par l'Etat français dans leur aménagement, de la création de la Centrale de Fenne, de la cokerie de Heinitz. Quant au paiement du rachat ainsi déterminé, il est vraisemblable que ses modalités donneront lieu à de sévères discussions.

3° Et ce sont évidemment les *questions économiques* qui seront les plus difficiles à régler. Le but à atteindre apparaît clairement : tenir compte de l'interdépendance économique. « La Sarre est actuellement l'un des points

(10) De Préchac, *Politique*, 15 août.

où l'économie française et l'économie allemande ont pu s'interpénétrer. Cette interpénétration doit devenir une collaboration et la Sarre doit être une liaison entre la France et l'Allemagne », dit excellemment M. de Préchac.

Ne voyons donc pas dans ces négociations un marchandage où il y ait nécessairement un dupeur et un dupé, ne craignons pas, comme M. J. Revire, d'être « abominablement roulés », mais comprenons et faisons comprendre que, si par cas nous l'étions, nous ne serions pas les seuls. Une véritable bonne affaire est celle qui est conclue à l'avantage des deux parties intéressées. Cela est vrai entre particuliers, cela l'est encore plus entre nations où des accords commerciaux mettent en mouvement des courants économiques qui se ramifient et s'entrelacent à l'infini et d'une telle complication qu'il est difficile d'en mesurer à l'avance les dernières répercussions.

Précisément la Sarre, où les intérêts allemands et français sont complémentaires, semble vraiment un terrain rêvé pour une collaboration franco-allemande, collaboration qui a déjà prouvé sa vertu dans le cartel de la potasse, dans les pactes du fer et des grandes industries chimiques.

Mais les bons comptes font les bons amis; voyons ce que chaque partie peut attendre des négociations, ce qu'elle peut offrir, ce qu'elle peut demander.

La Sarre a besoin de notre Lorraine pour lui vendre du charbon et lui acheter son fer, qui est le pain de l'industrie sarroise. *On peut poser que pour ces deux objets d'échange, soit qu'elle achète, soit qu'elle vende, l'Allemagne est demanderesse.* Nous pouvons sans dommage, nous l'avons expliqué, nous passer à peu près du charbon sarrois, sauf peut-être pour la fabrication du gaz d'éclairage.

Quant au fer, nos réserves ne sont pas inépuisables et c'est une matière première dont nous ne sommes pas embarrassés et que nous pouvons faire payer cher. De

même, nous pouvons absorber une certaine quantité de produits métallurgiques sarrois, mais pas indéfiniment sans nuire à notre propre industrie.

Le contingent qui pourra être accordé à la Sarre devra donc encore être considéré comme une concession de notre part .

D'autre part, la Sarre a besoin pour sa subsistance de notre production agricole.

Voyons ce que nous pouvons demander en échange non seulement des concessions politiques, mais même des avantages considérables que nous sommes à même de faire à la Sarre sur le terrain économique.

Exiger que nos capitaux investis dans les entreprises sarroises soient traités avec ménagement, soit qu'ils veuillent rester en Sarre, soit qu'ils veuillent être rapatriés, — demander la stabilisation du courant d'exportation actuel, qui est peut-être de l'ordre de grandeur d'un milliard et demi. Par suite du rétablissement de la frontière douanière franco-sarroise, ce courant serait amené à diminuer sensiblement. Il est d'ailleurs légitime qu'il diminue quelque peu, étant donné que les rapports commerciaux avec l'Allemagne prendront plus de force comme il est naturel, qu'il n'est pas douteux qu'en matière de produits manufacturés les goûts de la clientèle sarroise soient allemands, et qu'elle achètera plus volontiers à l'Allemagne des articles qu'elle achète actuellement en France. Mais nous pouvons exiger que le volume de nos exportations ne diminue pas d'une manière *trop sensible*. Si nous attendons 1935, il est clair que notre commerce actuel se maintiendra jusqu'à 1935. Nous sommes donc fondés, en compensation des avantages de toute nature que nous avons à offrir, à demander le maintien des courants commerciaux existants pour une période dépassant de beaucoup 1935.

En un mot, il faut tâcher, dans l'intérêt commun des Sarrois et de la France, de sauvegarder cet espèce de

libre échange qui s'est établi entre la France et la Sarre. C'est donc d'une question douanière qu'il s'agit de discuter.

Faut-il aller jusqu'à demander, comme le suggère M. Georges Roux, que l'administration politique de la Sarre soit séparée de l'administration économique et que la Sarre, politiquement rattachée au Reich, soit englobée dans notre système douanier?

D'après les *Cahiers de la ligue des Droits de l'Homme*, un pareil système, « un Etat sarrois autonome dans le cadre politique du Reich et dans le cadre économique de la France, serait une reprise de la conception de deux gouvernements sur un même territoire, ce que la presse sarroise a traduit avec sarcasme : « le crapaud sarrois à tête d'aigle et à queue de coq ». En outre, pourrait-on ajouter, les relations économiques avec l'Allemagne seraient un peu sacrifiées dans cette hypothèse, même avec le correctif d'un traité de commerce.

Non qu'il faille s'effaroucher d'un pareil système qui sépare l'Economique du Politique et qui permettra sans doute à l'Europe de résoudre des problèmes inextricables qui, à l'heure actuelle, ne peuvent trouver de solution, mais qui en trouveront le jour où, par suite d'accords internationaux, la frontière politique ne coïncidera plus avec la frontière économique, c'est-à-dire douanière (qu'on pense, par exemple, aux accords gréco-serbes relatifs au port de Salonique, débouché économique serbe en territoire grec), mais ces combinaisons ne peuvent être qu'exceptionnelles et peut-être ne s'imposent-elles pas pour la Sarre.

Des accords douaniers seront peut-être suffisants; ils devront être médités, car il est souvent difficile de savoir ce qu'il en peut sortir, témoin l'article 7 du traité de Francfort relatif à la clause de la nation la plus favorisée, qui fut accusé successivement par les deux

parties de favoriser le partenaire aux dépends de l'économie nationale.

Peut-on suggérer un système mixte, qui tiendrait compte des besoins spéciaux de la Sarre, une sorte de zone franche avec double ligne douanière chargée de régulariser les échanges, accompagnée de conventions commerciales et ferroviaires avec la France et avec l'Allemagne ?

ETIENNE BOUGOÜIN.
Professeur agrégé de l'Université.

ETUDES SUR LA LITTÉRATURE MÉDIÉVALE RUSSE

LES ŒUVRES EN PROSE

—

Le Moyen Age russe ne nous a légué, en dehors des annales et des chroniques, qu'un nombre fort restreint d'œuvres en prose, écrites par des laïques ou traitant des sujets profanes. Mais cette pauvreté du nombre est largement compensée par la qualité des écrits qui nous sont parvenus du fin fond des siècles. *Le Pèlerinage en Terre Sainte de l'hygoumène Daniel, l'Instruction de Vladimir Monomaque* à ses enfants, et, enfin, l'*Imploration de Daniel le Relégué* sont des œuvres qui, tout en portant encore quelques traces d'influences ecclésiastiques, nous charment et nous retiennent par la tournure de leur esprit, par l'originalité de leur style et par la noblesse ou la hardiesse des sentiments qu'elles expriment.

Mais étudions tout d'abord l'œuvre de l'hygoumène (*prieur*) Daniel. Aussi bien, son voyage en Terre Sainte est chronologiquement la première en date des œuvres dont les sujets s'écartent résolument des écrits théologiques.

I

Les pèlerinages à Jérusalem et en Terre Sainte furent inaugurés par les Russes dès le début de la conquête de la Palestine par les croisés, si ce n'est même avant. Le nombre et la diversité des pèlerins ne fit que progresser et augmenter avec le temps. Aux premiers pèlerins, cénobites et ecclésiastiques, vinrent bientôt s'ajouter des

gens d'épée et des personnages de haut rang, originaires de Kiev et de Novgorod. Les femmes y prirent part aussi, telle cette princesse Efrosinia de Polotsk, de même que des gens de sac et de corde, et des aventuriers de toute sorte qui, après avoir « égayé leurs âmes » par des assassinats, des rapts et des viols, s'en allaient se purifier, se « laver de leurs péchés » au seuil du tombeau de Notre-Seigneur. « On a beaucoup tué, beaucoup pillé, quand on était jeune. Maintenant qu'on est devenu vieux, il faut songer à son âme, » dit le principal personnage de la *byline* du cycle novgorodien qui relate les exploits de Vassilyi Bouslaïev. Mais déjà bien avant Vassilyi, la Terre Sainte avait été visitée par des preux (*bogatyris*) kiéviens. L'un d'eux, et non le moindre, Dobrynia Nikitich fait lui-même allusion à son voyage à Jérusalem dans une des *bylines* qui lui est consacrée et, enfin, qu'étaient-ce que ces fameux « kalikis ambulants » (*pérékhogia*) épris de cette manie ambulatoire qui a caractérisé si longtemps le Russe, et dont Bezsonof nous a révélé les chants, si ce n'est des pèlerins hantés par l'idée de se prosterner devant le tombeau du Christ. Ils s'en allaient en bandes sur les routes menant vers Tsargrad (Constantinople) et au delà; mais faute d'argent ou d'une santé robuste, bien peu d'entre eux atteignaient le but proposé. Quelques-uns périssaient en chemin; d'autres, découragés, revenaient sur leurs pas. Enfin, ceux même qui réussissaient à arriver à Jérusalem n'y parvenaient souvent que grâce à la mendicité, au vol et même au brigandage.

Mais évidemment aucun de ces hommes n'avait le souci ni le savoir ni le don nécessaire pour décrire les différentes phases d'un long et fatigant voyage. Le premier des pèlerins russes en Palestine qui y songea fut justement l'hygoumène Daniel, homme instruit, probe, extrêmement pieux, mais aussi doué d'un sens aigu d'observation et d'un joli brin de plume.

Nous ne savons, au juste, de quelle contrée de la Russie était originaire le moine Daniel. Fort modeste, il s'efface volontairement dans son récit et reste muet quant à sa provenance. Tout simplement il se donne le titre « d'hygoumène des terres russes » (*rousskia zemli igoumen*). Cependant, le fait qu'il ne mentionne à la fin de son œuvre que les noms des princes de la Russie méridionale laisse à supposer que Daniel était un cénobite de la Russie du Sud. Déjà l'historien Karamzine l'avait identifié avec le moine Daniel qui fut sacré évêque de Iouriev méridional en 1115 et mourut le 9 octobre 1122. D'autre part, Daniel parle abondamment dans son *Pèlerinage* des relations qu'il eut en Palestine avec Baudoin Iᵉʳ, comte d'Edesse; il précise qu'il accompagna le frère de Godefroy de Bouillon dans son expédition vers Damas, ce qui nous permet de fixer son séjour en Terre Sainte à l'année 1107 et de rapporter son voyage en Palestine aux années 1106-1108) (1).

Le *Pèlerinage de l'hygoumène Daniel* débute par une sorte de modeste profession de foi.

Je n'ai pas voulu, écrit Daniel, me faire un mérite ni m'enorgueillir d'avoir décrit et visité les Lieux Saints; loin de moi est cette pensée, car je n'ai fait par moi-même rien de méritoire dans ce pèlerinage, et ce n'est que par l'affection que j'ai vouée aux Lieux Saints que j'ai mis par écrit tout ce que j'ai vu de mes yeux de pécheur; c'est pour mieux fixer en moi le souvenir de tout ce que Dieu a daigné me faire voir, malgré mon indignité, et pour me préserver du châtiment infligé aux serviteurs paresseux qui enfouissent le *talent* du Seigneur sans le rendre profitable (2). Entre autres, j'ai écrit ceci pour que les fidèles, en lisant la description des Lieux Saints, puissent s'y transporter mentalement du fond de leurs âmes et obtenir de Dieu le même salaire que ceux qui les ont visités (3).

(1) Dans une édition remaniée du texte original du *Pèlerinage*, on fait dire il est vrai à son auteur : « J'ai accompli mon pèlerinage lorsque le grand-prince Sviatopolk (Michel) Isiaslavitch, petit-fils de Iaroslav Vladimirovitch de Kiev, gouvernait la Russie » (1093-1111). Mais ce n'est là qu'une interpolation qui ne mérite aucun crédit.

(2) *Mathieu*, chapitre XXV, vers. 14-30.

(3) Traduction Abraham de Noroff.

Après ce préambule commence le récit du pèlerinage proprement dit. Daniel, soucieux avant tout d'être objectif, précis et minutieux dans la description des choses qu'il voit et des lieux qu'il visite, cache le plus possible sa personnalité derrière son récit de voyageur, curieux surtout de tout ce qui a trait à la religion qu'il professe.

Parti de Constantinople par mer, il nous conduit tout d'abord à Jaffa, et de là à Jérusalem à travers le dédale des îles du Dodécanèse et Chypre. La description de Jérusalem, de ses églises, monastères et environs immédiats occupe une notable partie de son ouvrage. C'est surtout la beauté imposante de la grande église du Saint-Sépulcre qui fait courir sa plume alerte. Il la décrit minutieusement, ayant soin de n'oublier aucune de ses particularités et de noter ses dimensions. On doit se rappeler que le Saint-Sépulcre que Daniel a visité ne ressemblait que de fort loin à l'église qu'on voit de nos jours. Le Saint-Sépulcre respecté par Omar fut rasé par le kalife fatimite El-Hakem, en 1010. Des architectes grecs en relevèrent les ruines en 1048 par l'ordre de Constantin Monomaque. En 1130, les croisés entreprirent de réunir tous ces sanctuaires en un seul monument. C'est donc le Saint-Sépulcre de l'empereur byzantin qu'a visité Daniel (4).

Après un séjour de plusieurs mois à Jérusalem, dans la dépendance (*métochie*, (μετόχιον) du monastère de Saint-Sabba, Daniel s'en fut à Jéricho et de là sur les rives du Jourdain. De cette dernière visite il nous a laissé la page suivante :

Dieu a daigné m'accorder la grâce d'être trois fois sur le Jourdain; j'y ai été aussi le jour même de l'Epiphanie avec ma suite et nous vîmes la bénédiction du Ciel descendre sur les eaux du Jourdain. Un peuple innombrable arrive alors sur le rivage; des chants sacrés très harmonieux ne cessent pas

(4) Cf. RR. PP. Hugues Vincent et Abel, *Jérusalem, recherches de topographie, d'archéologie et d'histoire*. Vol. I et II. Paris, Gabarda, 1914-1926.

de toute la nuit; des cierges sans nombre s'allument dans toutes les mains et la bénédiction de l'eau s'opère à minuit. Le Saint-Esprit descend alors du ciel sur les eaux du Jourdain, ce qui ne peut être vu que par des yeux qui en sont dignes, mais non par le vulgaire, sinon que chaque homme éprouve une joie ineffable dans son cœur, lorsque les prêtres immergent la Sainte Croix... Alors tout le peuple s'élance dans le Jourdain. On croit que c'est à l'heure de minuit que le Christ fut baptisé par Saint Jean.

Repassant par Jérusalem, Daniel va à Bethléem, parcourt toute la Judée du Sud-Est et visite les villes d'Hébron et de Iultah. A Bethléem, il reste en extase devant l'église de la Nativité, mais n'oublie pas de noter la beauté du lieu.

Le territoire de Bethléem est d'un bel aspect, écrit-il, les montagnes sont couvertes d'arbres fruitiers; les oliviers, les figuiers, les caroubiers et la vigne tapissent leurs flancs, et les vallées qui l'entourent fournissent des moissons de blé abondantes.

Mais son plus grand désir est de visiter la Galilée, de voir Nazareth, le lac de Génésareth et le mont Thabor. Cependant on l'en dissuade : les routes sont peu sûres, les gîtes sont rares; ce serait folie d'entreprendre un voyage pareil sans une forte escorte armée. Alors, que faire? Mais voilà que justement, Baudoin Ier, roi de Jérusalem et comte d'Edesse, est à la veille d'entreprendre une expédition militaire contre les infidèles au delà de Damas. Il doit traverser la Galilée. La conduite de Daniel est toute tracée.

Je vins au-devant de ce prince (Baudoin), raconte-t-il, et lui adressai, après l'avoir salué, ma prière en ces termes : « Prince et Seigneur, prends-moi avec toi jusqu'à la mer de Tibériade, afin que je puisse visiter tous les Lieux Saints qui s'y trouvent », et le prince me permit très obligeamment de le suivre en m'agrégeant à sa propre suite et je me mis en route avec lui et ses troupes (5).

(5) Bien que la scission entre l'Eglise d'Orient et celle d'Occident, c'est-à-dire entre Byzance et Rome, fût déjà au temps de l'hygoumène Daniel un fait accompli depuis plus d'un demi-siècle, rien encore d'irré-

Voilà donc Daniel en Galilée. Il visite Nazareth et nous laisse une charmante description de « cette petite ville », puis il séjourne dix jours en la ville de Tibériade « jusqu'au retour du prince de son expédition de Damas » (6). De retour à Jérusalem, pour la quinzaine de Pâques, Daniel se présente derechef à Baudoin.

Le prince, raconte le moine, me fit approcher de lui, très gracieusement et me dit : « Que désires-tu, hygoumène russe? » Il me connaissait déjà bien, étant très débonnaire et nullement orgueilleux. Je lui répondis alors : « Seigneur Prince, c'est au nom de Dieu et en faveur du dévouement que je porte aux princes russes que je te prie d'accepter ma prière. J'ai formé le désir de placer ma propre lampe sur le Saint-Sépulcre de notre Seigneur Jésus-Christ de la part de toute la terre russe. » Et sur cela le prince, avec une bonté particulière, me permit de le faire et me donna son meilleur suivant, pour me conduire chez l'économe du Saint-Sépulcre. L'économe et le gardien des clefs du Saint-Sépulcre me recommandèrent alors d'apporter ma lampe avec de l'huile. Je les remerciai, plein de joie, et j'allai vite au marché où, après avoir acheté une très grande lampe en cristal et l'avoir remplie d'huile d'olive toute pure, sans y mêler de l'eau, je vins l'apporter au Saint-Sépulcre, déjà vers le soir. Je trouvai le gardien des clefs tout seul, dans l'intérieur de la chapelle du Saint-Sépulcre; il en ouvrit les portes à mon appel; il m'enjoignit de quitter mes sandales, et m'introduisit alors pieds nus dans la chapelle du Saint-Sépulcre, avec la lampe dans mes mains. Il me dit de placer la lampe de mes propres mains pécheresses sur le Saint-Sépulcre. Je la plaçai à l'endroit où gisaient les pieds sacrés de Notre-Seigneur; la lampe des Grecs était placée à l'endroit de la tête, et celle qui appartenait au couvent de Saint-Sabba et à tous les couvents se trouvait à l'endroit du sein. Après avoir posé la mienne sur le Saint-Sépulcre, je me prosternai face à terre, devant ce sanctuaire, j'y imprimai mes lèvres et j'ar-

parable n'était venu envenimer les relations des catholiques avec les orthodoxes. On n'était plus unis, mais on ne se détestait pas encore de cette haine sans merci dont les siècles futurs furent les témoins impuissants. (Voir à ce sujet mon ouvrage : *l'Eglise Russe*, Paris, 1928, pp. 32-96.)

(6) Il n'y a rien d'étonnant à cela, car l'expédition de Baudouin vers Damas échoua lamentablement. Les croisés ne dépassèrent pas Cæsarea Philippi. (Cf. Guillaume de Tyr, *Hist.* Lib. XI, cap. 23. *Migne*, 201.)

rosai de mes larmes la place sacrée où a reposé le très saint corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Je sortis après cela avec une joie ineffable de l'intérieur du Saint-Sépulcre et me retirai dans ma cellule.

Pendant la messe de la Sainte-Pâques, Daniel assiste à la descente de la lumière céleste sur le sépulcre du Seigneur. Très impartialement il note :

Plusieurs personnes racontent inexactement la descente de la lumière sainte; quelques-uns disent que le Saint-Esprit descend sous la forme d'une colombe sur le Saint-Sépulcre; d'autres que c'est un éclair du ciel qui allume les lampes suspendues sur le Saint-Sépulcre. C'est une fausseté, voire un mensonge. Rien de pareil ne se voit. La grâce de Dieu descend invisiblement du ciel et les lampes s'allument sur le Saint-Sépulcre. J'en parle comme je l'ai vu, en toute vérité.

Et c'est à peu près par ces lignes que s'achève le récit du voyage de Daniel en Terre Sainte.

L'ouvrage de Daniel suscita à son apparition une grande curiosité et une non moins grande admiration. Il fut lu et relu par des milliers de gens; on en prit un très grand nombre de copies au cours des âges, sans que fût pour cela respecté scrupuleusement le texte original. Enfin, il servit de modèle à bien des relations postérieures de voyages à Jérusalem et en terre Sainte (7).

(7) Le *Pèlerinage en Terre Sainte de Daniel, hygoumène des terres Russes* (Jitié i khogdénié Daniila rouskya zemli igoumena) nous est parvenu en plusieurs manuscrits. Le *Pèlerinage* fut édité pour la première fois par Sakharof, en 1837. Une nouvelle édition, sous la rédaction de Vénevitinof, fut publiée en 1883-1885 dans les recueils de la « Société Palestinienne Orthodoxe ». Il existe une traduction française et néo-grecque de l'ouvrage de Daniel due à la plume d'Abraham de Noroff (St. Péters. 1864). Lesquine la traduisit en allemand (Leipzig 1884). Enfin la personnalité même de Daniel, ainsi que son œuvre littéraire, furent étudiées par Doulaire dans le *Correspondant* (1853, XXXII, 33-47), Graesse dans le *Trésor* (1869. VII. 229). Leger, *Russes et Slaves* (t. Ier, 1890). *Grande Encycl.* (t. XVIII, p. 853), Strahl, *Gelehre Russland* (1828), Tobler, *Bibl. Géog. Palest.* (1867), Röhricht, *Bibl. Géog. Palest.* (1890). Khitrovo (B), *Itinéraires russes en Orient*, (Genève 1889), Palmieri (A), *I pellegrinaggi russi in Terrasanta* (« Bessarione », 1900, t. VIII).

II

La principauté de Kiev, au temps du grand-prince Vladimir Monomaque (1053-125) (8), était déjà affaiblie par des luttes intestines entre princes apanagés. L'héritage de Vladimir « le Rouge Soleil » et de son fils Iaroslav le Sage s'émiettait de plus en plus et devenait une proie facile pour l'envahisseur et l'étranger. Lettré, politique avisé, homme sage et prévoyant, Vladimir essaya, toute sa vie durant, de galvaniser et de retarder, autant que faire se pouvait, la déchéance de sa principauté. Son *Instruction* à ses enfants n'est donc en somme qu'une des manifestations de cette activité à redresser le moral des gens et le cours des événements (9).

C'est pendant un voyage qu'il avait entrepris dans une province éloignée de sa principauté, afin d'y faire régner l'ordre, que lui vint l'idée première (c'est Vladimir lui-

(8) Vladimir avait reçu le surnom de « Monomaque » (*monomakhos*) = « celui qui combat seul à seul ») non point, comme le prétend la légende, pour avoir combattu en lice un prince génois à la prise de la ville de Kaffa, en Tauride, où il n'alla jamais, mais en souvenir du père de sa mère, une princesse grecque, qui portait ce titre. Une autre légende, plus vivace encore, et qui eut les destinées les plus étranges, veut que Vladimir ait reçu de l'empereur Constantin X, Monomaque, durant une expédition contre Constantinople, les insignes impériaux (la couronne et les « épaulières », *barmes*), afin qu'il s'en revêtit et les léguât à ses descendants. Mais en réalité la couronne dont se ceignaient les tsars de Russie n'était nullement de provenance byzantine. Ce n'était même pas une couronne (*venetz*), mais un simple bonnet (*chapka*), dont il faut chercher la provenance parmi le legs mongol. Au surplus, la mention que la couronne et les autres ornements dont se paraient les tsars moscovites avait une origine byzantine n'apparut qu'au XVI[e] siècle, car ce n'est que dans le testament d'Ivan IV qu'on en parle dans ce sens. A l'époque où les souverains moscovites n'étaient que des grands-princes, leur couronne s'appelait *bonnet* et on ne connaissait aucunement sa provenance auguste, mais quand ils devinrent des tsars, leur bonnet devint le « bonnet de Monomaque » (*Chapka Monomakha*) et on lui forgea une légende qui, au XVII[e] siècle, s'enrichit du récit fabuleux des circonstances dans lesquelles ce bonnet échut aux souverains moscovites. Mais la véracité de ce récit est battue en brèche par l'Histoire, qui nous apprend que ces deux Monomaques vivaient à des époques bien différentes et qu'en plus Vladimir n'alla jamais à Constantinople. (Cf. Regel, *Analecta byzantino-russica*, pp. LVII-LXXXVI).

(9) La forte personnalité de Vladimir Monomaque, son esprit droit et son cœur généreux, ne purent évidemment échapper à l'attention populaire. Aussi ce n'est point uniquement Vladimir « le Rouge Soleil » qui est le héros des « bylines » populaires du cycle kiévien, mais bien aussi son arrière-petit-fils qui figure sous les traits d'un prince noble, juste et accueillant.

même qui nous le dit dans le préambule à son *Instruction*) de composer une sorte de testament spirituel à l'usage de ses nombreux héritiers (10).

Il y fut poussé par une démarche de ses cousins qui avaient dépêché une ambassade à sa rencontre pour le prier de se joindre à eux afin de combattre les princes de Galicie. Ecœuré par l'esprit de discorde qui ne cessait de régner parmi les princes russes, Vladimir éconduisit l'ambassade et, la tristesse dans l'âme, ouvrit son psautier qui ne le quittait jamais. Alors ses yeux tombèrent sur les lignes suivantes : « Pourquoi es-tu abattue, ô mon âme? Pourquoi me troubles-tu ainsi? Espère en Dieu, car je le louerai encore, lui qui est le salut et la lumière de mon visage et mon Dieu (11) ». Ayant lu cela, Vlamimir ferma le livre et, réconcilié avec lui-même, écrivit le soir du même jour la première page de son *Instruction* (12).

L'ouvrage de Vladimir Monomaque rappelle, aussi bien par sa forme que par son contenu, les ouvrages analogues qu'on retrouve à la base de la littérature médiévale de l'Europe Occidentale. Les cadres d'une « Instruction d'un père à son fils » ou « d'un père à ses enfants » renfermait généralement des règles d'une morale courante, des préceptes religieux et aussi des considérations d'ordre pratique et des enseignements d'économie domestique. Ces sortes de « recommandations » étaient fort répandues et goûtées à Byzance et dans

(10) Vladimir fut marié trois fois. De son premier mariage avec Guida d'Angleterre, fille du Roi Harald II, il eut cinq fils et une fille. L'aîné de ses fils, Mstislav I Harald, épousa Christine de Suède, fille du roi Inguo, et fut grand-prince de Kiev, de même que ses deux frères, Iaropolk II et Viatchéslav. De son second lit, Vladimir eut trois fils et deux filles. L'aîné, Roman, fut prince de Volhynie, le cadet était le célèbre Georges (Iouri) « aux Longues Mains » (Dolgoronkyi), fondateur de la maison de Souzdaïe et, sur le tard, grand-prince de Kiev (Cf. de Baumgarten, *Généalogie et mariages des Rurikides russes*, Rome, 1927).

(11) *Psaumes*. Livre II, psaume XLII. (Vulg. XLI), verset 6.

(12) L'œuvre littéraire de Vladimir Monomaque, comprenant en dehors de son *Instruction* une missive au prince Oleg Sviatoslavitch et une longue prière, se trouve incorporée dans la *version Laurentienne* de la *Chronique* (Natchalnaïa Liétopis).

l'Europe du Moyen-Age. Il est très probable que Vladimir, instruit comme il l'était, en connaissait un certain nombre. Au surplus, il avait sous la main, pourrait-on dire, un modèle de ce genre : *Institution aux enfants de Xénophon et de Théodora,* incorporé dans un des « Recueils de Sviatoslav » (1076), un des premiers ouvrages de vulgarisation parus en Russie.

Cependant, bien loin d'imiter servilement les écrits antérieurs du même genre, Vladimir apporte dans le développement de sa thèse et dans la pensée qui l'anime une force et une personnalité qui font que son œuvre revêt un caractère d'une réelle et savoureuse originalité. En voici les passages les plus saillants :

N'oubliez pas les déshérités du sort; aidez-les autant que vous le pouvez, mais surtout venez en aide aux orphelins et aux veuves; ne permettez jamais aux forts d'avoir raison des faibles. Ne tuez jamais ni l'innocent ni le coupable et ne donnez pas à d'autres l'ordre de tuer... Surtout n'ayez pas de fierté ni dans l'esprit ni dans votre cœur, mais rappelez-vous ceci; nous sommes tous mortels, aujourd'hui on est en vie, demain on est mort... Ne soyez point négligeants dans votre maison, mais voyez tout par vous-mêmes; ne comptez ni sur votre intendant (tioune), ni sur votre serviteur (otrok), afin que les hôtes qui vous visitent ne rient pas de votre maison ou de votre festin. A la guerre, soyez prévoyant; ne vous fiez pas à vos « voïévodes » *(chefs d'armée).* Ne vous abandonnez ni à la boisson, ni au manger, ni au sommeil; placez vous-même les sentinelles; quand vous aurez enfin tout ordonné, alors couchez-vous au milieu de vos guerriers, mais levez-vous de grand matin; n'ôtez pas votre armure; il arrive souvent que la nuit l'homme, étant réveillé brusquement, commet une erreur et tombe victime de sa négligence.

Evitez le mensonge et l'ivrognerie, ce sont des vices qui tuent l'âme et le corps. Dans vos déplacements, aussi bien à l'intérieur de vos terres que dans les pays étrangers, veillez à ce que vos serviteurs ne commettent aucun dommage, afin qu'on ne vous maudisse pas.

En chemin, et partout où vous vous arrêterez, donnez à manger et à boire à ceux qui ont faim et soif, surtout honorez

l'hôte d'où qu'il vienne et quel qu'il soit : simple voyageur, personnage haut placé ou commerçant ambulant. Si vous ne pouvez pas le combler de présents, recevez-le au moins dignement; ce sont les hôtes qui, dans leurs périgrinations, nous font connaître en tous pays sous un bon ou mauvais jour.

Visitez les malades, accompagnez les morts jusqu'à leur dernière demeure; souvenez-vous que nous sommes tous mortels. Ne laissez passer devant vous aucun homme sans le saluer et sans le gratifier d'une bonne parole...

Ce que vous savez de bon, ne l'oubliez pas et ce que vous ne savez pas, apprenez-le; mon père, tout en restant chez lui, avait appris cinq langues; cela lui valut d'être honoré dans les pays étrangers...

Après avoir énuméré et décrit ses nombreuses campagnes et fait le récit des chasses auxquelles il avait pris part, Vladimir termine ainsi son *Instruction* à ses enfants :

Et Dieu m'a conservé intact, quoique je sois tombé bien souvent de cheval, que je me sois fendu la tête par deux fois et que maintes fois j'aie mis à mal bras et jambes, vu que je ne ménageais ni ma tête ni ma vie. Et ce qu'aurait dû faire mon serviteur, je le faisais moi-même, aussi bien à la guerre qu'à la chasse, durant le jour et la nuit, été comme hiver. Je faisais tout ce qu'il était nécessaire de faire, en ayant soin de maintenir l'ordre dans la maison et hors la maison. En même temps, je m'appliquais à ce que les humbles, les veuves et les pauvres gens ne soient pas persécutés par les riches et les forts... Ne croyez pas, mes chers enfants, ou vous tous qui lirez ceci, que je me flatte ou que je m'enorgueillisse, je ne fais que rendre grâce à la miséricorde de Dieu qui m'a préservé, moi, pécheur et si imparfait, de la mort durant de si longues années. Je lui rends grâce de ce qu'il m'a préservé de la paresse, de ce qu'il m'a créé capable de faire tout ce qu'un homme peut faire. Je serais heureux si, ayant lu cette humble missive, vous aussi, vous vous acheminiez vers toutes les bonnes œuvres... Ne craignez pas la mort, ni à la guerre, ni à la chasse, mais hardiment, avec l'aide de Dieu, accomplissez votre tâche, comme il sied de le faire à tout honnête homme. Si ce n'est point là la volonté de Dieu, aucun de vous, de même que moi, ne périra ni par l'eau, ni à la guerre, ni par une bête féroce, mais si c'est

Dieu qui vous envoie la mort, alors personne ne pourra vous en préserver.

Hélas! l'*Instruction* de Vladimir Monomaque n'eut aucune influence salutaire sur ses héritiers immédiats. Le milieu auquel s'adressaient ses recommandations était déjà à tel point atteint par l'esprit de discorde, la corruption, et l'arbitraire des princes s'y était si solidement ancré que la désagrégation de l'Etat fondé tant bien que mal par le premier Vladimir et son fils Iaroslav, ne pouvait plus être ni conjuré ni même retardé.

Et rien ne décrit mieux les griefs que cet état de choses faisait naître dans la société russe d'alors que justement cette *Imploration de Daniel le Relégué* dont nous allons nous occuper maintenant, car cette œuvre est bien moins une supplique qu'une satire des mœurs et de l'état d'esprit de l'époque, et un réquisitoire d'un ton quelque peu didactique et hautain.

III

La critique historique russe de la seconde moitié du siècle dernier (et même du commencement de ce siècle-ci) s'est occupée tout spécialement de l'*Imploration de Daniel le Relégué* (13). Mais, si elle fut unanime à reconnaître les mérites de l'œuvre, non seulement au point de vue littéraire, mais encore et surtout au point de vue des renseignements précis qu'elle fournit sur les mœurs, les idées et les aspirations de la société russe du XIIe siècle, la critique historique était et reste très partagée dans la question de savoir ce que fut et ce que fit son auteur, sa vie durant. Des savants russes, et non les moindres, sont allés, soit jusqu'à lui contester la

(13) Quoique la majorité des éditions de l'ouvrage de Daniel porte comme titre : « Slovo (*le Dit*) Daniila Zatotchnika », nous avons cru bien faire de lui restituer le titre (plus compréhensible pour les étrangers) qui se trouve à la tête d'un exemplaire du XIIIe siècle : « Imploration (*Molénié*) de Daniel le Relégué ».

paternité de son œuvre, soit, même, à douter de l'existence de Daniel (14).

Il est incontestable que l'œuvre de Daniel, par son caractère gnomique qui permettait à n'importe quel lettré de le refaire et de l'amplifier comme bon lui semblait, ainsi que par l'absence de toute précision sur la personnalité de son auteur et les motifs qui amenèrent son bannissement ou sa relégation (*zatotchénié*), prête le flanc à beaucoup de réserves et permet toutes suppositions. Cependant l'analyse serrée du texte, de même qu'une judicieuse investigation des chroniques du temps, nous amène à des conclusions affirmatives quant à la personnalité de l'auteur de l'*Imploration.*

Il ne peut y avoir aucun doute que Daniel a existé. On trouve son nom mentionné dans plusieurs chroniques du temps, son souvenir s'est perpétué dans un conte populaire, dans la byline sur « Stavre le Malheureux », enfin dans un proverbe qui dit que « Daniel le « sans-bonheur » (*bestchasnyi*) n'a jamais pu mériter ni pain tendre ni mot aimable ». Une chronique du XIVe siècle nous parle, sous l'année 1378, d'un ecclésiastique du nom de Daniel qui fut relégué jadis sur une île du lac Latché. Mais Tatichtchef, l'historien russe du XVIIIe siècle, nous dit (*Histoire de Russie,* IV, page 256) que Daniel fut non point « relégué », mais bien « cloîtré » (*zatvornik*). Ce qui donne à penser qu'il le confond avec un cénobite, peut-être bien avec le bienheureux Daniel de Péréïaslavl, personnage historique. Mais c'est tout à fait arbitraire, car rien dans l'œuvre de Daniel ne nous prouve que son auteur fût un homme d'Eglise. Aussi faut-il résolument se ranger à l'avis de ceux des savants russes qui, comme Jdanof, Miller, Chliapkine, estiment avec raison que Da-

(14) Iakhontof (*Sobranié doukhovno-litératournikh troudof*) dit à propos de l'ouvrage de Daniel : « Ce n'est nullement une missive adressée à quelque prince connu et non plus une demande de mise en liberté. C'est tout simplement un poème didactique, composé par le peuple russe en entier ».

niel était un de ces clercs, annalistes, compilateurs et même poètes à leurs heures, qu'on trouve en nombre au Moyen-Age russe dans l'entourage immédiat du prince.

Reste à savoir à quelle époque, et auprès de quel prince, au juste, vivait Daniel. A en croire l'auteur de l'*Imploration,* il aurait adressé sa supplique à *son* prince, « fils du grand tsar Vladimir Monomaque » (*kniasé moï, syné vélikago tsara Vladiméra*). Ce fils devait être André Vladimirovitch (1102-1142), prince de Volhynie et de Péréïaslavl, le plus jeune des enfants de Monomaque. L'*Imploration* cite une phrase que ce prince aimait à répéter : « Mieux vaut la mort que la principauté de Koursk ». Mais à la place d'André, un copiste ignorant écrivit le nom du prince Rostislav Iouriévitch de Péréïaslavl (né en 1070, noyé à Stougna en 1093) ; un peu plus tard un autre copiste non moins ignorant remplaça le nom de ce prince par celui de Iaroslav II, fils de Vsévolod « le Grand Nid » (qui ne fut prince de Péréïaslavl que de 1201 à 1206). Karamzine estimait que l'*Imploration* était adressée à Georges (Iouri) « aux Longues Mains », fils de Vladimir Monomaque. C'est dans la principauté de ce prince que se trouvait le lac Latché, proche de Béloozéro (lac Blanc). Enfin, dans certaines copies du texte original de l'œuvre de Daniel, le nom d'André fut remplacé par celui de Iaroslav Vladimirovitch, qui fut en réalité un prince de la Russie du Nord (de Novgorod, pour préciser).

Tous ces changements arbitraires de noms ont fait naître une grande confusion dans la question de savoir où et quand naquit Daniel, ils servirent aussi d'argument à ceux qui niaient l'existence de l'auteur de l'*Imploration.* De même, le fait qu'il ne nous dit pas pour quelle raison il fut relégué au bord du lac Latché, servit à d'autres de prétexte pour nier le fait même de sa réclusion (15).

(15) Istrine (*Slovo o Daniilé Zatotchniké*) essaye de démontrer que

Cependant il n'est pas difficile de comprendre, en lisant entre les lignes de la supplique de Daniel, le pourquoi de son bannissement de la cour princière. Daniel fut la victime des familiers du prince et surtout des femmes, qu'il ne se gênait pas d'accuser publiquement de concupiscence, de prévarication, de mœurs relâchées et d'injustice envers le peuple. Du reste, c'est bien cela; c'est bien la stigmatisation des mœurs de son temps, c'est un dégoût profond pour l'inconduite des uns, la bassesse et la vénalité des autres et la nullité de tous, qui constituent le thème principal de la longue épître de Daniel. Certes, il se plaint de son sort à son prince (16), mais bien vite, il oublie son cas particulier pour ne plus songer qu'à la destinée de son pays, abandonnée aux mains d'incapables et de profiteurs de la chose publique. Et alors, sa parole prend un son métallique. Il clame son indignation et son mépris. On sent en lui l'homme fort de son droit, l'homme resté fier, en dépit de l'exil et de la pauvreté.

Evidemment, on a pu dire à juste titre que la forme dans laquelle Daniel a renfermé sa pensée n'était ni neuve ni originale (17). On a pu aussi lui reprocher sa

l'auteur de l'*Imploration* n'a jamais été relégué, mais vécut bien tranquillement dans sa ville natale de Péréiaslavl, espérant prendre du service auprès de son prince.

(16) « Au moment où, prince-seigneur, tu goûteras avec plaisir à différents mets succulents, rappelle-toi que je ne mange que du pain sec; quand tu boiras des boissons délectables, souviens-toi que je suis obligé de boire une eau tiède et trouble. Et à l'heure où tu te coucheras sur un lit moelleux, sous des couvertures bien chaudes, n'oublie pas que je dors ici sur la dure, n'ayant qu'un mince manteau pour me couvrir et que je meurs de froidure et que les gouttes de pluie me transpercent jusqu'au cœur, telles des flèches. »

(17) Le professeur Miller a trouvé dans la littérature médiévale de l'Europe occidentale un ouvrage qui, par sa forme, son contenu et les circonstances qui le firent naître, rappelle étrangement l'*Imploration* de Daniel. Cet ouvrage est le poème d'un certain moine du nom d'Ermold de Noire, écrit en captivité et adressé à l'empereur Louis le Débonnaire. A ce sujet on trouve chez Guizot (*Collection des mémoires relatifs à l'histoire de la France*, IV, Paris. 1824) la notice suivante (p. VII, VIII, X) : « Peu avant l'an 826 Ermold de Noire était exilé à Strasbourg pour quelque faute dont rien ne nous indique la nature... Muratori (*Scriptores Rerum Italicarum*) a conclu qu'Ermold dut à son poème la fin de son exil. » Ajoutons que le dit poème d'Ermold de Noire se trouve en entier avec les autres œuvres du même auteur, dans Migne (*Patrol. Latinae*, t. CV. pp. 551-640) et aussi chez Pertz (*Monum. Ger. Hist.* II, pp.

manie d'appuyer ses dires par des citations empruntées à la Bible, aux écrits des Pères de l'Eglise et à certains recueils de grammairiens byzantins et autres, et même lui faire grief de son style didactique et hautain. Cependant rien de cela ne diminue la valeur intellectuelle de l'*Imploration,* ni sa portée morale. Quant à son soi-disant manque de plan, Jdanof a fait depuis longtemps justice de cette assertion (18) en démontrant que l'ouvrage de Daniel pouvait être divisé en quatre parties distinctes, mais s'emboîtant l'une dans l'autre : 1° une sorte d'avertissement ou de préface, où l'auteur compare sa parole aux jeux de différents instruments de musique (« soufflons dans des trompettes forgées d'or pur ». — « Frappons l'une contre l'autre des cymbales d'argent ». — « Lève-toi, ô ma parole, et sois pareille au chant du psalmiste qu'accompagne le son des cythares ») ; 2° l'exposé des griefs de Daniel, de ses accusations et de ses plaintes; 3° la réfutation des objections possibles et présumées du prince; et, enfin, 4° la conclusion (19).

Quoi qu'il en soit, sans plan ou avec plan, l'ouvrage de Daniel eut, au cours des âges, une fortune extraordinaire. Il faut croire qu'il exprimait bien tous les mécontentements, toute la lassitude, les colères et les espé-

464-524). D'autre part, le professeur Nékrassof nous rappelle à son tour l'existence d'une missive écrite au XIII[e] siècle par un homme qui fut relégué à Bari et dont la teneur rappelle aussi l'ouvrage de notre Daniel. Cet écrit se nomme *Dottrina o proverbi*. Il fut publié par F. Zambrini sous le titre; *Dottrina dello schiavo di Bari* et se trouve incorporé dans l'ouvrage du même auteur : *Scelta di curiosita litteraria inedite o rare al secolo XIII-XIV*. Bologna, 1862.

(18) Jdanof, *Slovo Danila Zatotchnika.* « Œuvres ». T. I, pp. 818-323. St. Péters. 1904.

(19) Voici cette conclusion : « Je n'ai pas vécu, prince-seigneur, au « delà des mers. (Dans certains manuscrits : Je ne suis pas né dans « Athènes : *Az bo ne v Afinakh rastokh*) et je n'ai pas étudié chez le « philosophe. Mais, à l'exemple de l'abeille qui puise le suc de diffé- « rentes fleurs pour son miel, j'ai butiné dans les livres, ramassant, « comme on amasse l'eau dans les outres, les finesses de la pensée et « les beautés du verbe. Et j'ai accompli tout cela non point en vertu « de mon savoir, mais grâce à la Providence divine. Voici donc les « paroles, et ce sont les dernières, que moi, Daniel, j'ai écrites étant relé- « gué sur les bords du lac Blanc ». (Exemplaire Morozovsky, XII[e] siècle.)

rances des Russes des XIIe-XVIe siècles. Car c'est surtout durant ces cinq cents ans que l'*Imploration* fut le plus lue et recopiée le plus souvent. Actuellement nous sommes en possession de sept différentes « copies » (*spisok, spiski*) de l'ouvrage. Il en existe quatre du XIIe siècle. C'est, d'abord, celle qui se trouve à la Bibliothèque publique de Leningrad, ensuite celle que détient la Bibliothèque Royale de Copenhague, sous le N° 553. Vient ensuite l'exemplaire de l'Académie ecclésiastique de Pétrograd et celui de Morozovskyi. L'exemplaire du monastère de Tchoudov, trouvé par Chliapkine en 1881, est du XIIIe siècle. Du même siècle est celui qui est conservé (?) à la bibliothèque du Musée Roumiantsef, à Moscou. Enfin il y a encore le *spisok* du monastère de Solovétsk, qui fut remis, à un moment donné, à l'Académie ecclésiastique de Kazan. Mais nous devons ajouter qu'il nous a été impossible de savoir si tous ces exemplaires se trouvent toujours à leurs places (20). Car, n'est-ce pas, « habent sua fata libelli ». Mais c'est bien souvent la bêtise ou la rancune des hommes qui crée ce « fatum ».

N. BRIAN-CHANINOV.

(20) Voici la liste des principaux ouvrages et écrits consacrés, tant en Russie qu'à l'étranger, à l'*Imploration de Daniel le Relégué* : Kaleïdovitch, *Pamiatniki rossyiskoï slovestnosti XII véka* (Monuments de la littérature russe du XIIe siècle). Moscou, 1821. — Bouslaïéf, *Istoritchéskaia Khrestomatia itserkovno-slavianskago drévné-rousskago iazikov* (Chrestomathie historique des langues slavonne et vieux-russe). Moscou, 1861. — Miller, *Opyty istoritcheskago obozrenia rousskoï slovestnosti* (Essais historiques de la littérature russe) St. P., 1865. — Chliapkine, *Slovo Daniila Zatotchnika* (Le dit de Daniel le Relégué) St. P., 1889. (Dans le t. LXXXI des « Monuments de l'ancienne littérature ».) — Lachtchenko, *O molenii Daniila Zatotchnika* (A propos de l'imploration de Daniel le Relégué) St Pet., 1896. — Goussof, *K voprosou o redaktziakh molénia Daniila Zatotchnika* (A propos des différentes rédactions de l'Imploration de Daniel le Relégué) Odessa, 1899. — Idanof, *Sotchinenia* (Œuvres) St P. 1904, 1er volume. — Sichler (L.), *Histoire de la littérature russe*. Paris 1886. — Léger (L.), *Russes et Slaves*. Paris 1890. 1er volume.

PROLOGUE D'UN DRAME NON ÉCRIT

CINQ VISIONS[1]

—

TROISIÈME VISION

SUR LA TERRASSE EN RUINE

Le metteur en scène, le peintre, le photographe, l'électricien et autres employés de la Compagnie Cinématographique portent ou trainent le long des marches de l'escalier, en morceaux ou recouverts d'herbes de toute espèce, les accessoires de théâtre. Ils discutent, ils vocifèrent, puis l'un d'entre eux s'assied sur la balustrade et se met à converser avec ceux qui sont dans le jardin, tandis que les autres continuent leur va-et-vient, en riant, en échangeant des quolibets, en inspectant les ruines du dedans et du dehors, tout cela avec insouciance et laisser-aller, comme s'ils attendaient l'ordre de quelqu'un. Sur la terrasse, s'amoncelle tout ce qui constitue le nécessaire d'une troupe en voyage : décors, praticables, paravents, tonneaux, réflecteurs, etc. etc., que les ouvriers se passent de main en main, et portent au jardin ou reportent sur la terrasse, à travers l'enchevêtrement des conversations, des demandes et des réponses.

LE METTEUR EN SCÈNE. — Un peu de silence, sacrebleu!

TOUS. — Chut! On écoute...

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 751.

LE PEINTRE. — Il me semble t'avoir démontré que ton plan est inexécutable. C'est ma conviction.

LE METTEUR EN SCÈNE. — Bravo! Tu me fais tordre... Il est impossible de rien faire du tien...

LE PEINTRE. — Allons donc! Cette terrasse doit-elle figurer ou non le navire? Lis les indications de l'auteur...

LE METTEUR EN SCÈNE. — L'auteur! L'auteur! Qu'est-ce que vient faire ici l'auteur? Notre maison a voulu lui témoigner une attention toute particulière, en donnant l'ordre à la troupe qui est de passage ici de tourner le nouvel essai dramatique du célèbre écrivain ragusain, intitulé : *Drame au Cinématographe,* ou, comme il préfère l'appeler lui-même : *Le Cinématographe en Drame*. Lui-même a ébauché cette merveille; il en a confié les détails au Régisseur, c'est-à-dire à moi-même, et je lui ai garanti de représenter sa fantastique : *Comédie de l'Art,* en développant fidèlement son esquisse et en respectant toutes ses indications. Voilà qui est clair, il me semble. L'auteur n'a qu'à s'en aller. Que ferait-il ici?

LE PHOTOGRAPHE (*avec une feinte modestie*). — Ah! je voudrais pouvoir m'en aller aussi, moi; mais sans moi, malheureusement, qu'est-ce que l'on ferait?

LE PEINTRE. — Où met-on le peintre? Il n'y a pas de film sans peintre. Quand l'auteur, ayant à sa disposition la mer et des navires, songe à construire un bateau sur la terrasse, on peut dire que pareille solution est un non-sens.

TOUS, *riant*. — Bien dit! ha! ha! ha!

LE METTEUR EN SCÈNE. — L'idée est moins extravagante qu'elle n'en a l'air. La fantaisie du poète ignore limites et lois. Il veut transformer le balcon en navire et le balcon se transformera en navire.

TOUS. — Ha! ha! ha!

LE METTEUR EN SCÈNE. — Son erreur réside en ceci : vouloir créer le bateau au moyen de la suggestion, — la théorie désuète de la réalité idéale, — ou comme il l'ex-

plique en se montant la tête : « du théâtre sans théâtre », au lieu de se servir de la formule du théâtre assimilé au cirque, qui a triomphé pour mes représentations dans le monde entier.

TOUS. — Bravo! Ha! Colossal! Boum!

LE METTEUR EN SCÈNE. — Pouvez-vous ignorer encore les infinies sensations dérivées de ce mot magique : Cirque?

TOUS. — Hop! là, là! Hop, là, là!

LE METTEUR EN SCÈNE. — Vos clameurs manquent de force. Et je continue : Le *Zodiaque,* cirque étoilé de bêtes, ne tourne peut-être pas aussi vertigineusement que la danse du Scorpion, de l'Ourse, du Capricorne, du Lion, quand elle prend part à la course des planètes autour du soleil, et quand elle rivalise avec les nébuleuses, dans leur révolution autour du sombre cratère de l'infinie Lumière sans lumière! Et le grand Auteur de l'Univers n'utilise-t-il pas les lois émanées de l'anonyme Direction du théâtre, pour donner l'impulsion à cet effrayant tourbillon?

TOUS. — Il revient de l'autre monde. C'est clair... Oui, tout à fait clair...

LE METTEUR EN SCÈNE. — (*Sans prêter attention aux interrupteurs, il continue avec emphase*) : L'image de la vie elle-même ne nous est-elle pas fournie par le serpent qui se mord la queue, symbole de l'immortalité?... (*Silence.*) Voilà comme je vous veux : bouche ouverte et muets devant le mystère du Cercle parfait, d'où dérivent toutes les actions et, par le miracle de la Dynamique de l'Ultra-Réalité, synthétiquement les Sensations-sphères et les Gestes-trapèzes.

TOUS *éclatant de rire.* — Il nous a changés en boules! Au trapèze! Au trapèze!

LE PEINTRE. — Inclinez-vous, bonnes gens! Voilà la révélation du nouveau Thabor; mais dites-lui : Si tu veux, ô grand Directeur de l'Univers, conduire le car-

rousel des mondes, tu auras besoin d'un Niagara d'or sonnant. Sublime, mais trop coûteux pour la misère des temps et plus encore pour la misère des drames d'aujourd'hui...

LE METTEUR EN SCÈNE. — Nul à coup sûr ne songeait au vil argent, quand surgissaient de terre les Pyramides et la Tour de Babel. Et les drames!! Oh! là, là! Plus ils sont misérables, plus il est nécessaire de soigner la mise en scène et toute liberté doit être laissée de ce côté. Ainsi je dis et je soutiens que nous, les meneurs de la révolution théâtrale, nous n'avons que faire de ce que l'on appelle les *bonnes pièces!* C'est assez pour celles-ci d'un bon vestiaire. Mais donnez-moi un ouvrage sans queue ni tête, ou plutôt avec six têtes et six queues. Alors, la régie pourra être à son poste, parce qu'elle seule alors corrige, rogne, ajoute, crée, dresse des échelles, abat des murs, découpe des nuages, allume de merveilleux feux d'artifice, pour fondre ciel et terre dans le symbole unique de ce qui est en ce qui n'est pas ou vice-versà. Et tout cela à la gloire du dieu-Cosmos!

TOUS. — Bravo, Cosmos! Vive Cosmos!

LE PHOTOGRAPHE. — Des kilomètres et des kilomètres de pellicules merveilleuses.

LE COSTUMIER. — Je réclame de l'augmentation pour le costume de Cosmos.

TOUS, *riant*. — Nous aussi! Nous aussi!

LE PEINTRE. — Comprends-tu? On ira dans ce sens *ad infinitum*, pour me donner raison ensuite et pour choisir enfin la plus économique et la plus idéale synthèse de la réalité et de l'idéalisme, la plus symbolique, l'inouïe merveille des temps passés et présents : le Tonneau!

TOUS. — Ah!

LE PEINTRE. — Eurêka! Je me servirai pour la première fois de cette découverte transcendante dans la fantasmagorie de notre célèbre Ecrivain, comme on dit. Oui,

Messieurs, vous verrez surgir aujourd'hui la scène idéale que l'avenir appelera : *diogénique.*

TOUS. — Oh!

LE PEINTRE. — Je vous le garantis! Réfléchissez à cela, si vous en êtes capables. Le superdrame de l'humanité ne s'est-il pas déroulé dans le tonneau de Diogène?... Attention! Diogène est couché dans son tonneau! Le tonneau!

TOUS. — (*Ils chantent :*) Le tonneau! Le tonneau! Le tonneau! (*Rires.*)

LE PEINTRE, *sans se déconcerter.* — J'insiste. Le tonneau est son monde. Il n'a qu'une seule arme pour se défendre : sa langue, un seul soleil pour l'éclairer et le réchauffer : sa lanterne. Voici donc, entre ces deux parois, le ciel et la terre : l'homme, le tonneau, la lampe, symbole de toutes les possibilités humaines et de toutes les connaissances psychiques. Donc : le tonneau se changera en bateau!

TOUS, *riant.* — Et le vin? Qui boira le vin? Nous voulons le tonneau et le vin avec, etc.

LE PEINTRE. — Du calme! Du calme! Canaille d'Athènes! Le petit tonneau de Diogène est devenu vaste, spacieux, gigantesque. J'en ai partagé l'intérieur à l'aide d'un plancher qui servira selon les besoins de pont, de parquet, de plate-forme, et je ferai tourner le tonneau à l'aide d'une manivelle. Et voilà comment avec les moyens les plus primitifs nous avons construit une scène, sur laquelle pourront se déployer les dramatiques événements de l'humanité entière, depuis Adam jusqu'au Jugement dernier. Et pour obtenir tout cela, il a suffi d'un humble geste prolétarien, riche de symboles : un tonneau qui roule... (*Rires.*)

LE METTEUR EN SCÈNE. — Tu es un génie, frère Diogène. C'est aujourd'hui le début de notre solide collaboration. Elle bouleversera les derniers déchets de la rance vieillerie. Imaginons ensemble! Dirigeons ensemble!

TOUS, *riant.* — Roulez!

LE METTEUR EN SCÈNE. — D'ailleurs le tonneau est rond. C'est un embryon de Cirque. Ah! finalement l'auteur est liquidé. Il ne nous importunera plus. Il ne nous sert plus de rien. Car — soyons sincères! — que signifie aujourd'hui d'écrire?

TOUS. — Rien...

LE PEINTRE. — Cependant rouler est utile...

TOUS. — A tout... (*Rires.*)

LE METTEUR EN SCÈNE. — En résumé, l'auteur pose le dilemne : construire sur cette terrasse, selon les vieilles formules, une misérable scène réelle — ou prendre le bateau comme symbole, tourner la manivelle du tonneau magique et nous servir du plancher comme de pont, ou bien...

L'AUTEUR « LE POÈTE-MOI ». — (*Il a tout entendu du fond de sa cachette, d'où il sort avec vivacité, tout en parlant avec une agitation croissante :*) Ou bien : dire aux acteurs, ceci : Tu es une bête féroce humaine, née du croisement du renard et de la hyène, alias : l'Amiral Comte Alexis Grigorievitch Orloff — et toi, femme, tu es Elisabeth Tarakanova, folâtre phalène d'été enivrée d'amour par la flamme nocturne. Vous autres, par conséquent, vous n'êtes que des accessoires autour du motif, du motif principal, contenu dans le titre interrogatif : *Et pourquoi pas?* A cause de cela, vous êtes obéissants comme des esclaves ou libres comme des faucons. Vous devez le savoir. L'auteur vous a enfantés. Dorénavant vous devez vivre de votre vie individuelle et par là même vous représenterez cette abjecte tragédie d'amour, non d'après les incolores paroles de mes songes, mais selon la pulsation vivante de votre cœur et de vos nerfs, — là où l'herbe folle recouvre encore le trou de ses pas à Elle, — tout cela avec une vie tellement intense et sincère que les yeux des spectateurs doivent voir apparaître le navire où se déroulent les événements de Livourne en 1775. Et rien n'existera. Vous seuls avec votre

âme, avec vos visages, avec vos gestes aurez créé l'ambiance, le décor, la lumière, les nuances, les ombres. Décors, systèmes et théories sont les piteux succédanés de cette chose unique, sans laquelle il n'y a ni drame ni dramaturge et qui s'appelle tout simplement : *sincérité,* puisque nos pires ennemis sont les comédiens et la littérature!

LE METTEUR EN SCÈNE. — Paradoxes! Paradoxes!

L'AUTEUR, *riant.* — Et pourquoi pas? Puisque les paradoxes sont les mitrailleuses de la vérité...

TOUS. — Br.r.r.r.r. r.r.r.r.r.r.r. um!

L'AUTEUR. — Braves garçons! Bien tiré! Oui! Oui! Donnez-moi quatre chaises disloquées, et vous applaudirez, vous pleurerez, vous rirez tour à tour sur cette scène primitive. L'homme exultera de ses propres joies et pleurera ses propres larmes. (*Silence.*) Je ne suis pas monté jusqu'à ces ruines pour étayer mon œuvre avec vos béquilles et avec vos apparaux. Mon épine dorsale est droite, indemne de tabès, grâce au ciel; la chronique idiosyncrasie moderne de la beauté et de la bonté ne me travaille point; car le secours médical d'un régisseur — fût-il aussi éminent que vous l'êtes, mon ami, — ne saurait réussir à sauver l'œuvre, si celle-ci ne vaut par elle-même. Toutes vos méthodes, tous vos systèmes, depuis *le drame sous les réflecteurs,* jusqu'au *drame sur les trapèzes,* sont des béquilles artificielles indispensables aux œuvres minées par la paralysie. Inutile! N'est pas écrivain qui n'a pas l'intime conviction de la valeur de sa création. C'est pourquoi, aux premiers symptômes du mal, vous me verrez vous faire une belle révérence et me retirer dans l'ombre d'où je suis sorti, la plume à la main. (*Grand silence.*) Merci pour ce silence. C'est l'unique récompense que j'espérais et que j'attendais. (*Aux ouvriers :*) Remettez maintenant toutes choses au magasin, et prenez place là-bas dans le jardin. Vous me direz ensuite si la représentation est réussie, si elle a dépassé mes prévisions.

LE METTEUR EN SCÈNE. — (*Il prend l'auteur sous le bras et se promène avec lui à travers la terrasse.*) Je vous pardonne l'antipathie que vous nous avez si sincèrement exprimée contre nos substitutions. Il ne nous est pas possible de vous garder rancune. Au reste, je n'en suis guère entiché moi-même; mais tant que l'on n'aura pas appliqué au théâtre les rayons invisibles, la télégraphie sans fil et les mille expériences métapsychiques, nous devons nous contenter, pour organiser une scène, des deux vieilles alternatives. Que vous le vouliez ou non, votre nouvelle fantasmagorie théâtrale est une preuve excentrique de l'organisation sans organisation. Je reste donc pour voir...

L'AUTEUR. — Votre écroulement.

LE METTEUR EN SCÈNE. — Non, mais pour voir comment vous vous y êtes pris pour que je ne croule pas.

Ils rient et poursuivent la conversation. Cependant les ouvriers ont déblayé le terrain, puis sont descendus dans le jardin.

LE METTEUR EN SCÈNE, *appuyé, aux côtés du poète, à la balustrade.* — Au moins dites-moi si vous avez conçu votre pseudo-drame pour des marionnettes, ou pour des acteurs en chair et en os.

L'AUTEUR. — Alors je vous demanderai si les gens qui doivent se mouvoir ici, parmi ces ruines, sont des hommes véritables ou des fantômes issus de ma folie?

LE METTEUR EN SCÈNE. — Que dites-vous? (*Courte pause.*)

L'AUTEUR, *avec anxiété, sur un ton de confidence.* — Vous exercez ici depuis peu?

LE METTEUR EN SCÈNE. — J'arrivais, comme le cortège masqué sortait par la porte principale...

L'AUTEUR. — (*Il le prend par le bras d'un air scrutateur* :) Vous les avez vus, n'est-ce pas?

LE METTEUR EN SCÈNE. — Comme je vous vois maintenant...

L'AUTEUR. — Et Elle? Elle?

LE METTEUR EN SCÈNE. — Je ne comprends pas...

L'AUTEUR. — La protagoniste. L'épouse. Ah! dites...

LE METTEUR EN SCÈNE. — Et comment ne l'aurais-je pas vue? Un acteur la conduisait par la main, — masque réussi du traditionnel pirate lyrique. Elle ne m'a pas semblé en harmonie avec l'ensemble, qui est joyeux et multicolore. Etrange! En vérité, sa beauté dans ce costume nuptial ancien de Russie avait quelque chose de rigide dans sa distinction. Les yeux étaient un peu trop fixes, presque trop vivants.

L'AUTEUR. — Ah! Taisez-vous!

LE METTEUR EN SCÈNE. — C'est là un défaut habituel aux yeux trop noirs. L'orbite a l'air vide...

L'AUTEUR. — Et elle remuait? Elle dansait? Elle parlait?

LE METTEUR EN SCÈNE. — Je ne l'ai pas suivie. Je préférais admirer l'effet général de la bruyante « polonaise ». Aussi bien, s'agit-il d'épreuves de cinématographe.

L'AUTEUR, *se dominant, avec quelque chose d'étrangement lointain dans le regard.* — Enfin! J'ai imaginé je ne sais quoi d'intermédiaire entre le réel et le rêve. Une sorte de douloureux demi-sommeil, comme lorsque nous nous réveillons et que le rêve ne veut pas nous abandonner encore. Lutte, lutte continuelle pour dévoiler le mystère qui est en nous — au fond — par delà la sensibilité. Ah! voilà! C'est le schéma du drame que peut-être je n'écrirai jamais...

LE METTEUR EN SCÈNE. — Et ce schéma a pour titre : *Prologue...*

L'AUTEUR. — *...d'un drame non écrit.* C'est l'Autre qui me l'a suggéré, celui qui guide ma main, sans que je pense à rien. Oui, tel est maintenant mon état d'âme. J'ai voulu vivre ce drame, avant de le fixer sur le papier. Il est en moi, et il s'agite et il frémit aussi contre moi. Je vous prie seulement de descendre au jardin. J'exposerai aux spectateurs le *Dramatis argumentum.*

LE METTEUR EN SCÈNE. — Vous craignez peut-être que la mémoire ne vous trahisse en présence de la foule?

L'AUTEUR. — Mais si le public est déjà là!

LE METTEUR EN SCÈNE. — Dans votre imagination peut-être, car autrement...

L'AUTEUR, *avec un sourire.* — Vous ne voyez pas que la nature en retient son souffle, anxieuse qu'elle est de m'écouter!

LE METTEUR EN SCÈNE. — (*Il s'enfuit en simulant la terreur, à travers un éclat de rire :*) Ah! ces poètes! ces poètes!

L'AUTEUR, *riant.* — Ah! ces fous! ces fous!

LA VOIX DU METTEUR EN SCÈNE. — Voulez-vous que je donne le signal pour le rideau?

L'AUTEUR. — Le voilà! Ecoutez! La sonnette du Directeur... (*Sons lointains de cloche. Un instant d'attente.*) On enterre quelqu'un au nouveau cimetière. La représentation là-bas est terminée. Ici nous en sommes aux premières mesures. (*Ils rient ensemble, puis silence.*)

L'AUTEUR. — (*Il jette un regard autour de lui, fixe de loin le soleil qui se couche, puis, les mains sur la balustrade, scrutant l'ombre du jardin, il se met à déclamer la scène que ses rêves créent sur le théâtre de son âme :*)

Au nom de la divine et souveraine Liberté, créatrice de Poésie, je t'impose un nom, ô gouffre muet, un nom qui contient tous les cauchemars, tous les drames et toutes les terreurs : *La Mer!* D'un mouvement lent, voici que tu enguirlandes d'écume légère la sombre carène du Navire amiral :

« *Les Trois Hérésiarques* »

S'y rassemblent les nuages épais et les tristes présages, qui mettent mes songes en fuite et qui me cachent le soleil. Et pendant que s'allument à l'horizon les suprêmes éclairs de l'été — pressentiments peut-être — tout est joie sur le bateau; car il est justement le théâtre de cette cruelle moquerie de noces impériales, par lesquelles

l'Amiral Orloff, exécuteur des hautes œuvres de Catherine, a brûlé les ailes de cette nocturne phalène : Elisabeth Tarakanova.

Voilà pourquoi je scrute et je contemple,
ô Mer bien monotone,
le va-et-vient du flot écumeux contre les flancs du navire, qui — pareil au cheval de Troie — enferme tant d'allégresse dans une si grande infortune, et je te demande :

« Que murmures-tu? Que veux-tu raconter? Que caches-tu dans ton sein? La trahison des tempêtes futures? Tu racontes peut-être que le triomphateur d'Osman, le vainqueur glorieux du Turc infernal n'était pas autre chose qu'un vulgaire pirate, de la race des Orloff, bandits sans pitié,... qui ramassait dans le sang de sa victime — l'incapable mari de Catherine — couronne et insigne de chevalerie offerts par l'impériale luxure reconnaissante...

Ah! pleure plutôt
sur la pauvre poupée alléchée par une fallacieuse promesse d'amour et trompée par ton sourire menteur!
Toi-même, ô Navire, tu t'agites et tu frémis,
parce que tu ne consens plus à cacher,
sous la candeur des voiles immaculées,
le mensonge et le crime,
qui ont changé la superbe nef
en un sordide bateau de proie et en prison abominable,
pour la pauvre hirondelle épuisée par un long vol.
Soucieuse de son propre salut, elle s'est jetée
sur le pont, asile sacré ouvert à tous les naufragés...
Tais-toi, tais-toi, sombre courrier!
Le destin s'accomplit!

(*Une pause. Le Poète se dresse de toute sa taille et poursuit d'un ton plus intime* :)

Ah! le soleil se couche et la première brise du soir descend les pentes du Mont Sergio : elle est parfumée

des souvenirs de ma jeunesse évanouie. (*Il se recueille, puis d'une voix profonde*) :

Cette nuit, quand la lune sera haut dans le ciel, le brun navire fuira loin...

emportant dans son sein un cadavre vivant!

Tu me comprends, ô Navire?

Tais-toi et attends.

Et le navire palpite; il est secoué d'un voluptueux soupir.

Elisabeth est entre les bras d'Orloff, qui, d'une lèvre épaisse,

étouffante presque,

l'enivre de baisers.

(*Courte pause. — Le soleil couchant illumine de clartés rosées la ruine d'où le Poète salue l'Occident*) :

O Soleil, ô Œdipe,

de ton œil coule un fleuve de sang,

et enveloppe le navire de mes sombres pressentiments.

Dans ton dernier rayon apparaîtra la suprême vision du Poète.

(*A forte voix* :)

Et vous, ô Morts, arrachez le bandeau

de sombres cyprès funéraires

et regardez ce que, vivants,

vous ne pouviez plus voir,

comment par une chaude journée d'été

de l'an de grâce 1775

l'impérial coupe-jarret Alexis Orloff

a souillé le nom sans tache

de la sainte Mère Russie!

(*Pause. Le Poète rentre en lui-même, s'appuie à la balustrade et d'une voix naturelle, légèrement ironique, demande au public du jardin*) : Vous là-bas, les vivants, dites-moi un peu! Est-ce que les trucs de scène sont nécessaires pour que le public voie le navire et comprenne ce qui se passe dessus?

TOUS, *ensemble.* — Non!

L'AUTEUR. — (*Il se dresse de toute sa taille et s'incline au « Non! » de l'invisible public, puis, d'un ton plus intime encore, il s'adresse à ceux d'en bas* :) Attendez-moi! Je me rends parmi vous... (*A pas rapides, il s'approche de la loggia et commande à quelqu'un au fond* :) Quand je frapperai trois coups sur le tonneau de Diogène, le soleil à ce moment sera couché, et le Navire amiral rendra les honneurs d'usage à la Divinité nocturne.

Il disparaît rapidement par le perron de droite. Le jour expire et du jardin l'on entend trois coups. Brusquement se montre sur la terrasse un sous-officier de marine, qui, l'épée nue, commande à voix forte : « Abaissez l'étendard et le drapeau! »

Au même moment, tout l'équipage, commandement, officiers, sous-officiers et matelots accourent s'aligner en deux files, les yeux fixés sur le sommet de la mâture. Dans le silence impressionnant, six sous-officiers se mettent ensemble à souffler dans leurs sifflets de commandement et le son en est si frémissant, si prolongé, si triste que tous les grillons semblent s'être rassemblés autour de la Madonna delle Grazie et s'être donné rendez-vous pour réciter en chœur le nocturne rosaire. Quand cette mélancolique vibration s'est évanouie en un imperceptible susurrement, la musique du bord entonne le chœur :

Comme il est glorieux notre Seigneur [à Sion!

(*Kol glavan Gospod vo Sione!*)

jusqu'à ce que descendent d'en haut deux bannières, la blanche et bleue de saint André et la blanche, rouge et bleue la *ghyouya*, saluée tête nue par l'équipage. Le silence grandiose de cette scène et la rigide attitude d'honorifique obéissance se prolongent jus-

qu'à ce que les bannières soient remises à deux matelots, qui les portent à l'intérieur du navire. Alors, d'une voix lente et profonde, tout le monde entonne la prière des prières :

Otché nachi, Notre Père...

qui, avec la suavité de la langue russe, se répand dans le silence de la nuit comme une muette et universelle aspiration de l'âme de la nature. Quand le dernier *amen* s'évanouit en un soupir, le crépuscule s'est éteint déjà, et des essaims d'étoiles entrelacent des guirlandes de perles et de larmes autour du navire amiral *Les Trois Hérésiarques.* Au même instant :

L'AMIRAL ORLOFF, *ombre dans l'ombre, s'avance majestueusement et, dès le premier moment, on se rend compte que de ce personnage de théâtre les contours seuls sont réels. — (Hormis la Tarakanova, tous jouent en un style qui se tient à égale distance du drame et du cinématographe. Juste au milieu du pont, il prononce à voix haute* :) Salut, frères!

TOUS. — Salut, Excellence!

Cependant les matelots allument les lanternes dans la mâture et sur les flancs du bateau. Les officiers entourent l'Amiral.

L'AMIRAL, *à voix lente, mais claire.* — Ce soir, comme jamais jusqu'à présent, j'ai besoin de votre confiance aveugle. Sa Majesté, notre très gracieuse Souveraine...

TOUS. — Hourrah!

L'AMIRAL. — Bravo, mes braves, dévoués âme et corps, à l'Impératrice et à Dieu! Donc je disais : Sa Majesté exige aujourd'hui de nous une victoire plus dure à remporter que celle de Tchesmé. (*Murmure... Le groupe se resserre, fasciné par les paroles rapides et vigoureuses, mais le doute persiste de savoir si tout cela n'est pas une mystification.*) Pour le monde et pour vous, je suis le héros sans tache. Eh bien! si l'Impératrice me donnait

l'ordre de fouler aux pieds pour elle les lauriers de mon passé par une action honteuse, que feriez-vous?

TOUS. — Pour l'Impératrice et pour vous, à la vie et à la mort!

De l'intérieur du navire on entend le bruit d'un jazz-band.

L'AMIRAL. — Psssst! Flatteurs! Ce qui est honteux est honteux, mais en agissant ainsi volontairement dans la pleine conscience du mal à faire, on agit également contre Dieu et contre l'humanité, et ce mal que nous accomplirions pourrait-il nous être pardonné? (*Silence.*) Oui! regardons-nous dans les yeux sans peur et sans étiquette, de frère à frère. (*Simplement.*) Les discours académiques sont inutiles si je vous apparais comme tel. Rappelez-vous que les Orloff ont été des tonneaux sans fond et que leur cœur est sans pitié ou rapace comme celui de l'aigle, leur homonyme. (*On rit.*) S'il y a quelqu'un ici qui ne soit pas disposé à me suivre dans la voie de la férocité et de l'infamie, je lui donne le conseil de débarquer. Toute désobéissance sera punie de mort. Sachez-le! Et maintenant retournons là-bas! Divertissons-nous! Le vin et les belles femmes étoufferont les derniers sursauts de rébellion de notre conscience. Alors je donnerai l'ordre. (*Avec fermeté.*) Qui a compris est sauf. Ne l'oubliez pas!... Que personne ne descende à terre. J'aurai besoin de tout le monde...

Tous saluent et se préparent à sortir.

L'AMIRAL. — (*Il appelle* :) Branicki!

UN OFFICIER. — (*Il s'immobilise et salue, impassible. L'orchestre retentit au loin sur la mer. Des ombres de matelots traversent le fond de la scène.*)

L'AMIRAL, *très calme.* — Approchez! (*Souriant* :) Avez-vous assisté aujourd'hui... comment dirai-je? — à nos noces?

L'OFFICIER, *impassible.* — Oui, Excellence.

L'AMIRAL. — Et vous ne vous êtes pas écrié à pleine voix au sortir de la chapelle : La Comédie est terminée!?

L'OFFICIER. — Si, Excellence...

L'AMIRAL. — (*Il rit, puis avec familiarité, il lui frappe sur l'épaule* :) Et vous avez eu raison! Tout mariage est une comédie. La différence réside seulement dans la qualité des acteurs. Nous nous trouvions aujourd'hui exposés tous deux à toutes les critiques, n'est-ce pas? (*L'officier garde le silence, l'amiral change de ton* :) Nous ne sommes pas dans le service; pourquoi ne me demandez-vous pas ce que signifient mes paroles?

L'OFFICIER, *les yeux dans les yeux.* — Je ne le demande pas, parce que je le sais...

L'AMIRAL, *le défiant du regard.* — Et que savez-vous?

L'OFFICIER. — Que tout cela n'est qu'une moquerie cruelle.

L'AMIRAL, *avec emportement.* — Vous aimez la Princesse?

L'OFFICIER. — Comme toute victime conduite au supplice...

L'AMIRAL, *avec un sourire de mépris.* — Vous êtes Polonais, vous...

L'OFFICIER. — Je suis homme, Excellence...

L'AMIRAL. — (*Il fait quelques pas, puis fait un tour et murmure* :) C'est un péché! (*Il lui tend la main* :) Je comprends et je vous pardonne. Descendez maintenant et demandez à cette jeunesse étourdie pourquoi elle ne danse pas. Plaisir et divertissement. Le festin continue. (*Il rit. Le premier officier salue et sort.*)

L'AMIRAL. — (*Il se tourne vers la droite et appelle*) : Tchérénieff!

Entre un deuxième officier.

L'OFFICIER. — A vos ordres, Excellence...

L'AMIRAL. — D'ici peu ce sera le moment de la sérénade. Faites préparer et illuminer les canots et dites au Commandant en second de vous conduire les invités,

pour que vous vous rendiez ensemble à la musique. Quand tout le monde aura quitté le navire, priez la Princesse de vouloir bien monter là-haut. (*Le deuxième officier veut s'en aller, mais l'Amiral le retient* :) Restez! (*Bas*) : Appelez-moi l'officier de garde.

Le deuxième officier sort, mais déjà le troisième est devant l'Amiral.

L'AMIRAL. — Choisissez deux hommes sûrs et emparez-vous du lieutenant Branicki. Vous l'enfermerez dans la batterie. Personne ne doit entendre ni voir. Allez! (*L'officier salue, durant que passe sur le navire la sérénade livournaise; l'Amiral appuyé au bastingage salue* :) Bravo! Bravissimo!

VOIX DE LA MER. — Vive le Seigneur Amiral! Vive la Russie!

VOIX DES INVITÉS, *venant des canots.* — Vive la Princesse! Vivent les nouveaux mariés! Venez vite! Nous vous attendons...

L'AMIRAL. — Merci! Faites un tour dans le port, et nous voilà bien vite, nous aussi!

L'INCONNUE. — (*Elle sort de l'ombre en courant, dans sa magnifique robe blanche constellée de pierres précieuses. Elle embrasse l'Amiral avec passion, puis s'incline avec lui pour saluer les chanteurs invisibles et les invités lointains* :) Merci! Merci! Vive la douce Toscane!

VOIX DE LA MER. — Vivent les Mariés! Vivat!

L'AMIRAL ET L'INCONNUE, *à l'unisson.* — Adieu! Adieu!

Aux bras l'un de l'autre ils s'attardent à écouter mourir doucement la sérénade. Pause.

L'INCONNUE, *avec passion.* — Pourquoi ne sommes-nous pas descendus avec les autres, comme vous l'aviez décidé, ce matin? La première nuit de noces à Viareggio aurait été la plus belle entre les minutes divines que nous devons goûter dans notre nid, et là-bas nous seraient

arrivées les joyeuses nouvelles que nous attendons et qui ne peuvent tarder.

L'AMIRAL, *avec les gestes et la voix du joueur astucieux et téméraire qui peut et veut gagner ou tout perdre sur une seule carte.* — Je puis les attendre aussi bien ici. J'ai voulu rester avec toi sur cette île flottante, après tant d'affolement, après tant de terreurs, seul avec toi sur la Mer immense. La Victoire m'exalte; car j'ai franchi tous les obstacles, atteint tous les buts, même le plus difficile, le plus disputé — Toi! — Elisabeth — mon amour! — arrachée aux occultes forces adverses, — ensorcelée par cette lointaine et perfide Raguse à demi-turque et par Barletta de Pouilles ou par Rome aujourd'hui châtrée, par cette ville toscane enfin, où la patiente attente et l'inextinguible passion ont obtenu leur récompense, où tu es devenue mienne, où tu t'es donnée à moi, toute à moi!

L'INCONNUE, *avec ardeur.* — A toi, oui à toi!

L'AMIRAL. — Rappelle-toi nos fugues, nos cachettes pour nous dérober aux espions de Catherine. Oh! journées d'extase vécues jusqu'à celle-ci, qui fut d'ardente volupté et qui te vit apparaître sur mon navire pour devenir ma Tsarine, ma Femme...

L'INCONNUE. — Parle! Parle! Ta voix me charme et je suis désormais ton esclave; je suis à toi, pour toujours à toi!

L'AMIRAL. — A moi pour toujours! Oui! ton âme frémit dans ma main, comme une fauvette effarouchée, et ton corps est tout refleuri entre mes bras — refleuri — grâce au fruit qu'il prépare, s'entend. (*Elle cache la tête contre sa poitrine et tout doucement il murmure* :) Ce sera un fils — un tzarévitch, l'aiglon, le petit Orloff, n'est-ce pas?

L'INCONNUE, *avec un frisson de bonheur.* — Il aura tes yeux sans pitié et mon cœur de flamme. Il sera Pierre IV. (*Frémissante, elle se détache des bras qui l'étreignent et se met à errer à travers le bateau, comme si le bonheur

lui donnait des ailes, durant que le vent gémit dans la mâture.) Ah! soufflez, vents; gonflez les voiles de l'ouragan de mon bonheur! Rompez les chaînes, emportez-moi dans l'adoration qui me rend invincible jusque sur la Néva de Pierre-le-Grand, mon aïeul! Que sonne enfin l'heure tant appelée du règne de Dieu, de mon règne à moi!

L'AMIRAL, *dans une brusque flambée de désir.* — Oiseau d'orage! Ma mouette! Et tu veux, tu veux tout de suite?

L'INCONNUE. — (*Elle se serre contre lui; mais ses yeux restent fixés vers les lointains. Sa silhouette blanche est irradiée par la lune qui point d'entre les ruines.*) Non! Non! pas encore! Nous devons attendre le message des fidèles Cosaques à ton Epouse, l'Impératrice Elisabeth II. (*Elle s'écarte quelque peu pensive.*) Catherine a partout tendu ses filets. Nous ne sommes pas même en sécurité sur ton bateau. Voilà pourquoi je veux recevoir l'envoyé sur la libre terre de Toscane, et non pas ici où elle est encore souveraine...

L'AMIRAL, *confidentiellement.* — Qui t'apportera le message des conjurés?

L'INCONNUE. — Un ami du bateau...

L'AMIRAL. — Branicki, n'est-ce pas?...

L'INCONNUE. — Comment le sais-tu?

L'AMIRAL. — Ton secret n'est peut-être pas le mien...

L'INCONNUE, *sur un ton de confidence.* — Il me dira demain si l'insurrection est prête à éclater en Russie. Nous volerons alors sur les ailes de la victoire et de l'amour là-bas, là-haut jusqu'au Kremlin. Comprends-tu maintenant cette surhumaine, cette sauvage volupté? Couronner de mes propres mains ton front de mon diadème impérial, et t'enlacer en même temps du spasme de ma diabolique passion! (*Face à face dans une frénésie de volupté* :) Oui, oui! car tu es cette horrible bête féroce toujours anxieusement désirée et pourtant que l'on aime encore quand on l'égorge...

L'AMIRAL, *l'étreignant furieusement.* — Bacchante! Mon Euménide! Je veux m'enivrer de ton sang, pour sucer la vie de ces yeux monstrueux et divins. (*Il veut l'entraîner vers l'écoutille du navire.*) Car lorsque deux monstres pareils combattent pour leur proie, — moi pour toi, et toi pour l'Empire, — il n'y a plus à attendre! Celui qui écrasera l'autre, celui-là sera le maître. Tels nous sommes...

L'INCONNUE, *qui déjà défaille dans ses bras.* — Alexis! Toi, mon amour! Toi, mon horreur!

A la tour de la ville de Livourne, toute plongée dans l'obscurité sonnent dans le lointain onze heures du soir. Grand silence d'un moment.

L'AMIRAL, *tout bas.* — Tais-toi! Le moment est venu d'annoncer sur le navire que tout va bien.

A la poupe la cloche du bord sonne trois coups de deux tintements chacun. La voix du matelot lance un appel triste et prolongé : « Ecoute! » auquel répond en écho une autre voix de même accent : « Ecoute »! Puis grand silence. De l'intérieur du navire on entend une plainte.

L'INCONNUE. — (*Elle s'est détachée des bras de l'Amiral et, frémissante, elle écoute, attentive aux voix de la nuit, comme si elle en eût compté un à un les tintements et les échos. Elle se passe les mains sur le visage, qui s'est assombri, comme pour en chasser les ombres. D'une voix sombre* :) Onze heures! Ecoute! Ecoute! Quoi! Que tout va bien. (*Jetant autour d'elle un regard apeuré*) : Il en fut ainsi naguère. Non! Non! Ainsi oui! oui! Pourquoi ces tintements, cette plainte là-bas, dis-moi! pourquoi tout cela qui m'atterre? Qu'est-ce qui se cache ici? A qui cette nuit tend-elle le guet-apens?

L'AMIRAL, *l'attirant à lui.* — C'est la plainte d'un hibou. Allons! Viens dans mes bras! L'oiseau de mauvais augure sera celui du bonheur...

L'INCONNUE. — (*Elle s'échappe de ses mains et elle se met à errer à travers le navire, scrutant l'ombre autour d'elle et sur la mer. Sa voix devient plus âpre et plus naturelle, parce que du drame joué elle descend vers la réalité*) : Et le canot, où est-il? où est-il? Je veux m'en aller, je veux fuir l'inexorable menace de la terre russe. (*Toujours plus agitée, dans son effort pour retrouver la mémoire perdue*) Ah! pourquoi! pourquoi? Quel est ce cruel qui veut me faire revivre le passé? Quel est-il? Qui? (*Fixant l'Amiral* :) Et ton regard? Pourquoi s'est-il abîmé dans la nuit? Et ta voix, cette voix qui me déshabillait toute, le corps et l'âme? Où est-elle? Où est-elle?

L'AUTEUR. — (*Il surgit de la balustrade comme du trou du souffleur, et, très excité, il s'efforce de faire reprendre à la représentation son véritable cours* :) Non! Ce n'est pas cela! Vous avez oublié vos rôles. Et toi? L'Amiral doit lui chuchoter avec douceur : Ici demain ton désir sera exaucé!

L'AMIRAL. — (*Il se remet à jouer d'un ton naturel et dépouillé de toute passion comme de toute pose théâtrale*:) Descendons donc! J'ai besoin de repos et je dois changer le costume.

L'INCONNUE, *perdue dans son hypnose.* — Non, non. Ce n'est pas cela. Ah! voilà le vent de la nuit qui éclaircit les nuées. Le rideau se lève! Ah! Horreur! Non, je ne veux pas. Faites de moi tout ce que vous voudrez. Donnez-moi une autre mort. Mais pas là-bas. Jugez-moi sur l'heure, condamnez-moi tout de suite, ici. (*Au comble du désespoir* :) Ayez pitié d'une pauvre femme! Cessez de me torturer, si vous êtes des hommes!

L'AUTEUR, *s'adressant avec colère et en criant à l'acteur qui représente le personnage de l'Amiral.* — En avant! Pourquoi vous êtes-vous arrêté? Ne vous occupez pas des autres! Continuez de réciter votre rôle, C'est maintenant votre Dieu! Donnez donc l'ordre de détacher les amarres et de lever l'ancre! En avant!

Du jardin sont montés le Régisseur, avec les autres spectateurs, tous ébahis, effrayés et curieux de voir si tout cela est fiction cinématographique ou véritable drame.

L'AMIRAL, *à voix forte et pleine de colère.* — (*Il dégaine le sabre et reprend son rôle avec une emphase toute théâtrale* :) Levez l'ancre et détachez les amarres! (*Accourent quatre sous-officiers; brefs coups de sifflets stridents, puis une pause. Et alors l'Amiral d'une voix tonnante commande à l'invisible timonier* :) Direction Gibraltar, ensuite vers le Nord!

L'INCONNUE, *avec un cri déchirant, la mémoire lui étant revenue.* — Ah! oui. C'est cela! C'est cela! Prise au piège! Dupée! Foulée aux pieds! Salie! (*Elle arrache de son doigt l'anneau nuptial et le jette au visage de l'Amiral. En même temps elle s'élance sur lui pour le frapper. Deux matelots accourent et l'entraînent de vive force.*) Tiens! Prends ton anneau! Lâche! Lâche! Filou! Vendu! Moi, aujourd'hui, demain la Russie elle-même sera clouée sur la croix! C'est de charogne que vous vous nourrissez! Vous n'êtes pas de la race des aigles, mais de celle des vautours! Ah! Moquerie des moqueries!

Elle tombe évanouie. On entend la plainte persistante de la victime qui défaille d'épouvante.

L'AMIRAL. — (*Il se dresse de toute sa hauteur, le visage cruel, et garde une attitude d'inflexibilité, visible de ceux qui accourent avec le désir de comprendre si tout cela est comédie ou vie réelle. — D'un ton dur et d'une voix tonnante il commande* :) Emportez cette femme dans la cale et enfermez-la dans la prison du navire. Ne vous étonnez de rien, c'est une aventurière! Ce n'est qu'avec des ruses de fakir que j'ai pu ensorceler cette vipère. Dans la forteresse des Saints Pierre et Paul je la remettrai à notre très Gracieuse Souveraine, à l'Impératrice

Catherine, qui jugera la traîtresse à l'Empire ou sa mortelle ennemie.

TOUS. — Hourrah!

L'AUTEUR. — (*Presque hors de lui-même, il se précipite sur la terrasse et court vers la femme en criant*) : Elisabeth! Elisabeth! (*Il se penche sur la femme évanouie et crie à ceux qui sont accourus* :) Taisez-vous, bêtes féroces! Vous ne voyez pas qu'elle est évanouie? Elle est trop entrée dans son rôle. Laissez-moi seul avec elle. Je veillerai jusqu'à ce qu'elle reprenne ses sens. Sortez.

Il reste auprès de la femme qui est étendue sans connaissance. Grande rumeur et confusion. Les autres s'éloignent et font cercle autour de l'Amiral, qui maintenant s'est de nouveau transformé en :

TOI. — (*Il dévêt l'uniforme en riant et en essuyant la sueur, comme un acteur après la représentation* :) Quelle suée! (*Montrant du doigt les deux personnages couchés* :) Que dites-vous de ces deux-là? Hystérie de femme, hystérie pire encore des écrivains! Les deux se valent. Ouf! je suis vanné, mort!

Tous deux discutent à voix haute, avec des coups d'œil malveillants pour l'Auteur, qui s'efforce de dissimuler la femme à leurs regards.

Le régisseur, le peintre, le photographe, etc., et tous les autres ouvriers sont montés sur la terrasse, en discutant avec animation sur l'événement et en regardant de biais d'un œil plus ou moins méchant l'Auteur, qui a soulevé la femme évanouie et l'a portée vers la gauche, du côté de la chapelle, pour la cacher à leur curiosité.

LE RÉGISSEUR, *avec son groupe à gauche criant et riant.* — C'est le comble du bluff! Organisation fantastique. Ultra-dynamique. Et plastique. Et expressionniste. Regardez-le : il est fou! Non! Ils sont fous tous les deux. Ha! Ha! Ha!

LES OUVRIERS, *dans un groupe à droite plus bruyant et plus tapageur.* — La grande actrice! Je tremblais... J'aurais voulu le tuer! Tous pareils, les Orloff! Il a eu son destin. (*Ils s'en vont en criant* :) Mort aux Orloff! A bas les tyrans! A mort! A mort!

Vacarme. Tout le monde en criant se presse et traverse la terrasse à la course, en se dirigeant vers la droite. Ils sortent, au paroxysme de l'agitation.

Le rideau tombe brusquement.

FIN DE LA TROISIÈME VISION

—

QUATRIÈME VISION

Grande pause de silence nocturne.

Du sein des buissons, des herbes, des arbres et des rochers, l'invisible orchestre des grillons et des frissonnements nocturnes rend plus profond le silence des ruines et des cimetières. Les graves accords de la terre endormie accompagnent la respiration secrète des mille vies de la nature vibrant ensemble à la palpitation de toutes les étoiles de l'infini. Quand, avec les dernières notes de l'étrange symphonie, se soulève lentement le vélarium qui interceptait le regard, la nuit est profonde. Seuls quelques rayons de clarté lunaire fouillent de temps à autre les ténèbres. Sur la même terrasse, devant la façade occidentale d'une chapelle seigneuriale, qui se dresse muette entre deux gigantesques cyprès, traînent par terre les branches les plus basses de ces arbres, qui sont pareils aux pins classiques du Liban.

LE POÈTE « MOI ». — (*Accablé, il garde les yeux fixés sur la femme, qui est étendue par terre, appuyée à droite,*

demi-morte, sur une colonne renversée, près des cyprès. Penché il lui demande à l'oreille :) Entends-tu?

L'INCONNUE. — Quoi?

LE POÈTE. — La chanson de la nuit?

L'INCONNUE. — Non! J'ai entendu le cri des rats. Chasse-les! Chasse-les!

LE POÈTE. — Jusqu'où maintenant sont arrivés les souvenirs?

L'INCONNUE. — Jusqu'au seuil de la mort.

LE POÈTE. — Dans la cellule de la prison de Pétersbourg?

L'INCONNUE. — Oui!

Le vent, les grêlons, les noirs cyprès gémissent douloureusement.

LE POÈTE. — (*Il soulève la tête de la femme et la pose sur ses genoux* :) Ecoute! Les grillons se lamentent sous les noirs cyprès!

L'INCONNUE. — L'insomnieux geôlier agite les clefs de la prison. (*Elle ouvre les yeux et fixe le ciel.*)

LE POÈTE. — Tu rêves encore?

L'INCONNUE. — (*Elle se soulève lentement, jette les yeux autour d'elle et murmure* :) Ah! comme elle est sereine, cette horrible nuit! (*Elle voudrait se mettre sur pieds, mais elle n'en a pas la force, et en même temps elle repousse l'aide du Poète* :) Non! Non! Inutile! Après l'extrême-onction la paix rentre dans l'âme du moribond. Sur mon agonie voltige encore la prière du père higoumène. (*Insensiblement elle s'est mise à genoux et, les mains jointes, elle répète la prière du lointain souvenir* :) — Seigneur Dieu, je te remercie pour toutes les souffrances, pour toutes les humiliations, pour les injustices, pour la couronne que je n'ai pu ceindre, pour le petit enfant qui me fut... (*Horrifiée, elle se met debout d'un brusque élan, avec un cri de terreur* :) Non! Non! Je ne puis! Je voulais lui crier en pleine figure : Je ne pardonne pas, non! Je ne te remercie pas, Dieu cruel, pour ce dernier déchire-

ment. Mais la vie, en s'échappant, m'a coupé dans la gorge la malédiction.

LE POÈTE. — (*Il prend la femme dans ses bras et lui parle avec douceur, en insistant avec fermeté pour lui faire répéter sa prière* :) Je te remercie Dieu tout puissant, pour le petit enfant qui me fut arraché dès sa naissance dans la prison. J'ai tout souffert. J'ai tout sacrifié, afin que tout me soit pardonné!

L'INCONNUE. — (*Appuyée au bras du Poète, elle pleure tout bas* :) Mon petit enfant! Mon petit enfant!

LE POÈTE. — Tu pleures! Tes larmes vont grossir encore la marée qui submerge le monde.

La lune pâlit aux premiers rayons de l'aurore.

L'INCONNUE, *se dressant en un spasme de vengeance* :) Mais quelle est cette force mystérieuse qui juge et qui se cache, qui tue et qui ne se révèle point? Je voudrais l'avoir ici, les yeux dans les yeux — comme la Mort, pour la reconnaître et lui demander : Pourquoi? (*Elle frissonne. Cependant la pensée renouvelle son martyre de naguère. Accrochée au Poète, elle l'implore obstinément* :) Toi qui crées et qui juges, Poète, à l'égal de Dieu; car celui-là est immortel qui se trouve haussé sur l'autel par tes soins. De même il n'y a pas d'enfer suffisant pour celui que tu condamnes à l'opprobre.

LE POÈTE. — Tais-toi! Ne blasphème point! Je ne suis pas même un pécheur capable de t'égaler.

L'INCONNUE, *toujours plus pressante.* — Toi qui m'as réveillée de la tombe et qui as vu tout le déchirement de ma vie, toi qui épies maintenant sans pitié les derniers spasmes de ma mort, exauce donc la suprême prière de celle que tu ne rencontreras jamais plus sur la terre. (*Il voudrait se dégager et parler, mais l'Inconnue continue obstinément* :) Non! Non! Tu ne m'échapperas point! Je te tiens maintenant en mon pouvoir, et je te proclame ta sentence. Voici que ma folie va retomber aussi sur toi,

si tu ne traînes pas ici face-à-face, comme devant le tribunal de Dieu, celle-là, la pécheresse, la meurtrière, que je ne fus point, Catherine Petrovna, Impératrice, aussi grande dans le mal que dans le bien. Viens! Je te cite au tribunal de la Conscience, la tienne et la mienne!

LE POÈTE. — Les morts ne se vengent pas lâchement sur les morts.

L'INCONNUE. — Il n'y a point de lâcheté, puisqu'elle est couronnée de gloire jusque dans la tombe, tandis que je me débats toujours dans la fange.

LE POÈTE. — Et si elle était maintenant plus misérable que toi.

L'INCONNUE. — (*Défaillante, elle s'est appuyée contre le mur de la chapelle pendant que de la tête elle nie obstinément* :) Non! Non! Non! Il n'y a plus de pitié pour elle, quoi qu'il en soit! Je la convoque et je l'attends ici, au jugement suprême de vie et de mort!

UNE VOIX DE DESSOUS TERRE, *lointaine.* — Oh! Oh! Oh! Oh!

LE POÈTE. — (*Il tressaille à l'éclair d'une idée folle, qui lui passe par la cervelle. Et il court jusqu'au perron qui donne accès à droite de la chapelle. Là il s'arrête et crie dans la direction de quelqu'un qui monte en bas* :) Catherine!

LA VOIX DE CATTA, *d'en bas, mais plus proche.* — Qui m'appelle?

LE POÈTE. — Viens! (*Il revient en courant vers l'Inconnue qu'il étreint de ses bras, comme pour lui faire un rempart, et il lui montre à droite, en lui murmurant avec impétuosité* :) Tu voulais la voir? Eh bien! regarde!

CATHERINE LA FOLLE. — (*Elle s'avance, hâve, automatique et grotesque, en murmurant dans son délire des paroles incompréhensibles. Elle serre contre sa poitrine une poupée de chiffons* :) Où es-tu, gamine? Réponds, Où es-tu?

L'INCONNUE. — (*En proie à l'épouvante, à l'horreur, à*

la haine, elle se détache du bras du Poète, et s'élance follement contre l'apparition :) Ah! je te vois enfin! cauchemar de ma vie et de ma mort! (*Mais brusquement elle s'arrête court devant le ridicule aspect de la folle, qui la fixe, immobile, insensible* :) Ah! mais toi, qui es-tu? Qui es-tu? Non! Ce n'est pas possible! (*Et un éclat de rire hystérique, irrépressible, lui jaillit de la bouche. Elle en est secouée toute entière* :) Ha! Ha! Ha! La mort même est plus belle que toi! Impératrice Catherine, moquerie de la nature et du monde! Toi! Toi! Ha! Ha! Ha!

CATHERINE LA FOLLE. — (*Elle continue de fixer l'Inconnue, puis avec un geste des épaules exprimant un sentiment de mépris, mêlé de résignation, muette, elle se dirige vers la droite.*)

LE POÈTE. — (*Il a suivi chaque mouvement et chaque geste de la folle; puis, empoignant cruellement l'Inconnue, il lui parle à l'oreille avec une impitoyable dureté* :) Tu veux te venger maintenant sur cette infâme misère, sans nom, sans couronne, sans Empire, sans famille, sans patrie?

L'INCONNUE. — (*Les yeux effrayés et flamboyants, elle fixe alternativement la folle et le Poète, en un frisson de terreur* :) Dans ton regard je revois les mêmes sombres lueurs, qui naguère m'annonçaient la vengeance. Parle! Dis-moi quelle est l'horrible sentence. Qu'est-il demeuré là-bas de son Empire et du mien?

LE POÈTE. — Hormis le peuple — rien!

L'Inconnue jette un haut cri, en se couvrant le visage de ses mains.

CATHERINE LA FOLLE. — (*Elle se tourne vers l'Inconnue et dit d'une voix simple et lointaine* :) Je ne t'en rends pas coupable, sais-tu bien. Elle était déjà bien mal, la pauvrette.

L'INCONNUE, *instinctivement, avec un frisson d'horreur.* De qui parles-tu, malheureuse?

CATHERINE LA FOLLE. — De ma poule, sapristi! Si elle

meurt, je veux l'enterrer dans le jardin des nonnes. (*Fixant la poupée qu'elle tient maintenant entre les mains, puis d'une voix naturelle, profonde:*) Pourtant ça me fait de la peine! Mais qu'est-ce que tu veux? On se moque de moi, parce qu'elle est ma fille. Et pourquoi pas? Qu'elles vivent toutes deux! Je lui avais appris déjà à becqueter les miettes sur mes mains. Et maintenant? Ah! (*Immobile, elle soupire, sombre et maigre.*)

L'INCONNUE. — (*Elle s'approche lentement, les yeux fixés sur la folle, puis automatiquement elle s'agenouille devant elle, et baise l'ourlet de sa robe, en disant tout bas* :) Sœur!

CATHERINE LA FOLLE. — (*Après l'avoir fixée durant un instant, elle se tourne vers le Poète; d'un certain air confidentiel, elle lui murmure, en désignant l'Inconnue*) : Elle est folle, la pauvre femme! (*Elle lui offre la poupée* :) Prends-la. Je ne serai plus seule. (*Elle s'éloigne, mais à mi-chemin, elle se tourne vers l'Inconnue, qui s'est levée et qui ne la quitte pas du regard, puis, avec un ricanement de squelette, elle poursuit* :) Les sœurs me l'ont donnée au lieu de la poule. Maintenant elle est à toi. Tu n'as plus besoin de moi. Je vois! Je vois! Tu as pleuré! Je comprends! Ah! que veux-tu? Je ne peux plus même cela.

Elle disparaît lentement, durant qu'une cloche sonne au loin.

LE POÈTE, *écoutant.* — Le matin. Allons vite! Le soleil va poindre.

Sonne une autre clochette; c'est celle de l'invisible porte, qui donne accès sur la terrasse.

L'INCONNUE. — (*Elle tressaille, puis elle étreint fébrilement la poitrine de la poupée, s'échappe vers la droite, comme si quelqu'un la lui voulait dérober* :) Mon petit enfant! Oh! non! non!

Elle disparaît.

LA VOIX DE LA PETITE FILLE, *du dehors.* — Ouvre, c'est nous! L'Ave Maria a sonné!

LE POÈTE, *délivré du cauchemar, avec joie.* — Ah! la vie se réveille! Me voici, petite! Me voici!

Et il sort en courant. Il fait jour. Cris joyeux de la petite fille. La toile tombe brusquement.

FIN DE LA QUATRIÈME VISION

—

CINQUIÈME VISION

Six heures sonnent par derrière le velarium baissé; ensuite le rideau se lève, et nous nous trouvons dans le même studio du Poète, où, la veille au soir, à la clarté rougeâtre du crépuscule, il eut la première révélation de ses fantaisies poétiques. L'aube point, mais si tristement que l'on ne réussit pas à se rendre compte au premier moment s'il est nuit encore; car sur le bureau continue de brûler la lampe du soir.

LE POÈTE « MOI ». — (*Il continue d'écrire, en jetant sur le fauteuil et sur le sol, page à page, des feuillets couverts de sa grande écriture. En entendant sonner l'heure, il se secoue et, comme s'il avait peur, il répète*) : Six heures! (*Puis se parlant à soi-même* :) Le jour point et l'on dirait qu'il fait nuit encore!

TOI. — (*Il apparaît dans la pénombre, debout près de la fenêtre et répondant aux pensées de l'écrivain avec l'écho de sa propre voix* :) J'ai bien dit hier soir : Il pleuvra! Et voici qu'il pleut...

MOI. — (*Il se lève, ramasse et met en ordre les pages jetées dans la hâte du travail. La fatigue et la nervosité l'accablent; mais en lui vibre encore la flamme de la nuit. Il éteint la lampe* :) J'ai traversé la scène dans la

fantasmagorie du soleil couchant, luttant et souffrant.

TOI. — Avec les nuées seulement?

MOI. — (*Il frissonne, se couvre les yeux de ses mains, comme à l'apparition d'une vive clarté* :) Ah! quelle flamme! (*Courte pause, puis avec effroi* :) Depuis minuit jusque maintenant, j'ai survolé des siècles...

TOI. — C'est ce qui s'appelle rêver...

MOI, *sans faire attention à lui.* — Et comment s'appelle alors le vertige de la hauteur? Cette irrépressible course de la fantaisie dans la lumière crue de la réalité? Car j'ai tout vu, j'ai vu et vécu (*Fixant la page* :) Et puis? Une centaine de pages noircies par l'encre jaillie de ma cervelle, au lieu de vif et rouge sang humain.

TOI. — On dit que la cause de cette chimique transmutation des couleurs, c'est le bacille de la littérature.

MOI. — Cette nuit, cependant, dans le tourbillon créateur, il m'a semblé que chaque page clamait : « Où êtes-vous, Ames, pour fêter votre libération et la mienne?

TOI. — (*Le jour éclôt, plus clair et plus triste* :) Et maintenant? Tu sais bien qu'il n'y a pas d'âme, ni au singulier ni au pluriel.

MOI, *frappant du poing les feuillets déjà chargés d'écriture et posés sur le bureau.* — Ce que j'ai pu dire, je l'ai dit; ce que je savais, je l'ai raconté...

TOI, *avec perfidie, le contrefaisant.* — Alors pourquoi tout a-t-il été vain? comme disait *in illis temporibus* le fameux Comte Luscia, dans ton drame : *Sur la terrasse?* Hi! Hi! Hi! *Requiem aeternam!*

MOI. — (*Pensif, il s'aproche de la fenêtre, qu'il ouvre et d'où il inspecte le monde*) : Il pleut! Triste réveil après une pareille nuit! (*Il marche nerveusement à travers l'appartement, fasciné par le souvenir.*) Quel admirable vol! (*Il s'est éloigné avec impétuosité de la fenêtre, et de nouveau avec fébrilité, il traverse l'appartement. De nouveau il s'immobilise dans sa contemplation inté-*

rieure :) Ah! quels étranges papillons soyeux voltigent, cette nuit, sur ces ruines!

TOI. — N'en est-il pas qui sont de l'espoir — Homme?

MOI, *avec angoisse.* — Que sont donc toutes ces extases, toutes ces réincarnations cette vie exaltée, dionysiaque de l'intelligence, et qu'était donc cette chute en avant, vertigineuse, icarienne, vers une demande unique et fatale? A quoi tout cela peut-il servir?

TOI. — L'ancienne science appelait cela hystérie; mais les modernes l'ont baptisé d'un nom plus long et plus vide de sens : neurasthénie métapsychique de Freud.

MOI, *agrippant avec colère une page couverte d'écriture sur le bureau.* — Dites, vous, feuilles arrachées par la tempête! Est-ce que tout cela n'est que fièvre créatrice du cerveau en feu ou réalité pure, réalité, — réalité plus vraie que la vérité même?

Avec rage, il jette les pages couvertes d'écritures sur la table, qu'il frappe du poing.

TOI. — Qu'est donc la vérité? Bien d'autres ont posé la question, sans obtenir la réponse...

MOI, *près de la fenêtre.* — Il a cessé de pleuvoir. (*Il retourne lentement vers le bureau.*) Que j'écrive encore une page, — ce *post-scriptum,* qui dévoile toujours à la fin le sens intime de la lettre, — et que je me décide à me reposer, à dormir? (*Une pause.*) Les dernières phalènes, ivres de la flambée de cette nuit, respirent doucement autour de moi. — Ah! que disparaisse loin de moi ce cauchemar et que je n'écrive plus, que je ne souffre plus!

TOI, *avec un ricanement.* — Et dans quel but enfin?

MOI, *attentif.* — Je sens que le Doute, le pire démon de tous, épie encore dans l'ombre pour m'arracher la victoire des mains! Mais que prétend-il enfin de moi?

TOI. — (*Sans être vu il s'est niché dans le fauteuil devant le bureau, comme s'il voulait écrire, et d'une voix*

de sarcasme strident :) Que tu sois *toi,* — bête fauve contre bête fauve, et non un semeur de songes creux.

MOI. — *(Il saisit le fantôme par la nuque, le cloue sur la table et d'une voix dure lui ordonne :)* Eh! bien! c'est toi ma dernière vision.

Au même moment, quelqu'un frappe à la porte du fond. Le Poète, contrarié, voudrait réagir et jette un regard circulaire, mais quelque chose de plus fort le pousse à ouvrir. Et sur le seuil se présente la Fille de la Jardinière, un grand parapluie à la main, tandis que de l'autre elle serre contre sa poitrine quelque chose qu'elle cache sous le vieux châle roux qui l'enveloppe toute entière. Derrière elle, dans l'obscurité de l'antichambre, on distingue à peine l'ombre d'une femme. A la vue de la petite fille, TOI s'est blotti contre le bureau, dans l'attitude de celui qui veut écrire, mais en ricanant tout bas.

MOI. — Ma petite fille! Toi! ici!

LA PETITE FILLE, *simple dans les paroles et dans les manières.* — C'est papa et maman qui m'envoient... a, a, a...

TOI. — *(Il l'introduit dans l'appartement, sans prendre garde à la personne qui accompagne l'enfant.)* Tu es venue de si loin! Dépose ton parapluie. Ha! Ha! Il est plus grand que toi! Enlève le châle, que je te voie un peu...

LA PETITE FILLE. — *(Elle rit, mais garde le châle.)* Papa m'a dit de revenir tout de suite. Je dois l'aider à remettre le jardin en ordre. Eh! mais, vous l'avez bien abîmé cette nuit...

MOI, *comme à part soi, tout en la cajolant.* — Oh! innocence! *(A haute voix)* : Mais pourquoi t'a-t-on envoyée ici toute seule ainsi et avec la pluie?

LA PETITE FILLE, *riant.* — Eh! qu'est-ce que vous auriez dit, si je n'étais pas venue vous remercier?

MOI. — De quoi?

LA PETITE FILLE. — (*Elle ouvre le châle et montre la poupée de Catherine la folle. Souriant* :) De cette belle poupée!

MOI, *comme un ressort, ébahi et sombre.* — Qui te l'a donnée?

LA PETITE FILLE. — C'est la nonnette des Trois-Eglises qui me l'a apportée. Voilà tout! (*Elle exhale un profond soupir.*)

MOI, *à part soi, les yeux fixés sur la poupée.* — *Et libera nos a malo*... Non! Cela ne peut être... Et puis ici?

LA PETITE FILLE. — (*Emue, elle jette autour d'elle un regard circulaire; mais, apercevant dans la pénombre de l'antichambre la silhouette de la femme, elle court vers elle, en criant* :) Ah! mais oui! La voici! Elle te racontera tout! C'est elle qui m'a conduite ici...

MOI, *étonné.* — Qui?

LA PETITE FILLE. — Oui, oui, c'est elle qui m'a donné la poupée! (*Elle court jusqu'à l'antichambre et amène par la main une religieuse, en poussant une exclamation de triomphe* :) Comme je te l'ai dit! La voilà!

MOI. — (*Il frissonne et, muet, soupçonneux, il considère avec attention ce qui est en train de se produire dans son studio.*)

TOI. — (*Avec un ricanement perfide, il continue d'écrire et murmure* :) C'est la paire! A la troisième de ces passes romantiques tu seras *knock out*, mon archange...

MOI. — (*Il presse avec plus de force l'invisible écrivain et se parlant à soi-même*) : Silence! Tes railleries sont hors de propos, quand c'est la raison humaine qui est en jeu...

LA PETITE FILLE, *bas à l'oreille du Poète.* — Chut! la pauvrette est aveugle, mais elle est si bonne!

MOI — (*Terrifié, il recule. A part soi* :) Aveugle! Mon destin! (*A haute voix* :) Pauvre sœur! comment pareil accident a-t-il pu t'arriver?

LA RELIGIEUSE. — Le Seigneur m'a éteint les yeux, pour que je puisse le regarder plus clairement.

MOI. — Et vous vous appelez?

LA RELIGIEUSE. — Maria Paola.

MOI, *avec un frisson.* — Maria Paola! Que dis-tu? Le nom du premier fantôme qui soit apparu dans mon œuvre!

TOI, *tout bas, ricanant.* — Hi! Hi! Hi! Et de deux!

LA RELIGIEUSE. — Quand j'ai pris le voile aux *Trois-Eglises,* j'ai choisi ce nom, en mémoire d'une sœur défunte, morte saintement dans le même couvent. (*Elle soupire profondément.*) Elle avait préféré la mort au sein du Seigneur plutôt que de vivre sans la couronne de la vie...

LA PETITE FILLE, *joyeuse, au Poète.* — Voyez comme elle est bonne et charmante, ma petite nonne... (*Elle lui baise affectueusement la main.*)

LA RELIGIEUSE, *avec un pâle sourire.* — La fillette me conduit parce que je suis aveugle, et moi je la conduis parce qu'elle est petite. (*La caressant.*) Elle a voulu à tout prix venir vous remercier du présent...

MOI, *fixant toujours l'aveugle.* — Qui lui a donné cette poupée?

LA RELIGIEUSE. — Moi.

MOI, *impétueusement.* — Vous! Mais alors?

LA RELIGIEUSE, *calme, lointaine.* — Une pauvre femme inconnue que j'ai rencontrée sous le porche m'a dit : Ma sœur, donnez cela à la petite du jardinier. C'est le Monsieur du cinéma qui le lui envoie. (*Courte pause, à la petite fille*) : Remercie. Et allons! La maison est loin...

MOI, *profondément ému.* — Non! Pas encore! Un instant! Restez et dites-moi...

LA RELIGIEUSE, *à la Fillette.* — Tu diras merci au Monsieur...

LA PETITE FILLE. — Merci! Et venez vite nous voir...

MOI, *presque à genoux devant la Fillette, pour lui res-*

tituer la poupée. — C'est toi, mon trésor, que je dois remercier, pour le présent que tu me fais... Aie soin de la poupée, comme si elle était vivante. (*La Fillette rit et cache la poupée sous le châle. Le poète se relève, s'approche de la sœur et baise la croix qui pend à son côté.*) Ma Sœur, je baise la croix de vos peines...

LA RELIGIEUSE. — Je prie Dieu, jour et nuit, pour tous ceux qui ne le prient pas. (*Elle lui tend la main.* TOI *continue à écrire, avec nervostié tout en grommelant. La Religieuse dit*) : Vous connaissez ce collier?

MOI. — (*Il considère avec attention le rosaire, puis en un cri*) : Ah! Maman! C'est le sien! (*Au même moment,* TOI *apparait. Par la fenêtre se montre un peu de ciel bleu. Le Poète, avec des larmes dans la voix*) : Le fil de soie râpé par les années s'était cassé et le collier s'est dispersé. Une seule perle manquait. Maintenant elle est retrouvée, et la parure est complète. Oh! Oh! (*Le visage dans les mains, il pleure de joie.*)

LA RELIGIEUSE, *immobile et maintenant calme.* — La paix que j'ai retrouvée, maintenant je vous la donne...

MOI, *transfiguré, reprenant courage.* — Ma sœur, encore un mot, un seul! Un message de l'au delà...

LA RELIGIEUSE. — Pardonnez toujours tout — à tous — comme fait Dieu lui-même.

Disparaissent la Fillette et la Religieuse.

MOI. — (*Il a écouté sans mot dire, figé; puis, demeuré seul, il jette autour de lui un regard circulaire, comme s'il était entré pour la première fois dans l'appartement. Ranimé par la vision, mais accablé de fatigue, il se traîne jusqu'au fauteuil devant le bureau, et s'y laisse tomber, la tête appuyée sur les bras croisés. Silence. Pause. Il secoue ensuite son malaise momentané, considère le collier qu'il tient toujours entre les doigts. Il est calme et parle, comme s'il était à peine éveillé.*) Je suis fou, en vérité! Je continue à rêver, les yeux ouverts.

Ce maudit art d'écrire nous fait vivre dans le doute continuel qu'un démon se cache dans notre sein et écrit avec notre sang (*Il examine le rosaire* : Je te croyais perdu, ô mon collier, et maintenant te voilà entre mes mains! Certes! c'est là la dernière attaque de ma folie. (*Il se lève lentement.*) Que dirait mon médecin, si je lui racontais l'histoire de cette nuit; et que Maria Paola même — le rêve évanoui de ma jeunesse — est venue ici pour me rendre le collier perdu avec les mêmes yeux éteints de l'aveugle ruine? Il me ferait une saignée pour le moins!... (*On entend dans la pièce un léger rire, pareil au chant du grillon. Le Poète écoute, puis répond en riant* :) Ha! Ha! Je te connais, bestiole criarde! Me chansonnes-tu, parce que je préfère encore l'idéal à la gloire? Ou m'annonces-tu le contraire — la déroute? Attends! Avant de prononcer *trois*, j'aurai touché la terre des épaules et la lutte de Jacob avec l'Ange aura pris fin. (*Il prend le rosaire, le caresse du regard, des lèvres et de la voix*) : O mon âme, je sais maintenant ce que tu veux! Le collier de perles de la vie est clos et, dans la bénédiction du passé, enseveli! (*Il baise le collier et le dépose dans le tiroir, qu'il ferme à clef; puis, d'un geste résolu, ramasse les pages couvertes d'écriture et les contemple fixement en parlant comme à lui-même d'un ton net et grave* :) En vain vous me trompez. La parole écrite ne pourra plus crier d'une véritable douleur humaine, comme cette nuit elle tonnait avec la voix d'un songe vécu. Et puis-je, dans le doute, développer et terminer l'ébauche de la tragi-comédie de l'Empire de Catherine? Et cela maintenant, après que la malédiction de ces martyrs a été exaucée?

L'ÉCHO, *de loin.* — Tu le peux...

MOI. — Mais alors Elisabeth Tarakanova — pauvre poupée de Catherine, la folle — serait devant le monde sans mystère?

L'ÉCHO. — Sans mystère...

MOI, *avec fermeté.* — Alors — non! (*Et il s'apprête à déchirer les feuillets couverts d'écriture.*)

TOI. — (*Il est issu de la pénombre, comme s'il sortait du manuscrit et il se dresse en face du Poète, agrippant lui aussi des feuillets noircis, puis, entre le badinage et la colère*) : Bas les mains! Cette œuvre a été conçue par l'Homme-Démon, par conséquent elle est à moi!

MOI, *face à face, avec plus de force et de netteté, car il ne sait qui l'emportera dans la lutte avec les mains.* — Mais tu ne vois pas que le monde a été noyé dans la haine et dans le mépris et que maintenant il a besoin d'idéal, non de poisons?

Tous deux maintenant luttent pour s'arracher l'un à l'autre les feuillets noircis, avec une impétuosité qui va s'accélérant.

TOI. — Tu frémis pour ta gloire?

MOI, *avec élan.* — Ah! non! Ma gloire est dans le Seigneur... (*d'une forte secousse il lui enlève les pages des mains. Au même instant, le soleil a percé les nuages et entre triomphalement dans la pièce, en illuminant vivement le visage du Poète, qui à voix forte s'écrie* :) *Knock out!*

TOI. — (*Il éclate en un hurlement et s'évanouit avec les dernières ombres de la nuit, qui se précipite dans l'abîme. On entend au loin des appels de sirène et des sifflets de fabriques invitant les hommes au travail.*)

MOI. — (*Il est demeuré droit, ébloui, dégagé du cauchemar, les mains tendues vers le soleil et vers la grande voix du Travail. Et quand cela prend fin, il s'avance et, les yeux fixés devant lui, il prononce avec toute la vigueur de son calme retrouvé* :) Pardonnez toujours tout à tous, comme fait Dieu lui-même! (*Puis, en un rythme de joie surhumaine, il crie à travers l'appartement, en tenant à la main les feuilles de son manuscrit, et en criant comme en extase* :) Il est crevé le monstre du Doute Ah! libre! libre! libre! Ha! Ha! Ha! Et toi, cauchemar, chien har-

gneux, tu sens encore cela! (*Et avec frénésie il se met, avec des gestes de plus en plus prompts, à déchirer un à un les feuillets du manuscrit en criant* :) Et cela! Et cela! Et cela! Et cela!

Etc. Etc.

Le rideau tombe en coup de foudre.

IVO VOÏNOVITCH.

Juillet 1924 — Juillet 1927.

Traduit du texte serbo-croate inédit
par PHILÉAS LEBESGUE.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

René Herval : *Falaise, cité normande*, Rouen, édition de la Vicomté ; Caen, L. Jouan et R. Bigot. — Gustave Fagniez : *La Femme et la Société française dans la première moitié du XVII*e *siècle*. Préface par M. Funck-Brentano, Libr. universitaire J. Gamber. — Nora Atkinson : *Eugène Sue et le Roman-Feuilleton*, Nemours, Impr. André Lesot.

Quiconque fait une incursion en Normandie est frappé de voir, tout au long des villes côtières de cette province, surgir tant de maisons, tours, châteaux, statues, plaques et colonnes rappelant la grande figure et la grande aventure de Guillaume le Conquérant. Le duc-roi semble être l'objet d'une dévotion particulière sur cette terre où quelques intellectuels se proclament encore bien plus volontiers Normands que Français.

Pourtant cette province, malgré son culte pour le furieux guerrier, ne rêve plus de conquêtes, de batailles et de courses maritimes. Elle s'est pacifiée. Elle vit d'un actif commerce parmi les verdures et les fleurs. Dans les voies aérées de ses cités modernisées, seules des maisons pavoisées de poutres sculptées, des églises et des abbayes, des portes d'anciens remparts, des donjons fièrement dressés évoquent son passé d'héroïsme, de piété, d'entreprise, d'opulence, la geste épique de ses paladins et celle, non moins épique, de ses marchands, marins et armateurs.

Elle donne asile à des archéologues et à des historiens, pour la plupart doublés d'artistes et qui se vouent à la conservation de tant de vestiges de son antique gloire ou encore à l'étude des problèmes restés obscurs de ses annales.

Nous aimons à croire que M. René Herval, récemment élu membre de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen, jouit d'une estime particulière dans ces groupes de savants. Car ce fin Normand, attaché à sa terre natale par des liens d'ardente admiration, a consacré, en qualité de poète aussi bien que d'his-

torien, toutes les forces de son esprit à exalter la grâce, la beauté la grandeur de sa province. Il en a chanté tout d'abord l'épopée en vers d'une belle richesse de couleurs et voici que, avec des soins d'archiviste servis par d'agréables ressources de style, il peint successivement le « portrait » de chacune de ses villes. Nous avons signalé ici ses travaux sur Lisieux et Dieppe. En tête de son nouvel ouvrage, **Falaise, cité normande**, illustré de nombreuses planches, traité de telle sorte que l'on y rencontre tous les aspects de l'activité passée et de la séduction présente de cette cité, il a placé, non sans raison, une image de ce Guillaume le Conquérant vénéré par ses compatriotes.

C'est à Falaise même, en effet, que naît, de Robert-le-Diable, vicomte d'Exmes, et d'Arlette, fille d'Herbert le pelletier, le rude bâtard qui ajoutera, sur son chef, la couronne d'Angleterre à la couronne de Normandie. M. René Herval conte avec beaucoup de charme, et comme pour parer de poésie le début de son volume, les circonstances légendaires de cette naissance.

Il entre ensuite de plain-pied, informé aux meilleures sources, dans l'histoire de la petite ville. Il n'en est point de plus émouvante et de plus tragique. Car Falaise, dès son origine, apparaît aux différents seigneurs qui se disputent la possession du pays normand comme une place de première importance stratégique. Entourée de solides remparts, renforcée par des tours, tourelles et donjons, elle soutiendra, défendue par une bourgeoisie énergique, les assauts successifs de l'Anglais et du Français et n'ouvrira ses portes que réduite par la famine ou écrasée sous la mitraille. Les souverains qui tour à tour y feront de solennelles entrées, soucieux de la garder, lui conserveront sans cesse des privilèges exceptionnels. Après avoir été, pendant toute la période féodale, mêlée à des luttes épiques, elle deviendra, au XVIe siècle, un centre de la résistance huguenote.

De ses monuments anciens, dont M. René Herval signale et étudie en détail les magnificences, les églises, le donjon et quelques curieuses maisons subsistent, car les remparts, tout l'appareil de fortification édifié par les guerriers d'autrefois, subirent des chocs trop fréquents et trop rudes pour pouvoir braver le temps.

Falaise ne fut point seulement séjour de farouches belligérants. Des poètes chantèrent à l'ombre de ses tours. Montchrestien, l'un

de nos premiers écrivains de tragédies, personnage dont la carrière fut singulièrement mouvementée, et les Vauquelin dont descendirent Vauquelin de La Fresnaye et Vauquelin des Yveteaux, sortirent de son terroir. Non loin de la petite cité, et formant, à l'origine, l'un de ses faubourgs, le lieu de Guibray donna naissance à l'une des plus fameuses foires de l'ancienne France. M. René Herval consacre un excellent chapitre à cette foire, détachée dans la suite de Falaise et constituant, comme le montre l'estampe de Chauvel de Cantepie, un îlot de pittoresque et frénétique négoce, issu de l'intelligence et de l'activité des marchands qui réparaient sans lassitude les destructions des guerriers.

§

Notre pays, fort riche en histoire locale, telle que la présente, grâce à son talent et à son érudition, M. René Herval, demeure, par contre, fort pauvre en histoire des mœurs. Celle-ci ne figure à peu près jamais dans les travaux généraux que, nous ne savons pour quelle raison, on considère comme de la « grande histoire ». Rarement les savants consentent-ils à s'y spécialiser.

Les éléments documentaires de cette histoire sont dispersés dans des multitudes de volumes et surtout dans les pièces notariées que nos tabellions actuels laissent consulter avec beaucoup de difficulté. Alfred Franklin, Babeau et, plus récemment, M. d'Avenel ont tenté successivement, avec plus ou moins de bonheur, de nous donner des lumières sur les usages et les coutumes de nos ancêtres. Le plus souvent, ils ont englobé plusieurs siècles dans leurs recherches, généralement livresques, et réalisé des synthèses qui donnent à leurs lecteurs de médiocres satisfactions.

Avant de mourir, Gustave Fagniez avait publié à la *Revue des Deux Mondes* et à la *Revue hebdomadaire* les résultats de ses enquêtes plus spéciales sur la situation et le rôle de **La Femme dans la Société française** pendant la première moitié du XVIIe siècle. Ses études ont été récemment assemblées en volume. Nous avons lu avec curiosité ce volume fâcheusement démuni des références que portaient ses chapitres insérés dans les revues. Nous avions grande sympathie pour Gustave Fagniez, auteur d'excellents ouvrages sur le Père Joseph, et nous pensions qu'il avait réuni des faits significatifs sur le nouveau sujet choisi par lui.

En réalité, l'histoire politique prépare mal à l'histoire des mœurs. Nous avouons avoir été déçu, non par le texte même de Gustave Fagniez, écrit dans une langue claire et ferme, mais par sa documentation qui nous semble, le plus souvent, superficielle. Cet auteur est fort respectueux de l'ancien régime. Il travaille visiblement avec le goût de le magnifier et non de pénétrer sa secrète intimité. Assurément la recherche et la trouvaille sont malaisées dans le domaine des mœurs. Seuls quelques réalistes nous ont ouvert, avec trop de discrétion, les foyers de leur époque. Gustave Fagniez piétine sur place et ne souhaite point les révélations parfois accablantes des actes notariés. Son livre traite de la naissance, de l'éducation, du mariage, de la vie professionnelle, de la charité, des sentiments religieux de la femme sous Louis XIII.

Problèmes difficiles à élucider et auxquels Gustave Fagniez, généralisant trop d'après des cas particuliers, apporte des solutions hâtives. Citons des exemples. Le baptême, écrit Gustave Fagniez, devait avoir lieu le jour ou le lendemain de la naissance. Il est exceptionnel, au contraire, que cette cérémonie s'accomplisse dans ce délai. Elle est si souvent renvoyée à des temps ultérieurs que lorsque le registre baptistère ne mentionne pas — ce qui est fréquent — la date de naissance de l'enfant, on ne peut fixer cette date.

Pour prouver que les classes sociales fraternisent au xviie siècle, Gustave Fagniez prétend que les gens aisés de cette époque prenaient des pauvres pour parrains de leurs rejetons. Cette prédilection pour les parrains pauvres ne se rencontre guère que dictée par un vœu ou par l'esprit d'humilité de certaines familles pieuses. Mme de La Fayette, que Gustave Fagniez ne cite pas, donna un pauvre pour parrain à son second fils après avoir donné au premier la protection d'un riche seigneur. C'est le riche seigneur: le roi, un prince du sang, un duc bien en cour, dont chaque famille souhaite de préférence l'appui pour un nouveau-né.

De même nous ignorons où Gustave Fagniez a pu constater que les familles catholiques, dans un but « d'apaisement des passions religieuses », admettaient des protestants au parrainage de leurs enfants. Seul l'intérêt a pu guider fort rarement de tels choix.

Gustave Fagniez fournit des renseignements rapides, incom-

plets, souvent erronés sur la nourriture et l'éducation premières des petites filles. Il tient peu compte, ce semble, de la mortalité infantile, heureusement compensée, au XVIIe siècle, par l'abondance des naissances. Ses pages sur l'enseignement sont un peu écourtées ; elles envisagent surtout l'organisation des communautés enseignantes d'Ursulines et d'Augustines. Elles ne signalent pas la supériorité de la bourgeoisie sur l'aristocratie dans le domaine de l'instruction.

Ainsi, multipliant les insuffisances, Gustave Fagniez conduit-il à l'époque de la nubilité ses petites filles. Celles-ci sont désormais prêtes au mariage, lequel est généralement précoce. On voit, en effet, bon nombre de jouvencelles de 12 ans recevoir la bénédiction nuptiale.

Sur cette question de mariage, Gustave Fagniez ne témoigne pas plus que sur les questions précédentes d'une meilleure information. Il s'élève contre l'opinion accréditée d'après laquelle les « inclinations seraient comptées pour rien dans les mariages de l'ancien régime ». A son avis, les jeunes filles à qui leurs familles imposaient des époux sans les consulter pouvaient recourir à la justice et y recouraient fréquemment. Hélas ! d'innombrables attestations contemporaines démentent les dires de notre historien. Le problème matrimonial au XVIIe siècle a suscité des commentaires de tous genres. Molière l'a porté au théâtre. Les précieuses l'ont sans cesse discuté dans leurs « ronds » et ont maintes fois tenté d'agiter l'opinion pour obtenir sa résolution dans un sens profitable à la femme.

Le mariage, sous Louis XIII comme sous Louis XIV, était une affaire où les sentiments n'intervenaient à peu près jamais. Les familles unissaient, comme le dit un petit auteur, « Mme la Fourberie à M. l'Intérêt ». Rarement l'entente régnait-elle dans des foyers fondés sur la cupidité. Les époux se réservaient le droit d'aimer où bon leur semblait, l'amour ne pouvant être ressenti, sans ridicule, que sous une forme extra-conjugale.

La place nous manque pour traiter un sujet de si grande envergure et pour démontrer la fragilité des diverses thèses soutenues par Gustave Fagniez dans son livre. Du moins espérons-nous avoir établi en ces quelques lignes que l'histoire des mœurs a besoin, pour refléter la réalité, d'être appuyée sur autre chose que sur des idées préconçues, qu'il la faut documenter avec le

plus grand soin et méditer longuement pour éviter de propager des erreurs.

§

Certains trouveront sans doute exagéré de voir **Eugène Sue et le Roman-Feuilleton** fournir le sujet d'une thèse de doctorat ès-lettres. Pourtant Mme Nora Atkinson, en rendant un double hommage à un homme et à un genre littéraire quelque peu discrédités, a produit un travail d'un très vif intérêt et enrichi, à défaut de pièces inédites, d'une érudition variée et d'abondantes bibliographies. Au surplus, elle a situé à sa véritable place son héros dont on est trop enclin aujourd'hui à mépriser l'œuvre et précisé par quels mérites particuliers cette œuvre se signale à l'attention de l'historien.

Eugène Sue fut un personnage singulier, à la fois fort pittoresque et fort ridicule. Après une jeunesse quelque peu orageuse, ayant hérité la grosse fortune de son père et de son grand père, il se transforma en l'un de ces dandys vaniteux et burlesques qui vivaient à l'époque du romantisme. Il mena une existence d'oisif superbe, éblouissant Paris de son luxe. Ainsi parvint-il à se ruiner au point d'avoir besoin de sa plume pour subsister.

Il avait déjà montré quelque goût pour les lettres à l'époque de cette ruine, lancé de petits romans et fait représenter de pauvres pièces de théâtre. La nécessité l'y poussant, il écrivit, parallèlement à Dumas père, des récits historiques et fut, plus certainement que ce dernier, le créateur du roman-feuilleton. Au cours de cette période, il publia, entres autres œuvres importantes, une *Histoire de la marine française*, de valeur assez médiocre. Loin de persister, comme Dumas, dans le genre du roman historique, il inaugura le roman-social sous l'influence des doctrines politiques qu'il avait adoptées. On ne peut aujourd'hui imaginer le formidable succès qui accueillit les *Mystéries de Paris*, le *Juif errant* et tant d'autres productions d'une plume intarissable, écrites sans aucun souci de style, généralement publiées dans les journaux du temps, puis en livraisons et en volumes.

Eugène Sue dut à ces travaux un tel prestige que le peuple l'envoya, aux élections de 1850, siéger à l'Assemblée nationale. Ses tendances politiques, la fermeté de ses convictions devaient lui valoir, sous Napoléon III, un douloureux exil au cours duquel il mourut.

Mme Nora Atkinson analyse avec intelligence ses romans et son théâtre, fort abondant aussi. Elle montre que son héros fut un sociologue d'une grande originalité et que, « par sa seule intuition, il devança de cinquante ans les découvertes de l'école italienne d'anthropologie criminelle ». C'est évidemment par ses curieuses incursions dans la « pègre » parisienne, dont il connaissait à fond les mœurs et le langage, et aussi par les théories sociales soutenues au cours de ses récits qu'Eugène Sue survivra, seul de tous les romanciers feuilletonistes dont il fut le père.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Georges Chennevière : *Œuvres poétiques*, « Nouvelle Revue française » — Louis Chadourne : *Accords*, « Nouvelle Revue française ». — Joseph Faraone : *Fanes*, Bossard. — S. n. d'auteur : *Poèmes Guerriers*, s. n. d'éditeur.

Georges Chennevière (ou, de son vrai nom : Léon Debille) est né à Paris, le 22 mai 1884, il y est mort le 21 août 1927. Ses œuvres ? *Le Printemps*, 1911, *Poèmes* 1920, *la Légende du Roi d'un Jour*, 1923 ; on sait la part importante qu'il prit à la création et à l'organisation de grands spectacles populaires au Trocadéro, et son adhésion aux principes et doctrines de *l'unanimisme*, auquel, avec son ami Jules Romains, il trouva cette appellation. Maintenant, avec une préface excellente de Jules Romains, une introduction documentée et précise de MM. André Cuisenier et René Maublanc, voici réuni l'ensemble, ou des fragments par endroits, de ses **Œuvres Poétiques**. Nul, dès les premiers vers, ne saurait mettre en doute la spontanéité sensible de ses images ; la sûreté de ses cadences, une ingénue sincérité à exprimer, une sorte de simplicité qui ne se masque pas, et qui n'exclut pas une finesse d'esprit prompt et naturellement grave ou même profond. Il lit au cœur de l'homme ses aspirations et ses secrètes douleurs. Des pages dans le poème le *Printemps*, et peut être plus encore dans la *Légende du Roi d'un jour*, sont d'une beauté pleine et émouvante. Pourquoi n'y éprouvons-nous cependant, en dépit d'une sympathie tenace, toute satisfaction ? Hélas! je crois avoir découvert l'origine de ce défaut à mon avis, dans une phrase de lettre donnée par MM. Cuisenier et Maublanc. Jeune, il se hâtait à prendre rang dans la foule attendant l'heure

d'entrer et de se placer le mieux possible aux spectacles de l'Opéra, aux exécutions musicales chez Colonne. « Dans cette foule pendant les longues attentes, il parlait de musiciens et de poètes, s'amusait à citer Claudel ou Romains. » Soit ! mais, complète la lettre du 1er décembre 1909 à Jules Romains,il aimait *semer, sans avoir l'air de rien, des noms, des idées qui finissent par se propager. Il assistait à des contagions intéressantes.* En d'autres termes,il songeait à convaincre,à persuader, à séduire, il n'importe ; et ce souci peut,à coup sûr, avoir son mérite et son utilité ; je doute qu'il appartienne au poète de s'en préoccuper. A chacun, ici-bas son rôle. Georges Chennevière était sincère, force admirable, force pure étrangement et durable pourtant aussi, en ce qui le concerne,fatale. Il n'est pas un poème de lui qui m'apparaisse, au sens supérieur du mot, désintéressé; toujours et partout il a en vue un public moyen, mais non vulgaire, sot ou terne ; il élit son public, c'est celui des intelligences, si nombreuses d'ailleurs, de nature affinée et ardente, qui ne sont pas cultivées, qui brûlent de l'être, qui désirent et ne sont pas assouvies. Il leur prépare l'initiation, prêt à les guider, à leur ouvrir la voie où les individualités s'épanouissent ; il ne néglige, pris par cette tâche fraternelle et louable, qu'une nécessité fondamentale pour le poète : il s'attarde souvent à stationner aux paliers dont il facilite à d'autres l'accession ; il s'y tient les ailes collées au corps, de peur d'effaroucher ; il ne prend pas lui-même plus haut son essor : « toute la vie est dans l'essor », disait avec justesse Verhaeren.

Je ne voudrais pas qu'on se méprît sur mes intentions critiques. Je ne veux diminuer ni restreindre, ni blâmer en quoi que ce soit l'œuvre du poète sûr et grand qu'a été Georges Chennevière, et si je choisis un nom pour marquer l'obstacle où je butte, c'est, qu'on le remarque, le nom si grand d'Emile Verhaeren. Lui aussi eût été enchanté d'entraîner à sa suite les foules ; à nul mieux qu'à lui ne conviendrait (je crois que Jules Romains le reconnaît) l'étiquette d'unanimiste, mais ses élans sont personnels, s'absorbent aux fonds des abîmes azurés, sans qu'il sache si on l'y accompagne ou non, et il donne en puissance le maximum de ce qu'il peut ; il souhaite être compris, à coup sûr, mais s'il ne l'était pas, tant pis ! c'est cependant là qu'il était prédestiné. Et l'assentiment du public, ma foi ! il pense l'obtenir, je sup-

pose, dans la tâche du poète et non dans celle de qui enseigne ou renseigne.

La résolution de créer, de soutenir ces vastes spectacles où l'âme des foules se révèle en leur présence et par leur présence même qui y participe ne manque point, à coup sûr, de hardiesse et de noble conviction, mais elle est entachée de la même erreur ; à d'autres de la remplir.

Accords : *Commémoration d'un mort de Printemps ; chant pour le renouveau de moi-même ; chant pour la première nuit de lilas en fleurs ; chant pour les deux crépuscules : chant pour mon ami disparu*, — ne croirait-on à une transposition moderne des grands *triomphes* de Pétrarque ? Et, de fait, Louis Chadourne possédait en érudit délicat et avisé le culte et la culture des hautes époques de la littérature toscane. — D'autres titres s'y joignent : *L'amour et le Sablier* ; *Poèmes d'Italie*, *Départs*... sans compter, dans cette édition que présente une préface de M. Benjamin Crémieux, un certain nombre de poèmes de jeunesse. Hélas ! en a-t-il écrit d'autres ? Né en 1890, Chadourne est mort au début de 1925 (malade dans une clinique, depuis, alors, près de quatre ans) et au moment précis où la plus juste renommée allait vers lui pour ses beaux romans, *le Maître du navire*, *l'Inquiète Adolescence*, *Terre de Chanaan*. C'est par eux que son nom est destiné à vivre, et, si intelligents et sensibles que soient les vers qu'il écrivait pour satisfaire au trop-plein de ses émotions et de ses sensations, j'ai peine à supposer qu'ils ajoutent beaucoup à sa gloire. Non qu'ils ne soient fort bien ; peut-être serait-ce plutôt parce qu'ils sont trop bien. Oui, les sentiments, oui les images, l'invention souvent du rythme ont leur source en l'âme, au cœur, au cerveau de Louis Chadourne : pourquoi, cependant, les poèmes accomplis font-ils, à peu près sans exception, songer à ce qu'on aime chez Samain, chez Henri de Régnier, puis chez Claudel, chez Romains, chez Apollinaire, surtout peut-être chez Walt Whitman, parfois chez Valéry-Larbaud, et même, puisque le veut M. B. Crémieux, chez Henry Levet ? En vérité, dans les poèmes de Louis Chadourne je ne cesse jamais de sentir le prosateur que j'aime, et l'érudit ; je ne perçois que bien moins le poète. Il me ferait sur un plan différent souvenir de ces sonnets de Taine, si voisins presque des sonnets de Heredia, mais qui ne sont, quoique plus nourris de sens mystérieusement phi-

losophique, que des reflets, de parfaits reflets, si l'on désire, mais qui jamais n'auraient pris naissance, dans cette forme du moins, si les autres n'avaient pas existé. France non plus ne fut pas un poète, Bourget l'est à peine un peu davantage, si peu, et vraiment point du tout, si sûrement que j'admire en eux les prosateurs qu'ils sont, — ni M. Mauriac, ni M. Giraudoux, ni M. Mac-Orlan...

Un jeune homme n'a pas atteint l'âge de trente ans, une fascination magique l'attire au culte des lettres françaises, il a tout lu, il réfléchit, il s'essaie à des rythmes de vers et de prose. Il se sent illuminé, inspiré, et l'amour de la vie, de la nature, des fleurs, des eaux, se fond en son imagination à l'amour merveilleux, enthousiaste et sain de la femme. Hélas, la sournoise maladie le retranche déjà du nombre des vivants, lui impose l'isolement, la patience et la résignation ; elle dure, la confiance en lui peu à peu s'émiette, mais sa religion de jour en jour plus ingénument intellectuelle ne cesse ni de grandir ni de s'affiner. Soudain, c'est le départ, la séparation, la mort. Les amis consternés, les parents tressent au disparu la couronne et l'hommage... Ils ont raison, et, quand on songe à cet enfant précoce et clairvoyant que nous révèlent par ce recueil **Fanes** les peu nombreux et étincelants et discrets poèmes, les lettres surtout de Joseph Faraone, on ne peut qu'associer sincèrement à ces hommages son regret. Un phare qu'on eût pu espérer s'est avant l'heure éteint...

Qui n'aimerait qu'un livre se présentant, ainsi que **Poèmes Guerriers**, sans que rien fasse pressentir le nom de l'auteur ni de l'éditeur, fût de premier ordre ? Et cette préface:

La véritable poésie est à mon sens quelque chose de si intime et si personnel, que j'ai été longtemps sans comprendre comment un véritable poète pouvait laisser publier ses vers... Si je me dérobe aujourd'hui à cette règle, c'est d'abord parce que j'ai appris à douter que je fusse un véritable poète. C'est aussi parce que les vers qui se cachent derrière cette page sont l'œuvre d'un moi si lointain, si différent de mon moi actuel, que je puis le considérer comme défunt. J'ai longtemps gardé dans mes papiers ces confidences. Tant qu'elles faisaient vibrer quelque chose au plus profond de moi-même, l'idée de les imprimer me faisait horreur. Maintenant elles ne m'intéressent plus, et je répugne pourtant à les détruire d'une façon brutale. Le plus simple et le plus commode n'est-il pas, comme on fait aux petits chats, de noyer ce volum

anonyme dans le flot des productions destinées à redevenir si vite anonymes ?

Or, il n'est pas vrai que les petits poèmes de cette plaquette encourent à bon droit « ni cet excès d'honneur, ni cette indignité. » Ce sont notations de la tranchée, croquis de la vie militaire en campagne, nostalgies et impromptus de hasard. De jolis coins de paysage, des chansons de marche, des allusions à des rêves, à des espoirs, hélas ! à des rancœurs, et ce poème amer, — trop juste ! *les chiens de garde*, — et cette pluie « qui est l'amour et la paix, qui apporte le silence, et qu'on aime, charmante amie qui vient rafraîchir le corps ! »

La haute cheminée fume
Et sa fumée se confond
Avec la pluie et la brume
Aux lointains où tout se fond.

Et l'averse s'éternise,
Le ciel semble, d'un gris mort,
Vouloir en douce pluie grise
Mourir sur les quais du port.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Abel Hermant : *La flamme renversée*, E. Flammarion. — André Salmon, Geo London, Fernand Divoire : *Le Roman d'un crime*, Editions des Portiques. — Victor Gœdorp : *Le coup de trois*, Bernard Grasset. — Jean Tousseul : *La veilleuse*, Editions Rieder. — Louis-Jean Finot : *L'allumeuse*, Albin Michel. — André Baillon : *La vie est quotidienne*, Editions Rieder. — André David : *Le vice d'une femme*, Editions de France. — Jean Marèze : *Le cœur à droite* J. Ferenczi et fils. — Maurice Courtois-Suffit : *Le rossignol américain*, Editions « Au sans pareil. »

Je ne puis m'empêcher de faire un rapprochement entre le sujet du dernier roman de M. Abel Hermant, **La flamme renversée**, et celui de *Fort comme la mort*. Dans *La flamme renversée*, en effet, comme dans le roman de Guy de Maupassant, un homme se reprend, au seuil de la vieillesse, au charme des émotions qu'il a éprouvées à l'âge le plus ardent. Tandis, toutefois, que le héros de *Fort comme la mort* retrouvait dans la fille de sa maîtresse l'image de son amour, c'est celle de son amitié que le personnage de *La flamme renversée* retrouve dans le fils d'un ancien camarade de régiment... Il oublie que

les années ont passé ; car l'intelligence, comme le cœur, ne vieillit pas, chez certains, ou ses exigences et son activité survivent à la déchéance du corps. Le miracle s'accomplit pour lui comme pour le peintre de Guy de Maupassant, d'une véritable résurrection. Plus heureux, néanmoins, il voit ses sentiments payés de retour et le plus beau, le plus parfait des échanges spirituels s'accomplit entre lui et le fils de son ami. C'est un grand sujet, on s'en rend compte, que M. Abel Hermant a traité, et je ne doute pas que beaucoup de sensibilité n'alimente la philosophie qui s'en dégage. Mais l'émotion n'en est guère exprimée que dans les dernières pages, après la mort du jeune homme qui, soldat (l'action du récit de M. Abel Hermant se passe pendant la guerre) tombe fauché dans sa fleur. Symboliquement, il achève par là de se mettre *sur la même ligne* que son grand aîné, dès lors en proie, comme le dit M. Abel Hermant à « une douleur panique ». Il me semble — je veux dire que j'ai l'impression — que M. Abel Hermant intellectualise trop tout ce qu'il touche, ou qu'il s'applique à étendre avec pudeur un voile d'abstraction sur ses sentiments. Qu'il fasse le personnage qui parle à la première personne dans son récit adresser ce récit à une morte et sur un ton ironique surprend déjà, et déroute un peu par quelque chose d'artificiel. Il se guinde, en outre, avec une élégante érudition, dans un positivisme qu'on ne saurait trouver déplaisant en soi, mais qui se fait agressif ou place avec trop d'ostentation la raison au-dessus du sentiment, qu'il apparente, du reste, à l'instinct. Qu'instinct et sentiment, quand ils ne font qu'un, méritent d'être rabaissés devant la raison — je ne le conteste pas. Mais si on détache le sentiment de l'instinct pour lui restituer sa place au sommet de la triade, il prend sa signification suprême, de dominer la raison, ou de s'appuyer sur elle pour affirmer, grâce au discernement, la valeur du choix... Il y a, bien entendu, de fines, de profondes observations dans l'ouvrage de M. Abel Hermant, qui est d'un lettré et d'un homme d'esprit. Rien de plus noble que les pages que M. Abel Hermant écrit sur l'amitié. Mais on voudrait que cet admirateur de Platon fût plus attaché à la pensée métaphysique de son maître que fidèle à son harmonieuse tradition.

Si Victor Hugo n'avait écrit *L'Histoire d'un crime*, c'est ce titre, et non celui de **Roman d'un crime** que MM. André

Salmon, Geo London et Fernand Divoire eussent donné, j'imagine, au récit qu'ils ont écrit en collaboration, et qui n'a rien de policier, encore moins de feuilletonesque. Plein de vérité et d'humanité, un tel récit veut être, en effet, une manière de résumé synthétique de ce drame qui va de l'assassinat à l'échafaud, et par sa simplicité et, mettons, par sa banalité même atteint à la grandeur classique. MM. Salmon, London et Divoire sont parvenus, en psychologues et en réalistes, à nous donner, de chacune des phases du crime crapuleux, l'aspect le plus significatif. Mystère au début, comportant la possibilité de l'erreur judiciaire : cuisinage du coupable ; Cour d'Assises ; Santé ; dressage de la machine du Dr Guillotin, boulevard Arago, ils ont tout évoqué, sans négliger « la tempête sous un crâne » du dernier jour du condamné, et ils ont fait œuvre, non seulement émouvante, mais morale. Une réussite, d'autant plus remarquable que l'on ne saurait dire dans quelle proportion chacun des collaborateurs y a contribué.

M. Victor Gœdorp, qui s'est spécialisé dans les histoires de turf, publie, aujourd'hui, **Le coup de trois**, où il nous initie au mystérieux problème du hasard et de la chance. Il s'en faut de rien que le héros de son roman, un joueur invétéré, ne réussisse le miracle de toucher une fortune en risquant le gain d'une première course sur une deuxième, et en reportant le bénéfice réalisé dans celle-ci sur une troisième... Mais il n'y a qu'un pas du Capitole à la roche Tarpéienne... Il perd (ayant en réalité gagné) par la félonie d'un camarade, lequel avait toute sa confiance, et le voilà guéri de son vice. Admirons la force d'une déception qui a tous les effets de la grâce, et reconnaissons que M. Gœdorp connaît bien la mentalité du joueur. Fort au courant des mœurs actuelles des gens qui s'amusent, il est observateur sagace, non sans philosophie, et les pages m'ont paru excellentes où il évoque, devant le tapis vert, son héros en proie à la plus féroce des passions.

C'est un curieux roman d'amour que celui de M. Jean Tousseul, **La Veilleuse**, et d'une séduction trouble, mais certaine. On y voit un homme, qui semble se plaire à être malheureux, « s'adonner à la boisson », comme on dit dans le peuple (j'ai renoncé à compter combien il absorbe de vermouths dans une soirée) et qui finit, tout de même, par où il aurait dû commen-

cer... Mais pourquoi M. Tousseul appelle-t-il son héros «l'homme», au lieu de Pierre ou Paul, et ne nomme-t-il qu'une ou deux fois par son prénom la maîtresse de celui-ci ? Pour que son récit ait un caractère plus général ? Pour qu'il s'enveloppe de mystère et de poésie ? De symbolisme ? Pour toutes ces raisons, sans doute, et aussi parce que M. Tousseul appartient à la famille spirituelle de Charles-Louis Philippe. Parce que son amour dépasse l'individu, et parce qu'il déborde d'un humanitarisme un peu pleurard... Il prend un peu, en écrivant, le ton d'un annonciateur des temps nouveaux ; mais il aime la nature ; il en a le sens et la connaissance, et sa langue est imagée et musicale.

M. Louis-Jean Finot assure, dans l'avant-propos de sa dernière œuvre, **L'Allumeuse**, que celle-ci est la transcription pure et simple des confidences qu'il recueillit d'une femme galante. J'incline à le croire, car je trouve à son récit une sincérité d'accent qu'il est difficile d'imiter. Sans doute a-t-il romancé les faits, comme c'était son droit. Mais on ne relève rien qui sente l'artifice et surtout qui paraisse truqué dans la triste vie qu'il nous raconte. Certes, des femmes existent comme celle qu'il a connue, et que les circonstances seules entraînèrent dans la débauche pour laquelle elles n'étaient point faites. Aussi bien, parce qu'elles sont des dévoyées, leur exemple ne prouve-t-il rien quant aux filles véritables, plus nombreuses qu'on ne pense, qui obéirent à l'appel de la vocation... J'ai retrouvé quelque chose de l'émotion de *La Dame aux Camélias* dans *L'Allumeuse*, qui meurt, du reste, poitrinaire ; mais le réalisme l'emporte, ici, sur le romantisme. Le roman de M. Finot est un livre de bonne foi, et qui, encore que très humain, ne nous donne pas pour les arguments de la raison ceux de la sensibilité.

D'inégale valeur m'ont paru les nouvelles qui composent le recueil de M. André Baillon : **La Vie est quotidienne**. Il en est même, comme *Le pot de fleur* et *Le chien-chien à sa mémère* que je n'aime pas beaucoup. Toutes, néanmoins, sont riches, dans leur variété, de détails où la minutieuse observation de l'auteur se confirme. M. Baillon est un Jules Renard à l'aise dans une ample blouse et de gros sabots ou des pantoufles. S'il ne rit pas, lui non plus, son sourire n'est jamais pincé, et l'indulgence, sinon la pitié, attendrit, parfois, son humour ou sa

cocasserie. Il y a, au moins, un petit chef-d'œuvre dans son livre: *Nelly Bottine*.

Une doctoresse qui avait cru pouvoir ne vivre que pour la science, en méprisant l'amour, et dont la passion s'empare avec une telle violence qu'elle la pousse au crime — voilà l'héroïne du roman de M. André David, **Le Vice d'une femme**. Titre défectueux, à mon sens, car, de vice, je ne crois pas l'ombre dans le cas de cette Léone qui intercepte et détruit la correspondance échangée entre l'auteur dramatique Pascal et sa fiancée Dominique, pour rompre leur accord. Et puis, il y a quelque invraisemblance dans la résignation de Pascal au silence de Dominique, de Dominique (qui finit par se tuer) au silence de Pascal. M. André David, qui montre de la fougue et de la conviction, et qui doit aimer Alfred de Musset (son thème m'a rappelé un peu celui d'*On ne badine pas avec l'amour*) donne dans un romantisme un peu suranné. J'ai trouvé attachant, du reste, son récit où se révèle une élégance britannique ou esthète. Avec des côtés juvéniles encore, il a du talent.

Romantique aussi, **Le cœur à droite** de M. Jean Marèze, mais d'un romantisme différent de celui de M. André David. C'est l'histoire de sa courte vie de garçon, ou de son éducation sentimentale que nous fait Jacques Maurel, le héros de ce récit, et sur le ton cynique et désabusé d'aujourd'hui, mais avec une sobriété classique d'expression. Jacques se résigne à faire un mariage de raison et à reprendre l'étude de son père qui est notaire à Angers, après avoir aimé une certaine Moune que sa future a d'ailleurs voulu connaître... Cela pourrait promettre pour l'avenir. Mais je ne plains pas tellement Jacques. Angers est une jolie ville.

Ce ne sont pas des nouvelles, encore moins des contes, mais des récits qui tiennent de l'essai et de la méditation, que M. Maurice Courtois-Suffit a groupés sous le titre du dernier d'entre eux : **Le rossignol américain**. A la fois réalistes, lyriques, satiriques et fantaisistes, ces récits ont le mérite de la *suggestivité*, comme disent les Anglais. M. Maurice Courtois-Suffit a le style nerveux, elliptique, et imagé comme il faut — c'est-à-dire, parfois baroquement — pour satisfaire au goût du jour. Mais ce style est sain, comme sa pensée est optimiste, avec énergie.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Critiques. — *La Fugue*; 3 actes et 4 tableaux de M. Henri Duvernois, au Théâtre Saint Georges. — *Le dernier Tzar*; 4 actes et 5 tableaux de M. Maurice Rostand. — *La Gloire*; 2 actes de M. Lucien Glaize, à l'Odéon.

Aujourd'hui, aussi bien dans la littérature proprement dite que dans le département dramatique, il ne manque pas de critiques qui étendent, délayent les plus piètres ouvrages, même en des considérations abstraites, absconses, visant à la philosophie ou à l'esthétique. Pour nous qui, autant que possible, gardons notre esprit concret (et qui avons aussi certaines notions de ces choses), cela nous apparaît fastidieux toujours, puéril et primaire parfois, et ça nous laisse l'impression de tirer visiblement à la ligne, ce qui est bien la chose la plus fâcheuse. Certains autres ont des procédés tout à fait dépourvus de malice à noircir le papier avec rien : « Au fond, écrit M. Antoine, je me trouve porté à raconter longuement l'ouvrage lorsque je m'aperçois que je n'ai pas grand'chose à en dire. » Soit, mais le même personnage est dans l'erreur lorsqu'il ajoute : « C'est, je crois, le cas de beaucoup et qui se vérifie à l'étude des classiques de sa (*sic*) profession. » M Antoine aventure seulement une boutade gratuite. Justement j'ai feuilleté, il y a peu de temps, Lemaître, Faguet, Henri Baüer, Sarcey, Léautaud. Je n'y ai pas rencontré l'usage d'un procédé aussi dépourvu d'esprit que celui que leur prête M. Antoine. Il m'est apparu, au contraire, que leurs recueils, loin de vivre grâce aux matières traitées, n'avaient guère de séduction qui ne vînt exclusivement de l'accent personnel des critiques. Et je ne parle pas des chroniques de Jules Janin qui, dans le dégagement, apporta de l'excès, mais qui, pendant 30 ans, fit les délices des lecteurs des *Débats*, ni de Théophile Gautier, P. de Saint-Victor, J.-J. Weiss, qui se plaisaient à tirer un feu d'artifice à propos d'un vaudeville ou d'un mélodrame quelconque...

§

La Fugue. — Qu'il faut nous méfier des gens qui nous veulent impérieusement du bien! Combien ils se trompent en fait parfois! Ce qui se passe dans la cervelle d'un bienfaiteur de la sorte est souvent désolant. Voici une touchante et délicieuse personne (au moins elle est ainsi sous les traits de Madame Corciade) qui a pour son mari un amour si grand que son désespoir de le

voir malade et condamné l'incite à préparer le poison qu'elle absorbera elle-même pour se débarrasser d'une vie qui sans lui ne vaudrait plus rien. De son côté l'autre, le malade (du cœur) adore sa femme, et sait le sort qu'elle se réserve à sa suite. Jusqu'ici, bon, l'exposition va; on pourrait espérer que le grave problème aurait, sous nos yeux, un débat digne de lui. Mais ce serait mal connaître l'auteur qui est, de nature, tout à fait fourvoyé dans la surcharge mélodramatique. Il veut faire grand, cet homme, et, n'ayant que de petits moyens, il se perd. J'entends bien que le parti que prendra l'époux, l'auteur, en fin de pièce, montrera qu'il n'aboutit qu'à une ruine morale. Mais c'est déjà trop que le débat nous retienne toute une soirée, à travers tant de phrases et de gestes artificiels par quoi l'auteur voudrait que nous prissions son monsieur pour un caractère sublime, cornélien. Je ne vois pas qu'il soit possible, au contraire, de trouver autrement que fort vilain l'expédient que le héros invente pour que sa femme, après lui, reste en vie : Il prend une maîtresse et part avec elle. C'est la belle trouvaille de M. Duvernois, et qu'il donne pour tellement admirable. M. Duvernois, dans son âme de délasseur vulgaire, croit certainement que la vie, la vie animale, cela passe avant tout, et est le plus grand bien. Donc, l'époux part avec une autre femme — d'ailleurs dévouée et qui l'aime. Quelques mois après, il revient guéri par un climat favorable. Il veut retrouver son bonheur ancien. En rapport direct avec l'esprit de M. Duvernois, cela me rappelait une « valse tzigane » en vogue il y a quelque 25 ou 30 ans :

Ah! pardonne à ma folie.
Si je reviens près de toi,
C'est que tout mon cœur supplie...
De l'aimer comme autrefois!
Oublions vaines alarmes,
Et tous les anciens regrets.
Quand on a versé des larmes,
On s'aime bien mieux après!

En tes grands yeux noirs, je le jure!
J'ai laissé tout mon cœur,
Et si je parus un parjure,
Le destin fut menteur...
Mignonne, il n'est pas loin,
Le temps où tu m'aimais tant!
Etc...

Mais, naturellement, dans le cœur de son épouse la passion est morte.

§

C'est une erreur de soupçonner que M. Maurice Rostand n'aimerait pas le feu. La bataille l'appelle au contraire sans relâche, et il y court comme un amant vers sa maîtresse, sans se soucier s'il y doit perdre l'âme. Il s'est occupé de la guerre comme pas un, et son imagination en est encore tout exaltée. Hé quoi ! c'est à un gaillard pareil que l'on prête des travers de demoiselle ! Voici bien une nouvelle manifestation de sa vigueur spéciale. Cela s'appelle **le Dernier Tzar**. Avec M. M. Rostand, on est toujours avec le dernier de quelque chose. L'an passé, c'était le dernier des Bonaparte, maintenant il s'agit du dernier des Romanoff. Toujours un descendant déchu ne manque pas de nous rappeler que c'est aussi le sort du petit Maurice Rostand. Sa déchéance : on dirait qu'il n'aura de cesse qu'il ne l'ait accomplie et montrée de manière tout à fait indiscutable et impitoyable. A ce coup-ci, je crois bien qu'il y a tout à fait réussi. Son histoire absurde des avatars du trône de Russie avant et pendant la guerre, si, comme je l'ai dit plus haut, elle montre que M. M. Rostand a encore son inflammation des années de guerre, ne lui a pas donné l'occasion (qu'il attendra probablement toute sa vie) de faire œuvre de poète. A qui manifeste de si belles intentions de mettre son lyrisme comme un laquais au service de tout le monde pour que tout le monde applaudisse, il est pénible de signaler que ce lyrisme serait celui de maître Aliboron, si maître Aliboron n'avait pas, de nature, le sens délicieux de l'humble condition qui est sa grâce. De grâce, M. M. Rostand n'en possède aucune. Il est incontinent, se croyant tout aimable. C'est le mignon insensible et ridicule, et qui permet que l'on reconnaisse, avec son succès passager, le profond abîme qui sépare aujourd'hui le public de la poésie — et de l'esprit.

Quant au fond absolument négligeable, on sera tout de suite et bien fixé si je donne un échantillon de ce qu'en pense l'auteur lui-même :

C'est dans cet esprit que j'ai revécu la tragédie de Nicolas II et des siens, dans un sens jaurésien pour ainsi dire et plus particulièrement tolstoïen, car Tolstoï croyait en Dieu. Son socialisme venu du Christ est le seul qui puisse donner à l'humanité une réponse triomphante. Le

tzar croyant et chrétien a dû cependant recourir au sang et il en a été puni. Lénine voulant reconstruire le monde ne songe pas qu'il ne peut y avoir de civilisation nouvelle sans Dieu... Au-dessus d'eux se dresse le crucifix éternel qui sait bien que l'amour universel serait la plus grande révolution.

Sinon la lecture, est-il possible d'imaginer niaiserie pareille, ni une telle inconscience dans son exposition innocente ?

§

A l'Odéon, c'est avec **la Gloire**, mais sans gloire, le parallèle entre un écrivailleur vulgaire à succès et un brave homme forestier qui va bonnement sa carrière sans autre ambition que de satisfaire son goût d'étude et de poursuivre tranquillement ses recherches. Si leurs dames et leurs enfant ne s'en mêlaient, le premier, après avoir détroussé le second de ses meilleurs textes, l'aurait aussi volé de ses découvertes archéologiques, livrées brutalement à l'exploitation industrielle. Mais tout se termine par un compromis où le brave homme des bois ne perdra pas tout.

Pièce d'un autre âge, bien périmée, bien poussiéreuse. Le jeu des acteurs n'est pas pour diminuer ces aspects. On sort de là avec satisfaction.

ANDRÉ ROUVEYRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Récents progrès en physique théorique (III). — Dans les deux dernières chroniques, nous avons examiné les nouvelles théories qui viennent de voir le jour et qui, au même titre que la relativité — et peut-être davantage encore, — vont bouleverser nos conceptions fondamentales relatives au monde extérieur et à son intelligibilité. Ces nouvelles théories ne manquent pas de réagir vivement sur les sciences voisines de la physique, notamment sur la chimie et, plus précisément, sur ce domaine limitrophe qu'est la chimie-physique. C'est ce qu'ont fort bien compris les organisateurs de la *Réunion internationale de chimie-physique*, qui s'est tenue à Paris entre le 8 et le 12 octobre 1928 et dont les *Rapports et discussions* viennent de paraître aux *Presses Universitaires de France* : *Structure et activation des molécules*.

Ce volume de près de six cents pages comporte la rédaction de

quarante-quatre communications sur les sujets les plus actuels et les plus variés (1) ; il ne nous appartient pas, dans ce bref compte rendu destiné au grand public, de reprendre par le détail les idées générales sur lesquelles les différents auteurs se sont appesantis ; aussi nous bornerons-nous à choisir quelques-unes des conférences qui nous apparaissent comme les moins « techniques ».

La plus intéressante a été prononcée par Paul Langevin, le maître incontesté de la physique française contemporaine, sous le titre : « Les nouvelles mécaniques et la chimie ». Par *nouvelles mécaniques*, on entend d'une part la mécanique ondulatoire, dont notre compatriote Louis de Broglie fut l'initiateur et l'Autrichien Erwin Schrœdinger le principal artisan, et, d'autre part, la mécanique des quanta, née des travaux des Allemands Werner Heisenberg et Max Born. La mécanique classique (en physique, le mot « classique » veut dire actuellement « périmée », p. 552) a montré son impuissance radicale à nous décrire l'univers des dimensions atomiques.

La mécanique ondulatoire est véritablement une mécanique plus complète, plus précise que l'ancienne mécanique ; elle est, à celle-ci, ce que l'optique ondulatoire, l'optique de Fresnel, est à l'ancienne optique géométrique (p. 551). Erwin Schrœdinger a caractérisé les ondes de de Broglie par une grandeur de la nature la plus simple et a obtenu l'équation de propagation de cette grandeur, comme notre compatriote Poisson, au début du siècle dernier, avait obtenu l'équation de propagation de la pression d'un milieu élastique dans le cas d'une onde sonore (p. 555). Cette grandeur représente la probabilité de présence d'une particule en un point donné (p. 559).

La découverte de l' « électron magnétique » — résultat considérable de la mécanique ondulatoire — a permis d'interpréter les deux classes de composés chimiques. Les composés homopolaires (comme la molécule d'hydrogène) sont d'origine magnétique ; les composés hétéropolaires (comme la molécule de sel marin) sont d'origine électrique, et ce sont alors les attractions électriques des groupes électrisés de signes contraires qui pro-

(1) Il nous faut regretter que, contrairement à ce qui se passe pour les Congrès Solvay, les articles en langue étrangère n'aient pas été traduits en français et soient simplement précédés d'un résumé de quelques lignes, qui ne donne qu'une faible idée du sujet traité.

voquent la combinaison. On explique aussi pourquoi le fluor ne possède uniquement que la valence *un* et aussi que

le nombre qui représente les valences d'un atome doit être égal, à une unité près, au nombre qui mesure sa « multiplicité » au point de vue spectroscopique (p. 568),

c'est-à dire au nombre des composantes fines dont chaque lumière émise est formée.

Léon Brillouin, professeur à l'Institut Henri Poincaré, s'est occupé des « statistiques quantiques et de leurs applications aux réactions photochimiques ». Nous avons rappelé, le mois dernier, que, pour compléter la statistique « classique », Bose et Einstein d'une part, Fermi et Dirac d'autre part en ont proposé deux autres ; les rapports entre ces *trois* statistiques sont à peu près les mêmes que ceux qui existent entre les trois concepts mathématiques suivants : arrangements (statistique classique), combinaisons avec répétition (Bose-Einstein), combinaisons sans répétition (Fermi-Dirac). L'auteur indique comment ces diverses statistiques peuvent être synthétisées en une autre plus générale; il montre qu'on arrive aux mêmes formules en partant de postulats très différents et que la nouvelle théorie permet de suivre très exactement l'évolution des corps matériels soumis à des radiations.

Parmi les autres rapports qu'il y a lieu de signaler ici, citons celui d'Emil Baur, professeur à Zurich, qui traite de « la relation entre l'équilibre chimique et la cinétique chimique », et celui de Jean et Francis Perrin (le père et le fils), qui ont exposé la question fort complexe de « l'activation et de la désactivation par induction moléculaire » ; il s'agit de trois espèces de chocs, fort différents, entre les molécules : chocs activants, chocs désactivants et transferts d'activation. Les auteurs, en affinant une vue incomplète et déjà ancienne de Jean Perrin, précisent le mécanisme des réactions chimiques, de la fluorescence et de la phosphorescence.

Le volume qui vient d'être publié honore la science française : c'est par des mises au point de ce genre que les savants et les esprits philosophiques éviteront d'être submergés par le flot envahissant des innombrables mémoires scientifiques qui paraissent chaque année.

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

Emmanuel Malynski : *La Grande Guerre sociale* et la *Démocratie victorieuse*, Tomes XI et XII de la *Mission du Peuple de Dieu*, Librairie Cervantès. — Bernard Shaw (traduction Hamon) : *Guide de la Femme intelligente en présence du Capitalisme et du Socialisme*, Editions Montaigue. — Mémento.

M. Emmanuel Malynski vient, avec ses 11e et 12e volumes, **La Grande Guerre sociale** et la **Démocratie victorieuse**, de finir le vaste ensemble qu'il a intitulé *La Mission du Peuple de Dieu*, et l'on peut donc porter un jugement d'ensemble sur cet énorme labeur. C'est, en somme, une charge à fond de train (après le 12e volume, l'auteur doit être un peu fatigué) contre la démocratie et contre la juiverie qu'il accouple pour la circonstance, et les raisons de son hostilité doivent être examinées de près.

L'auteur, d'après son nom, semble polonais d'origine, mais il est certainement austro-hongrois de cœur. Il ne pardonne pas à la Grande Guerre, qu'il appelle sociale alors qu'elle a été surtout politique, et, si l'on veut, économique aussi, d'avoir renversé cette monarchie des Habsbourg pour qui il n'a qu'enthousiasme, et pendant la guerre même il a polémiqué par des brochures écrites en anglais, en faveur d'une paix vraiment pacifique, disait-il, sans vainqueurs ni vaincus, et qui aurait consisté en ceci : Les Empires centraux abandonnent tout à l'ouest, même la rive gauche du Rhin, et se dédommagent à l'est avec la Pologne et la Russie (il y aurait alors toujours eu un vaincu, la Russie). Mais à ce beau plan on peut faire quelques objections, dont la première est que l'Allemagne, jusqu'à la veille presque de l'armistice, n'a jamais voulu céder un pouce de son territoire de 1914, ni même du territoire étranger que ses armées occupaient (voyez la carte de guerre ! ne faisaient que répéter ses porte-paroles), et dont la seconde est que l'Allemagne, maîtresse de la Russie, nous serait tombée dessus, quelques années plus tard, non pas avec 120 millions d'hommes, mais avec 250 et davantage. Ce M. Malynski n'est donc pas très « malin ». Passons à ses deux bêtes noires.

La démocratie a certainement ses défauts et dangers comme toutes les « craties » du monde, et pour mon humble part j'ai passé ma vie à proposer des remèdes à ses vices, ce qui est plus méritant que de l'anathématiser en bloc. Encore faut-il ne pas exagérer ses torts ; et la rendre responsable de la Grande Guerre,

quand celle-ci a été l'œuvre unique des deux Kaisers, c'est vraiment dépasser les bornes. Cette terrible période d'avant, pendant et après guerre a été, pour tout esprit sensé, la condamnation même des pouvoirs personnels, et c'est justice que les trois grandes monarchies absolues, ou tendant à l'absolutisme, en aient été les victimes ; même dans les petites monarchies, on a vu les périls de l'institution monarchique : le roi de Roumanie a failli fausser le destin de son peuple, et le roi de Bulgarie a tout à fait faussé le sien, et quant au roi de Grèce, il a si machiavéliquement et déplorablement manœuvré que de tous les pays qui ont pris part à la Guerre, c'est le sien qui y a le plus perdu, et sans doute, hélas, pour toujours. Avec trois républiques à la place de ces trois royaumes, la guerre eût été finie trois ans plus tôt, et les Grecs, en particulier, seraient à Smyrne, à Chypre et à Constantinople. Mais avec trois républiques aussi à la place des trois empereurs, on n'aurait probablement pas eu la guerre, et sûrement la Russie n'aurait pas eu le bolchévisme qui a été le résultat direct de l'autocratie inintelligente du Tsar. Attribuer tous ces maux à la démocratie, c'est avoir l'esprit tourneboulé.

La juiverie n'a pas eu davantage de part directe à ces malheurs. Ce qu'on appelle la finance internationale a beaucoup plus d'intérêt à maintenir la paix qu'à provoquer la guerre, et, si le Kaiser avait écouté ses banquiers circoncis et incirconcis, il serait encore sur le trône. Pas davantage ne sont-ce les Juifs qui ont déchaîné le spartakisme et le bolchévisme ; assurément ils y ont pris part et bonne part ; tout pays a sa vermine révolutionnaire, où la vermine juive joue son rôle dirigeant (un peu comme dans la franc-maçonnerie), et ce n'est pas étonnant que d'atroces fanatiques juifs comme Bela-Kun en Hongrie, Adler en Autriche, Eisner en Bavière, Liebknecht et Rosa Luxembourg en Allemagne, Trotski, Radek et cent autres en Russie aient pris la tête du mouvement massacreur, mais tous ces terrorismes n'ont pas été spécifiquement juifs ; et d'aussi nombreux et importants Israélites, sauf en Russie, se sont trouvés dans les rangs des partis d'ordre. Ce qu'on peut seulement dire, c'est que l'élément juif, qui tire gain de tout, et qui profite si bien des régimes de liberté que certains en prennent, bien à tort d'ailleurs, la méfiance de cette liberté, profite encore plus des régimes de contrainte, soit en se glissant auprès des rois et des papes pendant les temps d'absolutisme,

soit en prenant en main tous les leviers et rouages de gouvernement pendant les temps de révolution ; pendant les premières années des Soviets, les Juifs ont été littéralement seuls à dominer et fouailler les cent millions de moujiks ; maintenant il paraît que cela change et que peu à peu les Juifs sont éliminés ; l'ironie suprême, ce serait que le bolchévisme, héritier ici comme partout du tsarisme, renouât la tradition des pogroms !

On voit donc que les deux thèses de M. Malynski n'ont aucune solidité. La démocratie vaut au moins autant que l'autocratie (et je crois qu'elle vaut beaucoup plus) et même que l'aristocratie (qui ne reste bonne qu'en se renouvelant constamment, donc en se démocratisant). Quant à la juiverie, elle n'est pas spécifiquement révolutionnaire, et le Juif terroriste est dangereux parce que terroriste et non parce que Juif.

J'écris ceci au moment même où se poursuivent les troubles de Palestine qui prouvent bien que le danger juif, quoi qu'en dise M. Malynski, ne doit rien à la démocratie ni à l'autocratie et qu'il a sa raison d'être dans la judéocratie seule. Le fait que le Juif veut, de façon ouverte ou cachée, être le maître partout où il se trouve, suffit à expliquer la mauvaise humeur de ceux parmi lesquels il se trouve, et c'est un sujet de réflexions sérieuses de voir toutes les juiveries des cinq parties du monde s'enflammer parce qu'ont eu lieu en Palestine des bagarres où il y a eu d'ailleurs autant de musulmans tués par les Juifs que de Juifs tués par les musulmans. Les Juifs d'Amérique, en particulier, nous la baillent belle ! Est ce qu'ils n'approuvent pas les Etats-Unis de fermer leur porte aux Japonais ? Alors, comment blâment-ils les Palestiniens de vouloir rester les maîtres chez eux ? et de trouver de mauvais goût que les Juifs de tout l'univers viennent s'installer chez eux, y passer en dix ans de 30.000 à 150.000, et s'approcher à grands pas du jour où, se trouvant 800.000 contre 700.000 non-juifs, ils diront à ces derniers : La maison est à nous, c'est à vous d'en sortir !

§

Voici un **Guide de la Femme intelligente en présence du socialisme et du capitalisme**, qui n'est pas signé d'un nom quelconque, puisqu'il fait partie des Œuvres complètes de Bernard Shaw. Le grand homme de théâtre anglais

l'a écrit parce qu'il s'était trouvé, une fois, embarrassé pour répondre à une question d'une dame sans doute non intelligente : « Qu'est-ce que le socialisme ? » Du moins n'a-t-il pas été embarrassé pour écrire sa réponse puisqu'il y a mis 600 pages de 40 lignes chacune, la valeur de 2 gros volumes ! Heureusement les dernières lignes de la dernière page résument congrûment les 609 pages et 24.000 lignes précédentes ; les voici :

Le socialisme signifie ou l'égalité de revenus ou rien du tout, et sous le régime socialiste on ne vous permettra pas (ô femmes, et aussi ô hommes) d'être pauvres. On vous nourrira, on vous vêtira, on vous logera, on vous instruira, on vous emploiera de force, que cela vous plaise ou non. Si on venait à s'apercevoir que vous n'avez ni le tempérament, ni l'industrie suffisants pour être dignes de toute cette peine, peut-être vous exécuterait-on d'une manière bienveillante. Mais tant qu'on vous permettrait de vivre, il faudrait que vous viviez bien. On ne vous permettrait pas davantage de gagner 2 shellings et demi quand d'autres femmes n'en gagnent que 2, ou de vous contenter de 2 shellings quand d'autres en ont 2 et demi...

Et voilà en quoi consiste le socialisme. C'est très exact, et Bernard Shaw n'est pas le premier, quoi qu'il en dise, à avoir eu l'idée d'exposer « tout ceci explicitement, en tant que postulat indispensable à une civilisation permanente ». Ah ! la charmante civilisation, où on sera employé de force, avec perspective d'être gentiment exécuté si on rechigne ! et où on ne gagnera pas plus que le camarade d'à côté, même si on travaille plus ou mieux que lui ! Mais à ce propos, Bernard Shaw n'aurait-il pas gagné un peu plus que tous ses collègues en pièces de théâtre ? Et alors que vient-il nous chanter ? Je sais bien que c'est un humoriste, et que les humoristes ont tous les droits. Mais devraient-ils avoir celui de nous envoyer à la guillotine, même bienveillante ? Tout de même, grâce à lui, nous avons appris que la « Femme intelligente » ne peut qu'être socialiste ! Ça, c'est encore de l'humour, mais vraiment un peu facile....

MÉMENTO. — Laszlo Ledermann : *Pellegrino Rossi, l'homme et l'économiste, 1787-1848*. Librairie du Recueil Sirey. Cet ouvrage, couronné par l'Université de Genève, est une étude très consciencieuse, très détaillée, sur un homme qui joua un rôle important au milieu du siècle dernier. Né à Carrare, successivement italien, suisse et français, il fut choisi comme ministre par Pie IX, épris d'idées libérales à son avènement, et ce fut son assassinat par les révolutionnaires, le 15 novembre 1848, qui dégoûta

le pape de tout libéralisme et le rejeta vers l'autoritarisme le plus absolu. Que de choses s'en suivirent ! Personnellement, Rossi fut un homme remarquable, bon économiste et bon politique. M. Ledermann a eu raison d'élever à sa mémoire un monument qui durera. — Filhal et Bihoreau : *Le Pétrole*. Editions pittoresques, 101, faubourg Saint-Denis, Paris. C'est, nous dit-on, le premier volume en français embrassant le problème dans son ensemble. Il y a même un chapitre, mais bien court, sur les carburants de remplacement. Le jour où on aura réalisé le pétrole synthétique, le pétrole naturel perdra de son importance, et les Américains n'auront plus à maigrir d'angoisse à la crainte que leurs réserves s'épuisent. Mais pourquoi y a-t-il tant de pétrole dans le Nouveau Monde et si peu dans l'Ancien ? Voilà une inégalité à laquelle ce bon M. Bernard Shaw devrait mettre bon ordre ! — Gustave Gautherot : *Le Communisme à l'Ecole*, La Vague rouge, revue mensuelle, 28, rue de Madrid, Paris. J'ignorais que parût depuis déjà 29 numéros une revue consacrée à l'étude du bolchévisme ; elle est à signaler à ceux qui regardent la dite doctrine comme un des plus grand fléaux menaçant notre civilisation. D'après l'auteur, les organismes français qui ont lié parti avec le bolchévisme sont : La *Société des Nouvelles Amitiés franco-russes*, où se trouvent beaucoup de membres de la *Ligue des Droits de l'homme* ; 2o *la Société pour le rapprochement intellectuel de l'U. R. S. S. avec l'étranger*, et même, 3o *la Société française des relations scientifiques avec la Russie*. — Gilbert Maire : *Aux marges de la civilisation occidentale*, Edition Baudinière. Comme l'a fait déjà remarquer M. Albalat, le titre est un peu gros pour un recueil d'articles sur quelques écrivains de notre temps, mais il faut reconnaître que ces écrivains sont bien choisis, et que les moins connus mériteraient de l'être bien davantage ; pourquoi, par exemple, M. Paul Vulliaud, qui est l'homme de France et peut être du monde, connaissant le mieux les questions du Talmud et de la Kabbale, n'a-t-il pas une chaire au Collège de France, aux lieu et place de tant de médiocrités qu'on s'étonne de voir se pavaner dans cette antique et célèbre maison ? — *L'Ordre démocratique* du Dr Pineau, 20, rue Rambaud, la Rochelle, reprend la publication de ses numéros pleins de substance et d'idées. — *Les Humanités contemporaines* de Probus annoncent leur fusion avec *France et Monde*, 37, boulevard Saint-Michel, revue documentaire de premier ordre. — *L'Animateur des Temps nouveaux*, 16, rue Vézelay, a donné, en août, divers numéros intéressants, dont un consacré au Scoutisme (la France n'a que 40.000 scouts sur 2 millions dans le monde). Il faudrait que tout homme qui a charge d'âmes, tout instituteur notamment, lût régulièrement cet hebdomadaire aussi savoureux que salutaire. — Le *Journal des Débats* a toujours d'excellentes Revues financières. Je cite particulièrement celle du 22 juillet (situation de la Caisse d'amor-

tissement, 5.335 millions remboursés en 1928), du 19 août (la mauvaise humeur de M. Snowden à La Haye expliquée par l'état financier de l'Angleterre, moins bon que le nôtre), du 9 septembre (l'encaisse or de la Banque de France accru en moins d'un an de 10 milliards papier, et cependant, mystère inexplicable, la circulation fiduciaire augmentant dans le même laps de temps de 6 milliards). — *La Revue de la plus grande famille* d'août attire l'attention sur notre situation démographique. Bien que notre natalité (18,2 par mille) dépasse celle de l'Angleterre (16,7) et atteigne presque celle de l'Allemagne (18,4) notre excédent définitif, de par notre mortalité tenant surtout à notre gros pourcentage de vieillards, n'est que de 1, 2 quand celui de l'Angleterre est de 5 et celui de l'Allemagne de 7. Celle-ci n'a donc rien à redouter de nous, mais elle a fort à se préoccuper de la Pologne, dont l'excédent est de 10 pour une population moitié moindre. Si les proportions se maintiennent, il y aura dans un siècle plus de Polonais que d'Allemands !

HENRI MAZEL.

LES REVUES

La Revue des Vivants : Émile Goudeau et Charles Cros vus par M. Maurice Donnay. — *La Revue de France* : M. le maréchal Pétain et la gloire. — *La Grande Revue* : la geste de l'anguille, chantée par M. Pierre Guéguen. — Mémento.

Le gros de **La Revue des Vivants** (septembre) est constitué d'un fort bel ensemble d'articles sur l'Algérie, à l'occasion du centenaire de la conquête. Avant ce faisceau, la revue donne à ses lecteurs le début des « Souvenirs du *Chat noir* », de M. Maurice Donnay. Ce sont des pages alertes, pétillantes d'esprit, émues des admirations de la jeunesse — les plus belles toujours, que l'on se rappelle vers le soir de la vie avec un sentiment mûri de la gratitude et un désir un peu désabusé de justice.

C'est sous cette double impulsion, on en peut être sûr, que l'auteur d'*Amants* a cité, avec les premiers vers des *Polonais* d'Emile Goudeau, la magnifique *Revanche des Bêtes* de ce poète trop méconnu de la jeunesse actuelle. Ces textes à l'appui, M. Maurice Donnay rend hommage en ces termes à l'artiste authentique qui présida le club des Hydropathes, puis celui des Hirsutes :

Émile Goudeau était un véritable poète. En outre, il avait inventé le modernisme et il cultivait le parisianisme qui est une invention de la province, une façon exagérée d'être Parisien. On l'a noté fréquemment : où le vrai Parisien s'attendrit, le provincial qui veut être bien parisien blague et fait de l'ironie; où le vrai Parisien se montre gobeur, — et

Dieu sait s'il est gobeur ! — le provincial qui veut être bien parisien, affiche le scepticisme. Donc poète, moderniste et parisianiste, Emile Goudeau présidait les réunions des Hydropathes, et quand l'assemblée vociférait, hurlait, s'il criait : « Peuple, tais toi », sa voix cuivrée dominait le tumulte.

Ensuite, c'est une revue des ombres qui furent les vivants Hirsutes et un salut aux survivants de la joyeuse compagnie. M. Donnay consacre une page aux travaux variés de cet inventeur génial : Charles Cros, qui fut aussi « un poète original, un poète avec tout ce que ce mot comporte de fantaisie, de rêves, de chimères et de désintéressement ».

Parmi tous ces hommes extraordinaires, un des plus extraordinaires fut certainement Charles Cros, l'inventeur du phonographe. Le 30 avril 1877, un jeune savant déposait sous pli cacheté à l'Académie des Sciences la description détaillée d'un appareil destiné à reproduire et enregistrer les vibrations acoustiques. Et ce n'était pas seulement le principe, mais aussi la disposition, la réalisation possible du phonographe, c'était comme on l'a dit, tout le phonographe qui était contenu sous ce pli cacheté. Et le jeune savant qui communiquait à l'Académie des Sciences son procédé d'enregistrement et de reproduction des phénomènes perçus par l'ouïe, c'était Charles Cros, alors âgé de trente-cinq ans. Il avait déjà trouvé d'ailleurs la photographie des couleurs et la synthèse des pierres précieuses.

Peu de personnes savent ce que fut entre les mains de Charles Cros le premier phonographe. Imaginez une boîte à cigares, un mouvement d'horlogerie, une plaque recouverte de cire vierge que Charles Cros repassait avec un fer à repasser pour obtenir une surface bien plane ; une membrane vibrante contre laquelle un bec de plume, qui inscrivait les vibrations sur la cire vierge. Vous pensez bien qu'il ne s'agissait pas de reproduire de longues phrases, ni des discours, ni des mélodies, ni des morceaux d'orchestre. Charles Cros invitait un des assistants à crier dans la boîte à cigares un mot bref et sonore. Chose singulière, l'assistant, quel qu'il fût, choisissait toujours le même mot, mot énergique prononcé à Waterloo par un général français sommé de se rendre, mot historique qui se trouvait reproduit dans la boîte à cigares avec un chevrotement nasillard, ridicule et charmant.

Quoi qu'il en soit, Charles Cros est bien l'inventeur du phonographe, qu'il appelait alors le poléophone. Cette priorité a été bien établie, il y a deux ans, le soir d'une cérémonie organisée à la Sorbonne pour fêter le cinquantenaire de l'invention du phonographe, cérémonie où je fus chargé de prendre la parole, parce que j'avais été au *Chat Noir*, encore,

toujours ! et qu'il s'agissait de rendre hommage et justice à un ancien camarade.

Et ce Charles Cros n'était pas seulement un savant, il était aussi auteur de monologues pleins d'humour, qui eurent, à l'époque dont je vous parle, une vogue immense: le *Hareng saur*, l'*Obsession*, le *Bilboquet*, la *Famille Dubois*.

M. Donnay rappelle avec sincérité que son idéal à vingt ans était « d'avoir un sonnet imprimé dans le journal le *Chat Noir* et un monologue récité par Coquelin cadet ». Il ajoute : « C'était gentil. » Ah ! qu'il a raison d'en juger ainsi ! Ce temps-là considéré du nôtre, l'écart est moindre entre Sirius et notre globe. Et le poète, le récitant d'*Eros vanné* qui plut si fort à Jules Lemaître, ne manque d'accorder une mention dans ses mémoires « au bon poète Louis Denise », dont il copie une ballade « académicide », comme on disait alors, et où la quarantaine est tenue pour l'âge de la caducité définitive.

§

La bâtonnier Henri-Robert conte joliment, sous le titre « En Vacances », quelques anecdotes d'aujourd'hui. On les peut lire dans **La Revue de France** (15 septemdre). Celles-ci mettent en scène M. le Maréchal Pétain :

L'an dernier, le maréchal Pétain fit une trop courte apparition dans la vieille ferme savoyarde. Son arrivée, bien vite connue à Saint-Jorioz, avait fait sensation.

Quand, à travers la Prairie, il gagna la remise à bateaux peinte en rouge et en vert, pour faire le tour du lac en canot automobile, des pêcheurs et des paysans se trouvaient rassemblés sur la petite digue pour saluer le grand homme de guerre.

Et tandis que l'hélice remuait les eaux transparentes du lac, le maréchal nous contait de belles histoires...

Nous n'avions plus devant nous le chef magnifique qui, dans l'Alsace reconquise, gardait une attitude marmoréenne pour mieux cacher son émotion et sa joie... Nous écoutions un homme simple et cordial, amusant et spirituel.

Il nous disait comment il avait été reçu en arrivant à Challes-les-Eaux, il y a dix ans. Le maréchal prenait ses premiers jours de repos depuis cinq ans! Il avait acheté un vêtement civil tout fait, qui lui allait d'ailleurs assez mal; il se présenta sans donner son nom chez un des médecins de Challes. Il attendit paisiblement son tour, et, lorsqu'il fut

introduit dans le cabinet du médecin, il se livra avec docilité à l'examen du docteur. Le résultat de cet examen fut excellent.

Le médecin demanda alors à son client quelle était sa profession.

— Je suis militaire, répondit le maréchal.

Le docteur lui tapa familièrement sur l'épaule et lui dit :

— Vous êtes militaire? Eh bien, mon ami, vous n'avez pas dû vous fatiguer beaucoup pendant la guerre!

Le maréchal ne broncha pas. En partant, il tendit simplement sa carte au docteur, qui tomba anéanti sur son fauteuil et se confondit en plates excuses.

Et tandis que nos éclats de rire étaient répétés par l'écho du Roc de Chère, le maréchal continuait :

— Oh! voyez-vous, j'ai reçu à Challes une leçon de modestie. Etant à table dans la salle à manger, j'ai entendu une vieille dame demander au maître d'hôtel qui j'étais. Comme elle était sourde et que le maître d'hôtel lui avait répondu : « C'est le maréchal *Pétain qui* est là », elle dit :

— Ah! oui, je sais, c'est un maréchal polonais!

Et comme des enfants, nous disions au grand soldat : « Encore! Encore! » Le maréchal dit :

— Je veux bien, mais c'est la dernière.

C'était la plus belle!

En quittant Challes, le maréchal se rendit sur les bords de la Méditerranée, à Villeneuve-Loubet, où il possède aujourd'hui une belle propriété. En arrivant dans un petit hôtel de la Corniche d'Or, il reconnut la patronne. C'était une ancienne cantinière du bataillon de chasseurs à pied où le maréchal avait servi comme lieutenant.

Mais la patronne de l'hôtel ne semblait pas le reconnaître; il donne son nom; la bonne dame paraît chercher longtemps dans sa mémoire : « Pétain? Pétain?... Ah oui! je me rappelle... Vous étiez lieutenant... Vous devez être au moins commandant, maintenant!... »

Il fallait entendre le maréchal Pétain, tout auréolé de gloire, raconter avec une simplicité charmante ces belles histoires...

§

M. Pierre Guéguen est l'auteur d'un poème d'une inspiration très particulièrement originale ; « Long-Cours de l'Anguille », qu'a publié, en août, **La Grande Revue**. Un argument pour l'intelligence de l'œuvre vulgarise les lumières de la science sur les mœurs de ce poisson. Il naît dans la mer des Sargasses, émigre vers l'Europe en trois années, mue à proximité des côtes, remonte le cours des fleuves, y atteint sa septième année, redescend vers la mer où les femelles sont fécondées par les jeunes

mâles en voyage d'aller et s'en vont pondre dans la mer des Sargasses.

Plutôt qu'un long cours, c'est un vaste périple ou circuit que réalise l'anguille assez fortunée pour éviter le pêcheur habile à ferrer.

M. Pierre Guéguen applique à chanter la geste de l'anguille un lyrisme chaud et coloré. Il est vraiment riche des dons qui manquèrent surtout à l'abbé Delille. Il débute avec une hardiesse très séduisante :

Aux Sargasses, par milliards,
Naissent, d'une mère mourante,
D'infimes larves transparentes
Qui s'en vont tenter les hasards.

Le pôle en son gel les embaume,
L'Equateur les brûle au bal des ardents,
L'Ouest lynche leurs émigrants ;
Seule l'Europe, au loin, leur ouvre ses royaumes.

Là-bas, près des mirabelliers
Et des naines ombelles,
Elles pourront un jour, en robes de civelles,
S'ébattre au velours des viviers.

... Trois ans s'étire leur croisière,
Quand soudain de bruyants îlots
Au vent agitent des journaux
D'écume fraiche et leur crient : « Terre ! »

Il y a bien de la grâce dans cette strophe qui montre l'anguille dans la rivière, « son paradis » :

Cette voyageuse des mers
Y devient une villageoise.
J'en sais, fixée aux confins d'Oise
Dans le reflet d'un châlet vert
Et le velours de la prairie
Qui fut son frais fourreau d'un soir.
Elle ouït jaser les battoirs.
O douceur de l'eau douce, ô vie !...

La rencontre des mâles qui « arrivent » et des femelles en voyage de retour est dite avec un plaisant esprit :

Un émoi court au littoral,
Les mâles déjà s'y querellent

Quand Rouen signale : « Pucelles
Passant par flottes en aval. »

M. Pierre Guéguen atteint à la véritable grandeur, lorsqu'il montre la femelle expirante, accomplir son héroïque voyage et sa mission de pondeuse :

Par quelle étrange voix, en l'eau sourde hélée,
Voulut-elle, au bout de sept ans,
Revoir cligner le film des marines coulées
Au Cinéma de l'Océan ?
Au même méridien, par même latitude,
L'Espèce jadis a pondu
Et depuis des mille ans, nulle Anguille n'élude
L'appel de ses pères perdus.

« L'instinct est un cycle fermé », conclut le poète, avant d'aboutir à la morale mystique de son chant plein de séductions :

L'homme aux yeux peuplés, l'homme sait
Assoupir le cycle à souhait ;
Son âme aussitôt l'oriente
Vers la Grand'Cause illuminante :
Dieu est le Tout. Dieu est le Centre,
En Dieu d'abord, il se concentre.

Or, Dieu dit, pensant à l'Anguille :
« Admirez ma véloce fille.
D'autres êtres sont plus sagaces,
Elle est le fouet de l'espace !»

Et Dieu dit, pensant au savant :
« Cet initié si prudent
Qui se défend de tout oracle
Pourtant se voue à mon miracle. »

Mais Dieu dit, parlant du poète
Qui fit cette geste imparfaite :
« Fol de cœur, mendiant en Esprit,
A sa manière, il m'a compris. »

Puisque nous aussi comprenons, ce « Long-Cours de l'Anguille » n'est pas de la « poésie pure ». C'est toutefois de la poésie, neuve par le choix de son objet, d'une expression, d'un rythme toujours heureux — personnelle, enfin, sans les faciles extravagances de beaucoup. M. Pierre Guéguen a bien du mérite.

MÉMENTO — *Point et Virgule* (août-septembre) : « L'idée ennemie de la vie », par M. Francis Thomas.

Revue des Deux Mondes (15 septembre) : Première partie, très remarquable, d'un roman de M. Claude Eylan : « L'arbre ». — « Mon évasion de Bohême en Moldavie » par M. Septime Gorcaix. — Suite de « La voix des jeunes », par M. André Berge.— Les « académiciens de province au travail », par M. C. M. Savarit.

La Revue de Paris (15 septembre) : M. de Fels : « La crise du parlementarisme : le remède ». — Début d'un roman de M. Henry Bidou : « C'est tout et ce n'est rien ». — « La maison franco-japonaise de Tokyo », par M. Sylvain Lévi.

La Revue Mondiale (15 septembre) : publie un fort beau poème de M. Alfred Mortier : « Machiavel ».

Cahiers du Sud (août-septembre) « Premières notes de vol », poème de M. Pierre Simon, aviateur : des vers d'un saisissant impressionnisme.

Le Correspondant (10 septembre) : « Un nouveau Port-Royal au diocèse d'Auxerre », par N. J. Dedieu.— « Un portrait », par M. Maurice Brillant.

Etudes (5 septembre) : « Renan et le paradoxe breton » par M. Joseph Huby.

Europe (15 septembre) : « Les 70 ans de Knut Hamsun », par M. Sigard Hoel.— Suite de « Re-découverte de l'Amérique », par M. Waldo Frank, des « Revenants » de M. J. Jolinon et de « Classe 1922 », par l'écrivain allemand Ernest Glaeser.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

ARCHÉOLOGIE

Pierre Gauthiez : *Florence*, éditions J. Rey, à Grenoble. — François Boucher : *Le faubourg Saint-Germain*, Hachette.

Le volume sur **Florence** de M. Pierre Gauthiez est un ouvrage très agréablement illustré et qui peut compléter les études anciennes que publiait autrefois Eugène Muntz. M. Pierre Gauthiez connaît d'ailleurs abondamment la ville où il a séjourné longuement dans sa jeunesse, et ce qu'il donne est mieux qu'une série d'impressions ; c'est une étude sur le passé : l'art et l'histoire de Florence. Dès les premières pages, il nous montre le Baptisère de Saint-Jean-Baptiste qui, d'après lui, serait le le plus bel édifice de la cité. En sortant de Saint-Jean-Baptiste, et regardant la façade du Dôme, on est peiné de sa tristesse et de sa pauvreté ; mais le narrateur nous fait l'éloge de la cou-

pole d'une si heureuse venue, œuvre admirable de Philippe Brunelleschi.

En Italie, généralement, les clochers se trouvent séparés des églises, comme le campanile de Venise, les tours cylindriques de Ravenne, etc. Le clocher du Dôme de Florence était autrefois relié à cette église par un passage dont les portillons existent encore; il date de 1334 et n'a jamais été terminé, sa flèche de 32 mètres a été simplement amorcée.

Du même côté se trouve San Michele, sorte de reliquaire d'architecture gothique, qui est une exception à Florence et dont la loggia ou plate-forme est un véritable musée de sculpture. Le plus bel édifice civil qui nous soit resté du vieux temps est le Palais du Gouvernement ou Hôtel de Ville, monument aux allures de vieille citadelle, avec son crénelage et ses écussons peints, sa svelte tour également crénelée, et faisant saillie sur la façade; on y retrouve les souvenirs de la vie municipale d'autrefois. Un des musées les plus importants de Florence, dont M. Pierre Gauthiez nous parle assez longuement, est la bibliothèque nationale. A côté du Palais-Vieux, il y a la loggia des Lanzi qui a conservé l'admirable groupe de Persée et de Méduse, de Benvenuto Cellini. Le Marché-Neuf est un véritable régal pour les yeux par son bariolage de couleurs. Avec un peu d'imagination, on y voit même revivre les tisserands qui étaient maîtres des marchés jusqu'en Grande-Bretagne; les marchands qui sillonnaient les routes d'Europe et du Levant avec leurs caravanes, les banquiers qui imposaient à tous leurs cédules et leurs florins. Sur ce pavé, l'on plantait également, quand la cité partait en guerre, l'étendard blanc et rouge de la commune républicaine.

On passe pour aller au bourg des saints apôtres par la vieille et curieuse rue Porte Sainte-Marie, pleine de créneaux et de blasons, et qui aboutit au merveilleux Pont-Vieux. De ce côté, sur une petite place morte, se cache la basilique romane du IXe siècle dont s'inspira Brunelleschi pour Saint-Laurent et l'église du Saint-Esprit; l'édifice est d'un beau caractère, l'intérieur recèle de nombreuses œuvres d'art. — Le Borgo est le quartier des antiques Palais: le château d'Altafonte, les palais Altaviti et Davanzati, etc.

Sur la porte d'une église voisine, on peut voir cloué un fer à cheval, que la légende attribue à la monture de Charlemagne.

Dans le quartier où vécut Le Dante, dont M. Pierre Gauthiez nous parle de nombreuses fois dans son volume, nous retrouvons la vraie Florence ancienne. Il y a là l'église de l'abbaye, le palais du Barigel dont on a fait un merveilleux musée historique qui rappelle à la fois nos musées de Cluny et de Carnavalet. — L'Italie a fait, paraît-il, de l'église Sainte-Croix son Panthéon, circonstance fâcheuse, car le monument méritait davantage. Vue de la place, elle est surtout remarquable avec son campanile ; des jardins voisins, on découvre son bas-côté avec ses arcs-boutants et les nobles lignes de l'édifice ; l'intérieur contient des œuvres dignes d'intérêt. Proche de l'Annonciade, on peut signaler, en passant, un très curieux musée étrusque, qu'il faut absolument connaître lorsque l'on veut étudier le passé lointain de la région. Le visiteur de Florence ne manque pas d'aller ensuite à Saint-Laurent, où se trouvent les deux chapelles renfermant le tombeau des Métiers, que la splendide décoration de Michel Ange a rendu célèbres. On trouvera encore dans le volume d'intéressantes descriptions des jardins et environs de Florence, mais auxquelles nous ne pouvons que renvoyer le lecteur, de même que pour les musées, quantité d'œuvres d'art et différents édifices. — Nous signalerons cependant, parmi les vieux usages florentins, celui qui concernait la pierre sacrée du Marché-Neuf, sur laquelle « on frottait le derrière aux banquiers voleurs ».

§

A la librairie Hachette, il suffit de signaler encore le petit volume de M. François Boucher sur **le Faubourg Saint-Germain**, dans la série en publication « Pour connaître Paris ». Le faubourg Saint-Germain, on le sait, s'étend entre la rue Bonaparte, la rue du Cherche-Midi, et le boulevard des Invalides; le Pré aux Clercs, si célèbre, se trouvait au bord de la Seine où s'élevèrent plus tard les constructions de l'hôtel de la Reine Margot ; mais l'agglomération nommée faubourg Saint-Germain est relativement récente puisqu'on y construisit surtout de 1700 à 1790. Les principaux de ses hôtels sont : l'hôtel d'Avaray (1718) ; l'hôtel de Beaufremont (1721), l'hôtel de Matignon (1721), l'hôtel de Lassay (1722), l'hôtel de Clermont-Tonnerre, l'hôtel de Beauharnais (1724), l'hôtel de Biron, maintenant Musée Rodin, l'hôtel du Châtelet (1770), l'hôtel de Galiflet (1775), l'hôtel devenu Palais de la Légion d'honneur, etc. Nous renvoyons volontiers

le lecteur au volume de François Boucher, où un itinéraire lui facilitera la promenade intéressante qu'il ne manquera pas d'effectuer.

CHARLES MERKI.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Preuve esthétique de Glozel (1). — Envisagée au point de vue esthétique, l'authenticité de Glozel ne fait aucun doute. A défaut d'autres preuves, la preuve par l'art devrait suffire à convaincre les incrédules Les œuvres d'art extraites du gisement portent en elles mêmes leur authenticité. On ne peut nier leur valeur. Il est impossible que, mis en présence de telles œuvres, un artiste sincère ne reconnaisse point leur beauté et ne conclue point de celle-ci à leur authenticité. La place que Glozel tient dans l'histoire de l'art est capitale. L'art glozélien possède son originalité et son unité, il a des attaches profondes avec le milieu qui l'a produit. A lui seul, il prouve qu'une culture s'est développée sur place, parfaitement autochtone, trait d'union entre deux âges. Il est le résumé d'une race et d'une époque.

Cet art n'est pas une imitation servile, une copie attardée d'arts antérieurs. Il forme un tout, il est un moment de l'art de tous les temps, une expression définitive et durable du beau. C'est un art direct, tiré de l'observation même de la nature, et traduisant sans intermédiaire les aspirations de ceux qui l'ont conçu et exécuté. Il se confond avec la vie, il est lui-même une forme de vie supérieure.

J'ai voulu voir ces gravures et sculptures décrites par le Dr Morlet dans ses articles. Je suis allé à Glozel. J'ai visité le Musée. J'ai tenu dans les mains ces œuvres dont la plupart peuvent être qualifiées de chefs-d'œuvre. La beauté qu'elles renferment s'impose à qui les examine sans parti pris. Elle dégage une

(1) Dans la « Chronique de Glozel » du *Mercure de France* du 15 juin 1929, le Dr Morlet écrivait : « Après les points de vue préhistorique et scientifique de Glozel, il faudra bien, un jour, que la question de l'art soit posée. Et il n'est pas douteux que l'authenticité y trouvera une nouvelle et éclatante confirmation. » Nul n'était plus qualifié pour traiter le problème esthétique posé par les trouvailles de Glozel que M. Gérard de Lacaze-Duthiers, l'auteur de *L'Idéal humain de l'Art, La Découverte de la Vie, L'Unité de l'Art, Le Culte de l'Idéal, La Liberté de la Pensée, Au Tournant de la route, Vers l'artistocratie, La Tour d'Ivoire vivante, etc...*

vérité saisissante. Elle s'empare du visiteur qui n'a pas d'idées préconçues, elle le pénètre, elle le conquiert. Lorsque l'esprit critique vient contrôler le sentiment, il aboutit aux mêmes conclusions : il conclut de la beauté à l'authenticité, cette technique se révélant comme une « création » qui exclut toute idée de supercherie. La sympathie qui s'établit entre l'œuvre et son contemplateur a des racines profondes : un art capable de produire sur l'âme humaine une telle impression ne peut être le fait d'un mystificateur.

Nous n'avons ici que l'embarras du choix, parmi tant d'objets qui ont été recueillis lentement, patiemment, pendant quatre années, dans un terrain non remanié, où ils ont été trouvés *in situ*, fortement patinés par le temps. Sans vouloir dresser un catalogue complet des objets artistiques visibles au Musée de Glozel, et dans la collection particulière du Dr Morlet, à Vichy, bornons-nous à rappeler quelques-unes des manifestations esthétiques du génie glozélien (le Dr Morlet les ayant étudiées en de fortes pages de critique d'art, aussi sobres et éloquentes que les objets qu'elles décrivent).

Ce sont d'abord les gravures sur galets roulés, principalement en basalte. Il y a là toute une collection de rennes, parmi lesquels le *Renne marchant*, le *Renne courant*, le *Renne aux écoutes*, le *Renne penché et son faon*, le *Renne à inscription ovalaire*, la *Femelle de renne avec ses deux faons*, une *Scène d'allaitement*, des *Têtes de rennes*. Sur une grande plaque de roche volcanique gît un *Renne mort*, sur un bloc de pierre grise se détache un *Renne couché et son faon*. A noter encore deux têtes d'*Elans*, un *Groupe de cervidés*, *Cervidés accotés*, *Cervidé se cabrant*, deux *Jeunes cervidés*, s'enroulant autour d'un galet, une *Tête de cervidé* profondément entaillée, et d'autres cervidés en différentes attitudes.

Il y a aussi à Glozel de très beaux équidés, vivant à l'état sauvage, seuls ou en groupe, au repos, en marche ou en pleine course. Au revers du galet du *Renne aux aguets*, un petit cheval trapu, au garrot saillant, se montre de profil, tandis que sur un bloc de roche volcanique se détachent des silhouettes de chevaux, de plus en plus indistinctes à mesure qu'elles s'éloignent. D'autres équidés ont été trouvés dans les environs de Glozel. Nous devons signaler les belles gravures découvertes dans le souterrain de

Puyravel et le gisement de plein air de Chez Guerrier. A Puyravel furent exhumés un galet de forme quadrangulaire, sur lequel figure un cheval à l'allure fière et indomptée, et d'autres galets représentant une tête d'équidé, un félidé et un très bel élan femelle. Chez Guerrier, nous avons pu admirer un avant-train de cheval sauvage sur une hache en basalte polie aux deux extrémités. C'était une race de chevaux aujourd'hui disparue de la Gaule et qu'on ne rencontre plus guère que dans les pampas d'Amérique. L'artiste l'avait représenté « en beauté », pourvu d'une magnifique crinière, le cou tendu, le museau allongé, les oreilles dressées. Cet animal, petit et râblé, donnait une impression de force extraordinaire. Evidemment, le graveur l'avait eu sous les yeux : il fallait qu'il y eût à Glozel des animaux de cette espèce pour qu'un artiste ait pu en reproduire les traits avec autant de fidélité. De même, Chez Guerrier, a été trouvé un petit galet plat comprenant sur une de ses faces une tête de cervidé, d'un charme naïf, à la ramure fortement schématisée, le pelage indiqué par des traits parallèles.

Avec les cervidés et les équidés, les galets de Glozel nous ont fourni des représentations bovines. Ces dessins nous font connaître l'espèce de bœufs qu'on rencontrait dans cette région, bœufs de petite taille, aux cornes arquées et à la tête longue. L'un s'offre à nos regards dans une course folle, l'autre s'enroule autour d'un galet, de façon que sa queue se trouve entre son mufle et sa patte antérieure. Trois têtes de bovidés apparaissent sur le pourtour d'un anneau de schiste. L'art animalier de Glozel comprend également des canidés. Le chien voisine avec le loup (il y a un superbe loup courant, et plusieurs groupes de loups). On remarque encore sur ces galets un renard, un élan, une tête de sanglier, un ours et différents animaux indéterminés. Sur un burin, on distingue un bouquetin aux cornes arquées, rejetées en arrière. Enfin, il sied de retenir une scène de pêche, dans laquelle certains traits sont profondément entaillés, d'autres plus légers, ce qui fait ressortir les différents plans.

Aux gravures glozéliennes sur galets roulés, il convient d'ajouter les figurations animales sur os et bois de cervidé. Citons, parmi celles-ci, une curieuse boîte à fard, ornée de trois fines têtes de cervidés, trouvée dans la première tombe, et deux autres dessins formant transition entre le bas-relief et la gravure.

Il y a, parmi ces gravures, de véritables œuvres d'art. Cet art, évidemment, n'égale pas toujours celui de la belle époque magdalénienne. Certaines de ces gravures manquent de style et la technique laisse à désirer. Mais quelques-unes de ces pièces peuvent être mises en parallèle avec les meilleures gravures paléolithiques. Leur facture est impeccable, et elles sont d'un maître.

Les Glozéliens reprennent l'avantage avec la sculpture. Ces hommes furent d'admirables sculpteurs animaliers. Ici, rien de médiocre. Il semble que le génie esthétique des néolithiques de Glozel ait tenu à choisir cette forme d'art pour se perpétuer à travers les siècles. Il s'agit de « créations » faites pour braver le temps. Les Glozéliens ont excellé dans la sculpture en bas-relief, et nul peuple préhistorique ne les a dépassés. Cette sculpture, qui orne les moindres objets, votifs ou d'usage, est une joie pour l'œil et un dél ssement pour l'esprit.

Parmi ces très belles sculptures en bas-relief sur os, rappelons le *Renne se léchant la patte*, *Rennes affrontés*, figurant sur la masse d'un os long, et dont les ramures, s'entremêlant de façon à entourer l'objet, constituent un véritable motif de décoration (l'originalité de cette pièce consiste en ce que l'extrémité des membres vient se poser naturellement sur les deux corps); le *Renne debout*, ramassé sur lui-même, d'une musculature puissante; diff rentes têtes de capridés et de cervidés sur perçoirs et lissoirs, une autre en haut-relief, presque en ronde-bosse, sur une pendeloque à double encoche. Une tête de cervidé femelle et une tête d'ovidé ornent deux pendeloques perforées. Une tête de bovidé sculptée en bas-relief, donne autant que les gravures une idée exacte de ce qu'était l'espèce bovine de Glozel.

Beaucoup d'autres sculptures offrent un réel intérêt, par exemple un petit ourson qui tourne la tête, exécuté dans une rotule d'une épaisseur considérable. On remarque, sur la plupart de ces objets, de petites hachures, qui ne sont pas le fait du hasard, mais que la volonté de l'artiste a placées là comme motifs de décoration. Le pointillisme glozélien rejoint celui des stations azilienne et magdalénienne.

D'autres objets sont à la fois gravés et sculptés. On trouve au Musée de Glozel des outils emmanchés décorés, d'une belle venue. C'est une hache — ou un poignard — dont le manche, formé par

un canon de bovidé, comprend un cheval sculpté au galop volant, et, derrière ce cheval, un petit cervidé, également sculpté. Deux gravures animales, moins bien réussies, l'une représentant un cervidé aux longs bois bifurqués, l'autre une tête de canidé, s'aperçoivent sur la face postérieure plane du canon ; une tête animale a été gravée sur la surface articulaire libre. C'est aussi un burin fait d'une lame de silex fixée dans une épiphyse de bovidé. Cet instrument porte sculpté sur sa face convexe une chèvre sauvage allaitant ses petits, et du même côté, une sculpture de cheval au galop naturel. L'autre face de la lame représente sculptée en champlevé une tête d'équidé. L'artiste a obtenu cette dernière en raclant les contours de l'image, ce qui constitue un heureux essai de gravure en creux, intermédiaire entre le bas-relief proprement dit et la gravure au trait. Un second manche en os montre gravée une tête de bovidé. Ces outils, sur lesquels s'associent étroitement l'utile et le beau, ne sont pas une des choses les moins curieuses du Musée de Glozel.

J'ai vu, chez le Dr Morlet, deux pièces magnifiques. C'est d'abord ce *Renne marchant*, le premier renne à inscription trouvé dans le Champs des Morts, à propos duquel les préhistoriens prébendés ont dit tant de sottises. Ce dessin à la pointe, gravé sur un beau galet noir dont la forme naturelle n'a subi aucune retouche, est la perfection même. Un seul trait a suffi à l'artiste pour représenter ce renne marchant. Comment est-il parvenu à graver une figure aussi nette, aussi précise, avec une telle simplicité de moyens ? Elle n'a pourtant rien de schématique. La technique en est essentiellement vivante. Cette intensité de vie obtenue aussi simplement, c'est quelque chose de prodigieux. Et l'on voudrait que cette gravure fût l'œuvre d'un faussaire ! On a dit que ce renne n'avait pas été observé d'après nature. Quelle ineptie ! Le moindre examen de ce galet révèle le contraire. On voit ce renne en mouvement, on le suit pas à pas, on marche à ses côtés. Toute la vie pénètre en lui, et notre existence se mêle à la sienne. Il est le compagnon de l'homme, et un même destin les unit. Quelle élégance dans la démarche ! quelle noblesse dans les traits ! Comme tout, dans ce renne, évoque un être vivant et libre ! L'inflexion caractéristique du cou révèle un renne typique. C'est le renne en général, pourvu de tous ses attributs, qui marche sur ce galet, et c'est un renne en particulier, dont l'individualité est

fortement accusée. Cette gravure s'apparente aux plus beaux dessins de Rodin.

Digne de Rodin encore cette *Panthère blessée*, une des plus récentes sculptures trouvées dans le Champ des Morts. Comme le *Renne marchant*, elle a été prise sur le vif et réellement observée par l'artiste. L'animal se traîne lamentablement, faisant des efforts désespérés pour vivre. Du sang coule de sa blessure. Il se raccroche à la vie, mortellement atteint. Il ne songe qu'à son mal, levant sa patte pour arracher la flèche, insouciant de tout ce qui se passe autour de lui. L'artiste a vu cette panthère comme il a vu ce renne. C'est bien le geste de la panthère blessée, nous affirmait l'explorateur Surcouf, grand chasseur de panthères, qui séjourne depuis des années en Afrique Equatoriale. Cette sculpture est incontestablement la pièce maîtresse de cette collection de belles choses. C'est le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre.

De ces gravures et sculptures, les unes ont été faites uniquement pour être contemplées, les autres ont été ajoutées aux objets votifs ou d'usage, non comme un ornement superflu, mais comme faisant corps avec eux. Il n'était point question pour les Glozéliens de séparer l'utilité et la beauté. L'une n'allait pas sans l'autre. L'harmonie de l'outil rendait le travail plus aisé. Même quand l'objet ne paraît pas avoir de destination immédiate, il offre encore un intérêt spéculatif. Il enrichit l'âme et le cœur. L'art se confondait chez ces tribus avec leur vie matérielle et spirituelle.

A ces objets votifs ou non, embellis de gravures et de sculptures, il convient de rattacher toute une industrie céramique : vase à décors incisés, vases à cupulettes, vases à tête de mort, vases comprenant des parties dissociées du masque néolithique, idoles en argile et tablettes inscrites. L'art se mêle à tout cela, non comme un luxe, mais comme une nécessité.

Les arts de la vie étaient en honneur chez les Glozéliens, pour lesquels l'existence entière était un art Pendeloques, peignes, lissoirs, grattoirs, burin, anneaux, manches de haches, objets de parure ou instruments de travail témoignent de ce sens esthétique extrêmement développé chez ces peuplades primitives. Il n'est pas question ici de grand art et de petit art, d'arts majeurs et mineurs, il s'agit d'un art épousant toutes les formes du sentiment et de la pensée, d'un art *un* dans ses manifestations les plus diverses.

Il n'est pas étonnant que l'art mobilier occupe une si grande place à Glozel, l'art pariétal, tel que le pratiquaient les troglodytes de la Vézère, qui ornaient de peintures les parois de leurs grottes, n'ayant pas à intervenir dans une région où n'existaient ni cavernes ni abris sous roches, mais seulement des souterrains artificiels, habités pendant l'hiver.

Quelques problèmes se posent à propos de l'art glozélien. Et d'abord, cet art était-il magique, destiné à exercer un pouvoir occulte sur les êtres et sur les choses ? Nous ne le croyons pas. Contrairement à ce qui a été soutenu que l'art dérive de la magie, nous pensons que, si la magie peut être considérée comme une des racines de l'art, elle ne peut en être l'unique racine, et qu'en dehors d'un art prophylactique, alimentaire et religieux, il y a eu place, pendant les temps préhistoriques, pour un art désintéressé, fait pour charmer les yeux et embellir la vie. L'intérêt qui s'attachait à cet art était d'un ordre différent : le sentiment du beau y tenait la première place. C'est par plaisir et pour leur plaisir que les Glozéliens ont gravé et sculpté, sans s'abstenir pour cela d'exprimer dans leur art leur haute conception de la vie. Il lui ont confié leur vision esthétique de l'univers, les émotions qu'ils ressentaient au sein de leurs paysages, et la sympathie qui les rapprochait de leurs frères les animaux. Ils ont, pour le plaisir de voir ces derniers s'ébattre en liberté sous leurs yeux, reproduit leurs formes souples et gracieuses. Ils créaient ainsi de la vie et du rêve. Leur art faisait partie de leur existence quotidienne, de même que l'art issu de la magie participait à celle de leurs ancêtres, mais ils poursuivaient une fin désintéressée, demandant à l'art de leur révéler le sens de la vie, tout en charmant leurs yeux et délassant leur esprit. Un tel peuple, vivant librement dans un site aussi admirable que l'était celui de Glozel, pouvait bien éprouver des émotions esthétiques supérieures, qui venaient se fixer naturellement dans ses créations artistiques.

On constate qu'il n'y a point à Glozel de figurations humaines (nous ne pouvons tenir compte d'une figurine en argile, simple essai sans grande valeur). Cette absence de figurations humaines paraît résider dans ce fait que les idoles sexuelles, représentant la partie la plus intime de l'individu, résumaient toute sa per-

sonne, et qu'il n'était pas besoin, dès lors, de reproduire sur des galets les traits de sa physionomie. L'idole éternisait les morts dans ce qui avait été en eux de plus vivant, de même que les dessins retenaient le renne au passage, afin de perpétuer son souvenir. Les Glozéliens n'avaient pas jugé à propos de graver ou de dessiner des personnages humains, la présence de leurs semblables leur suffisant, tandis que le renne, se raréfiant de plus en plus, ils prenaient plaisir à contempler ses traits sur des outils d'usage et des objets votifs. Ils auraient pu, s'ils l'avaient voulu, étant assez habiles artistes, graver ou sculpter des figurations humaines. S'ils ne l'ont pas fait, c'est qu'ils n'en ont point senti la nécessité. Ce n'est pas dans la crainte d'envoûter leurs compagnons qu'ils ont renoncé à ces figurations, pas plus qu'ils ne se proposaient d'envoûter les animaux en les sculptant ou les gravant. Sur ce point, les Glozéliens différaient des Magdaléniens. Ils n'avaient ni leurs préjugés ni leurs superstitions. La vie au grand air en avait fait des êtres libres qui, loin de redouter les forces naturelles, prenaient à leur contact conscience de leur propre force.

Le renne prédomine dans ces figurations animales. C'est assez naturel. Bien que se raréfiant, cette espèce était encore assez répandue. Les Glozéliens la connaissaient mieux que les autres espèces. Toute la faune de cette partie de la Gaule est cependant représentée dans ces peintures et sculptures. Sous ce rapport, l'art glozélien est un document de premier ordre. Avec le renne, mâle ou femelle, ce sont, nous l'avons vu, des cervidés, des capridés, des équidés, des bovidés, des ovidés, des canidés. En dernier lieu, cet art nous a révélé l'existence de la panthère, contemporaine du renne pendant l'époque néolithique. L'art est venu corroborer ici la paléontologie animale, des dents de panthère voisinant avec des ossements de renne.

Quant aux signes alphabétiformes, souvent mélangés à des signes de numération, qui accompagnent ces figurations animales, leur sens nous en échappera tant que les tablettes inscrites n'auront pas été déchiffrées. Eh ! le seront-elles jamais ? Ce sont les mêmes signes, à quelques exceptions près, qu'on retrouve sur les galets. Quelle pensée s'abrite derrière ces caractères mystérieux ? L'imagination envisage différentes hypothèses : sont-ce là des marques de chasse ou de propriété ? des signes magiques ou

des prières ? est-ce le nom de l'auteur qu'on lit sous ces dessins ? celui de sa tribu ? ou bien celui du propriétaire de l'objet ? ou n'est-ce pas plutôt le titre du sujet représenté ? A moins que ces caractères ne soient des motifs de décoration. Nous inclinons à croire qu'il s'agissait du sujet, bien que ce sujet ne fût une énigme pour personne : on se passait de main en main ces galets, au bas desquels on aimait lire le nom de l'animal représenté dans différentes attitudes. On lisait : renne marchant, renne courant, renne couché, renne mort, femelle de renne allaitant son petit, cheval au galop naturel, ou au galop volant... Nous ne serons fixés sur cette littérature que lorsque les signes linéaires figurant sur les *tablettes* auront été traduits d'une façon moins fantaisiste qu'ils l'ont été jusqu'ici.

Il faut maintenant dire un mot de la technique. La technique des animaliers de Glozel correspondait parfaitement à leur idéal esthétique. Ils ne visaient qu'à être sincères et vrais. Aussi ne se sont-ils pas contentés d'utiliser passivement l'instrument qu'ils tenaient de leurs devanciers. Ils l'ont perfectionné. L'artiste néolithique a utilisé les techniques antérieures, mais en les modifiant. Il a en quelque sorte innové. Une technique nouvelle s'est substituée à l'ancienne. Telle gravure comporte une technique qui ne dérive d'aucune autre antérieurement connue. Les traits sont profondément incisés, et de larges entailles communiquent au dessin un relief saisissant. La tête de cervidé gravée sur un petit galet de forme ovoïde peut être prise comme type de ce procédé propre aux Glozéliens. Ce style diffère du style magdalénien, dans lequel les animaux sont représentés d'un trait léger. On peut dire que la gravure entaillée apparaît pour la première fois dans l'art quaternaire à l'époque glozélienne.

Ce qui a pu contribuer à modifier la technique, c'est la configuration de la matière employée. Cette technique s'est adaptée aux contours de l'objet. Elle en a épousé les formes. Le graveur choisissait les plus beaux galets, utilisant leurs dépressions et voussures naturelles. L'aspect de la roche guidait sa main. Ses aspérités, loin de le gêner, facilitaient son travail : il en tirait le meilleur parti possible. A noter qu'assez souvent les figures s'enroulent autour de l'objet, produisant un heureux effet. L'ornementation y gagne. La même méthode a été suivie en ce qui concerne les

objets en os ou bois de cervidé. Là encore, l'artiste a réalisé de véritables tours de force. C'est ainsi qu'un canon de bovidé, évidé de sa moelle, a pu servir de boîte à fard, tandis que sur ses parois extérieures trois fines têtes de cervidés ont pu être gravées. L'auteur a vaincu la difficulté, la faisant servir à la création du beau. Le créateur de beauté prenait parfois plaisir à mystifier ses admirateurs : une de ces gravures peut être regardée des deux côtés. Si on retourne le dessin sens dessus dessous, l'œil et le museau de l'animal ne changent pas : en examinant la gravure dans un sens ou dans l'autre, les pointes anguleuses de l'os figurent soit l'oreille, soit l'extrémité de l'encolure.

Le choix de la matière jouait un rôle aussi important que sa forme. L'artiste utilisait, pour graver ses dessins, des os de meilleure qualité que les autres. C'est pourquoi ils ont pu se conserver jusqu'à nous sans altération, au lieu d'avoir été peu à peu absorbés par l'argile, comme une partie des ossements humains ou ceux de certaines espèces animales. Le travail de polissage donnait en même temps de la résistance à ces os.

Ce qui frappe, dans cet art d'un réalisme si vivant, c'en est l'exactitude et le fini, obtenus non par la copie étroite du réel, mais par une heureuse simplification. Pas de détail fastidieux, mais les caractères essentiels. Cette synthèse suppose les analyses les plus minutieuses. Ce n'est point un simple tracé géométrique. Ce réalisme vivant, qui caractérise l'art glozélien, est également celui des vieux chasseurs magdaléniens. Entre les deux, il y a de grandes ressemblances. Mais il n'y a point cependant confusion. L'art glozélien dérive de l'art magdalénien, sans en être le décalque. Il conserve, après lui, sa personnalité. Il a modifié l'instrument transmis par ses prédécesseurs. Il a inventé la gravure entaillée, succédant à la simple rayure. C'est là son effort propre dans l'évolution de l'esthétique préhistorique. Le réalisme glozélien, tout en étant la reproduction fidèle du réel, n'en est point la copie étroite. Cette fidélité n'a rien de passif. Dans cet art réaliste, il y a place pour l'interprétation du réel. L'imagination ne perd jamais ses droits, mais ne les outrepasse point. La réalité n'est point défigurée. L'artiste la suit pas à pas, sans faire besogne de manœuvre.

Rarement, un tel art était fait de souvenir. La mémoire n'y jouait qu'un rôle secondaire. Il était spontané et direct. Il sortait

tout vivant du cerveau de l'artiste, de sa rencontre avec la vie. L'animal était saisi dans sa marche ou sa course, immédiatement, rien ne venant intercepter la vision de l'observateur. Il y a lieu de croire que ces dessins improvisés, — fruit d'une expérience sans cesse accrue, — n'exigaient point de retouches. L'animal disparu, l'artiste aurait sans doute reproduit ses traits avec moins de bonheur. L'œuvre parfaite l'était d'emblée, sans corrections ultérieures. L'œil de ces primitifs, mieux exercé que le nôtre à saisir la mobilité des êtres et des choses, leurs sens n'étant pas émoussés, suivait avec une acuité extraordinaire les évolutions de l'animal, tandis que, doués de plus d'agilité que beaucoup de civilisés, les « sauvages » s'élançaient à sa poursuite, fixant d'une main nerveuse, — ces mains de géant que des empreintes nous ont révélées, — au moyen d'une roche volcanique très dure, sur un os ou une pierre, ses allées et venues. Si la bête s'arrêtait dans sa course, tendant l'oreille et humant l'air, ils la contemplaient alors tout à loisir. Ainsi, courant avec le renne ou s'arrêtant en même temps que lui, les primitifs de Glozel se trouvaient dans les conditions voulues pour produire un chef-d'œuvre.

Nous avons constaté qu'à Glozel les sculptures étaient plus belles que les gravures. L'exécution en est plus soignée. Cela tient sans doute à ce qu'elles sont l'œuvre d'un seul artiste, uniquement sculpteur, ou, s'il était à la fois graveur et sculpteur, meilleur sculpteur que graveur. Que ces créations soient l'œuvre d'un seul individu ou de plusieurs, il n'y a pas une seule mauvaise sculpture à Glozel. On ne peut parler ici de décadence. Ces sculptures en bas-relief sur os sont ce que l'art quaternaire a produit de plus parfait. Elles témoignent d'une maîtrise incomparable. L'art glozélien s'y manifeste essentiellement créateur. Autant d'œuvres qui sont encore aujourd'hui, pour nos artistes, des modèles de conscience et des leçons de goût, œuvres qui portent en elles toutes les marques de l'œuvre durable.

Tandis qu'à Glozel aucune sculpture n'est médiocre, les gravures sont loin d'offrir toutes la même perfection. Les unes sont comparables aux meilleures sculptures, les autres leur sont nettement inférieures. Dans ces dernières, la technique laisse à désirer; la facture en est fruste et rudimentaire. L'artiste hésite, tâtonne. Il n'est pas sûr de lui. Son observation est en défaut. Ces gra-

vures sur galets ont été tracées d'une main incertaine, manquant d'expérience et de maturité.

On relève dans ces dessins des fautes de perspective. L'ensemble est sacrifié au détail, ou le détail à l'ensemble. Telle partie du corps est disproportionnée, trop grande ou trop petite. L'équilibre manque. L'œil de l'animal est vu de face, et les ramures de trois quarts, le dessin étant de profil. Parfois, l'artiste a remplacé une esquisse par une autre, sans avoir pris soin d'effacer la première. Plusieurs traits d'essai accompagnent souvent le trait définitif. Les figures s'enchevêtrent, formant un tout inextricable. Les têtes se mêlent, les animaux se confondent... On ne peut savoir exactement de quel animal il s'agit; et si l'on reconnaît un cervidé, on n'est pas toujours bien sûr que ce soit un renne. Ces dessins sont inachevés. On ne rencontre point dans ces « ébauches » cette finesse d'exécution, cette habileté avec laquelle la main s'empare du burin et s'en sert. Cette incertitude même a son prix. Cette naïveté n'est pas sans charme. Cette gaucherie ne déplaît point. L'œil finit par s'y habituer. Dans leurs moindres ébauches, les animaliers de Glozel ont mis encore beaucoup d'eux-mêmes, et affirmé leur sens esthétique. Ils ont été avant tout sincères, et la sincérité, c'est ce qui compte surtout en art.

Ces gravures dont l'imperfection contraste avec le fini des autres pièces sont l'œuvre d'enfants ou de débutants cherchant leur voie. Ces esquisses, qui préparent l'œuvre future, ne sont pas sans offrir un réel intérêt. Qu'importe ! Ce qu'il faut considérer, — ce qu'on retient et ce qui reste, — ce sont les œuvres dans lesquelles s'affirme une personnalité maîtresse d'elle-même. Là, il n'est plus question de manque d'observation, de replâtrage, de truquage. Tout s'équilibre et s'harmonise pour composer une œuvre d'art qui, s'adressant à la fois à l'émotion et à l'intelligence de son contemplateur, est elle même l'expression de la sensibilité et de la pensée de son créateur.

Il est certain qu'il entre parfois de la convention au sein de cette spontanéité même. La « stylisation » s'y accuse un peu trop. Mais ceci n'est valable que pour certaines figurations. La technique glozélienne comporte une part plus ou moins grande de schématisme. Ce schématisme, proche parent de celui des

Magdaléniens, diffère de celui des Aurignaciens, qui est parfois une énigme. Il reste, malgré tout, dans la vie.

La tendance au schématisme, même dans les plus belles pièces, est un des caractères de la technique glozélienne. Ce schématisme porte principalement sur la ramure. Néanmoins, on reconnaît facilement un cervidé mâle d'un cervidé femelle. Le pelage de l'animal est le plus souvent figuré par des traits, qu'on pourrait prendre pour des signes de numération. Les plis de l'encolure sont représentés au moyen d'incisions obliques. L'œil est centré d'un trou profond, qui tient lieu de pupille. Les sabots sont à peine indiqués et les jambes s'achèvent en rayures parallèles. Celles de l'avant sont mieux dessinées que celles de l'arrière. Certaines parties du corps ont été seulement esquissées. Cette façon de procéder est sans doute voulue On remarque que les faons sont en général moins bien venus que les animaux adultes. Cela tient à ce que les caractères de l'animal, n'étant pas dans son jeune âge suffisamment déterminés, le graveur n'a pas cru devoir apporter autant de soin à le dessiner, réservant toute son habileté pour l'animal en pleine force. Il traduit merveilleusement par cette hésitation l'œuvre de la nature.

Ce chématisme fait prévoir l'écriture linéaire, en partie tirée de lui : elle est elle-même un art. Elle est gravure et dessin. Elle le complète et le continue.

Ne reprochons pas aux graveurs glozéliens leurs légers défauts. Regardons l'ensemble. Ces défauts n'enlèvent rien à leurs solides qualités. Il ne font que les souligner. On ne peut demander à une même période artistique de produire uniquement des chefs-d'œuvre, pas plus qu'on ne peut exiger du même artiste d'être toujours égal à lui-même. Ce qui a lieu pour Glozel a eu lieu pour toutes les grandes époques artistiques : à côté d'œuvres définitives, on rencontre toute une série de productions moins parfaites. Toute époque a ses maîtres, et ses mauvais élèves. Les uns et les autres ont leur raison d'être. Il faut beaucoup d'avortements pour créer un chef-d'œuvre. Glozel ne fait pas exception à cette règle. Cependant, lorsqu'il s'agit d'art préhistorique, la moindre ébauche a son prix. On ne saurait la négliger. Tout ici doit compter. L'esquisse faite par un sauvage sur un caillou peut être révélatrice. On ne rencontre pas pendant les temps préhistoriques les mobiles inférieurs qui guident le faux artiste :

mercantilisme, arrivisme et autres ismes. Tout objet a sa valeur en préhistoire, même le plus infime, et quand l'art s'ajoute à lui, il devient pour nous deux fois sacré.

De ce que certaines de ces pièces sont moins bien réussies que d'autres, faut-il mettre en doute leur authenticité ? Nous avons conclu de la beauté de ces gravures et sculptures à leur authenticité. Faut-il dès lors, en face d'une technique défectueuse, conclure qu'on se trouve en présence de *faux* ? Ces ébauches, répétons-le, ont leur intérêt. Quand on les examine sans parti-pris, on découvre leur genre de beauté et la vie qu'elles contiennent. On a fabriqué de faux objets glozéliens. Combien ces objets dont la technique pèche par tant de côtés diffèrent des objets authentiques les moins réussis ! Dans leur gaucherie insincère, nul héroïsme ne se manifeste. L'esprit qui les a conçus manque d'envergure. On ne peut les confondre avec les autres.

Les grandes lois esthétiques ont été respectées par les Glozéliens : le choix de la matière, l'utilisation de sa forme, l'adaptation de l'objet à sa fonction. Ils ont utilisé les pierres qui se prêtaient le mieux au but qu'ils poursuivaient, galets en basalte pour les gravures et, pour les sculptures, l'os et l'argile. Ils ont tout tiré de la nature. Lorsque la forme de l'os ou de la roche rendait l'exécution malaisée, loin de renoncer à leur entreprise, ils contournaient la difficulté et s'en faisaient une alliée dans leur recherche des belles formes. L'art triomphait de la matière. Enfin, l'harmonie de l'objet résulte dans cette technique de sa parfaite adaptation à sa fonction. Sa simplicité même en fait l'élégance. Votif ou non, l'objet répond à une idée. Qu'on envisage une gravure faite pour être seulement contemplée, un bracelet de schiste ou une hache en basalte portant des figurations animales, rien n'est inutile dans ces objets, — tout concourt à l'harmonie et à l'unité de l'ensemble.

L'art glozélien, avons-nous dit, est un art de synthèse et de simplification. Quand le sculpteur de l'école de Glozel veut représenter un cheval au galop, il ne se contente pas toujours de nous le montrer au galop naturel. Ce galop naturel se transforme en galop volant plus réel que la réalité. Ce galop volant constitue la synthèse de tous les mouvements d'un cheval en pleine course.

Le graveur ou le sculpteur ne perdent pas leur temps à dessiner un à un les poils de l'animal. Ils retiennent l'essentiel.

En résumé, l'art glozélien, plus proche de l'art magdalénien que de tout autre, possède après lui son originalité et sa technique propre. Il ouvre et ferme un cycle. Il constitue un tout. Borné aux objets mobiliers, spécialisé dans la gravure et la sculpture, il demeure dans la conception comme dans l'exécution essentiellement créateur. Sûreté de la main, acuité de la vision, sincérité de l'observation, haute conscience esthétique, tels sont les principaux caractères de cet art glozélien qui occupe, dans l'histoire de l'art quaternaire, une place à part. Moins compassé que l'art égyptien, plus vivant que l'art grec, moins tourmenté que l'art gothique, l'art des tribus glozéliennes réunit à la fois la grâce et la force, le sentiment et la pensée, la réalité et le rêve. Cet art rejoint l'action.

L'art glozélien est la preuve que l'esthétique magdalénienne ne s'est pas éteinte sans descendance et que, contrairement à ce que prétendait Jacques de Morgan, le génial inventeur du mésolithique, l'art et le renne ont vécu en Gaule à l'époque où on les croyait à jamais disparus. Il supprime l'Hiatus, — dogme intangible auquel il est défendu de toucher, — que les préhistoriens d'avant-guerre avaient cru devoir jeter, comme une barrière infranchissable, entre les deux âges de la pierre. Cette barrière s'écroule, livrant passage à tout un monde. Désormais est démontrée la connexion du néolithique ancien avec le magdalénien terminal. Que la culture glozélienne remonte à 10.000, 5.000 ou même 3.000 ans avant notre ère, cela n'a pas grande importance. L'essentiel est que cette culture ait existé, démentant les théories de ceux qui, les croyant éternelles, tiennent seulement compte des faits qui les confirment, mais rejettent impitoyablement ceux qui les contredisent.

La coexistence du renne, de l'écriture, de la pierre à demi polie, de la céramique et des arts plastiques au début du néolithique est aujourd'hui prouvée. Ces galets gravés de figurations animales et de signes alphabétiformes, ces os semblablement ornés de signes et savamment sculptés, les uns et les autres voisinant dans l'argile avec les tablettes inscrites offrant des traces de vitrifications et les idoles sexuelles, constituent un document des plus précieux pour l'histoire des civilisations. *L'homo glozéliensis* a eu une culture très élevée. Son art en est la preuve. Il témoigne

que des hommes furent pendant les temps préhistoriques aussi civilisés, — et même plus civilisés, — que ceux de l'histoire. Il est leur porte parole. Leur conception de la vie et de l'univers s'est à jamais fixée dans ces objets que la terre a précieusement conservés pendant des millénaires. Ce document est plein d'enseignements. Il traduit les aspirations d'une humanité jeune, maîtresse de sa destinée, que la civilisation n'a pas encore pervertie, et qui, parce qu'elle a eu foi dans la vie, a pu en perpétuer la beauté en des œuvres durables.

Ces gravures et sculptures, introduites par le haut dans la couche d'argile jaune, en guise d'ex-voto ou pour tout autre motif, mêlées dans les tombes aux autres objets ayant appartenu aux morts, attestent qu'une humanité supérieure a vécu en beauté sur les bords du Vareille en des temps très anciens. Et ils sont eux-mêmes, avec les idoles qui les accompagnent, un symbole de survie et de résurrection : l'art opère le miracle de tirer de leurs tombeaux les générations disparues et de les ressusciter dans nos cœurs.

Fouilles des 13, 14 et 16 septembre. — Après avoir visité le Musée, je suis descendu au Champ des Morts. Là, j'ai commencé des fouilles par une matinée radieuse, espérant découvrir, dans la couche d'argile que le Dr Morlet a appelée « *argile habitée* », quelques-unes de ces précieuses gravures et sculptures que je venais d'admirer. Les 13, 14 et 16 septembre 1929, j'ai pu me convaincre que les gens qui parlent de « remaniement » feraient bien de remanier leur mentalité. Il est facile de critiquer. Il est beaucoup plus difficile de se mettre consciencieusement à la besogne, et de creuser la terre pendant des heures au risque d'attraper des ampoules : quand on met la main à la pâte, on a des chances de connaître les choses dont on parle.

Plusieurs savants de passage à Vichy avaient tenu à visiter le gisement en compagnie du Dr Morlet. Il y avait avec nous M. Madsen, directeur du service géologique du Danemark, déjà venu à Glozel avec M. Depéret et qui est un des premiers géologues d'Europe ; M. Pereira Salgado, professeur de chimie à l'Université de Porto, auquel nous devons l'analyse des ossements humains trouvés dans les tombes, ces ossements autour desquels les antiglozéliens entretiennent prudemment la conspira-

tion du silence ; M. Hirschberg, éminent géologue polonais. Etaient aussi des nôtres l'explorateur Surcouf, attaché au Muséum d'Histoire Naturelle de Paris, Mme Massoul, attachée au Musée du Louvre, qui a fait justice de la légende du four de verrier, et son mari, céramiste et technicien. Le troisième jour, M. Audollent, doyen de la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand, s'était joint à nous, désireux de visiter le nouveau Musée qui s'était enrichi, depuis sa dernière visite, de pièces importantes. M. Croze, professeur de physique à la Faculté de Nancy, l'accompagnait, suivi de nombreux étudiants.

Le Dr Morlet ayant laissé autour des tombes des *carrés témoins*, vierges de tout remaniement, nos recherches portèrent sur la partie périphérique du champ la plus élevée, près de la porte qui donne accès aux fouilles, partie à peu près stérile, nous exposant à creuser la terre pendant un grand moment sans résultat, préférant sacrifier le plaisir d'exhumer un objet à celui de saccager les carrés témoins dans lesquels nous aurions vraisemblablement trouvé quelque chose. Il est à noter que plus on s'éloigne des tombes, moins on a des chances de rencontrer des objets : ceux-ci se raréfient de plus en plus : où deux heures suffisaient à exhumer galets, tablettes et idoles, on met une semaine avant de découvrir le moindre objet. Nos recherches ont été de ce fait peu fructueuses, mais elles auront du moins servi à confirmer l'impression du Dr Morlet que le gisement commence à s'épuiser.

Les savants venus à Glozel ont trouvé quelques objets bien en place, mais sans grand intérêt : un morceau d'ocre, un fragment d'anneau de schiste, un fragment de tablette vitrifiée recouverte de signes alphabétiformes, parmi lesquels nous avons pu reconnaître un V et un L (cette dernière trouvaille est destinée au Musée de Copenhague). J'ai moi-même retiré, après de longues et minutieuses recherches, au sein de l'argile rouge, extrêmement compacte et dure, des restes de poterie rougeâtre, et une pointe de flèche qui, si elle n'est pas propre à la culture glozélienne, n'en a pas moins été fabriquée et utilisée par ces tribus.

Qu'importe que d'autres œuvres d'art viennent augmenter le trésor de Glozel ! Ce trésor suffit à donner une idée du génie esthétique des indigènes qui nous l'ont transmis. Le nombre des sculptures et gravures, sans compter les vases décorés et les

idoles modelées en argile, est désormais assez considérable pour justifier l'étude d'ensemble, purement objective, que le Dr Morlet va bientôt publier. On peut trouver des pièces semblables au Musée de Saint-Germain ou aux Eyzies : on n'en trouvera point de plus belles.

Quand on vient nous dire qu'il n'y a point d'art à Glozel, que cet art est enfantin et inexistant, on commet une erreur grossière. Ce paradoxe est insoutenable. A quoi bon opposer des faits aux aveugles qui les nient ? Certains esprits, esclaves de leur laideur, ne consentiront jamais à s'incliner devant la beauté, qui est leur condamnation.

GÉRARD DE LACAZE-DUTHIERS.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Le Journal et la crise du français. — L'article paru sous ce titre dans le *Mercure* du 15 août dernier m'a valu quelques félicitations et aussi — qui s'en étonnerait ? — diverses critiques.

Les premières viennent de lecteurs. M. le docteur Louis Gouzien et MM. Yzelen et Frédéric Saisset, deux littérateurs, me disent le soulagement qu'ils ont éprouvé à me lire, et m'encouragent à persévérer. M. Yzelen suggère que tout journal qui se respecterait, « à côté du rédacteur en chef, un grammairien qui corrigerait toutes les fautes des collaborateurs et même des annonciers : il ne manquerait pas de besogne ! » Il me signale d'ailleurs que moi-même je me montre contaminé dans cette phrase, p. 31, 8e ligne : «... ou il m'a l'air de croire que Saint-Simon *serait* l'auteur des Chroniques de l'Œil de Bœuf ». Cette faute, dit mon correspondant, procède de l'abus que font les journalistes du conditionnel : « Le Kaiser *serait* malade », pour : « Le Kaiser est malade ».

Il est sûr que la presse montre pour cette tournure une prédilection qui agace. Quant à savoir s'il y a réellement faute, la question m'a fait hésiter. Certaines grammaires ne semblent pas admettre que *croire* puisse être suivi d'un autre mode que l'indicatif (1). D'autres portent que le conditionnel s'emploie no-

(1) Elles citent d'ailleurs comme une exception ce vers de Corneille :

La plus belle des deux, je crois que ce *soit* l'autre

écrit à une époque où l'usage n'était pas encore fixé.

tamment après les verbes indiquant supposition, et elles produisent cet exemple de Racine :

Lequel Hiérome, après plusieurs rébellions,
Aurait atteint, frappé, moi sergent, à la joue.

Dans ces vers, comme dans la phrase : « Le Kaiser serait malade », on peut soutenir qu'il y a, sous-entendu, un verbe indiquant supposition : « on dit que, on annonce que... »

Voyons maintenant l'opinion des fournisseurs de provende imprimée. Est-il besoin de le dire ? C'est d'eux qu'émanent les reproches.

Non pas d'eux tous, à la vérité. *L'Homme Libre*, *Candide*, le *Lorrain* (de Metz) restent neutres. *L'Action française* adhère à ma conclusion sans prendre parti sur le fond du débat. *L'Ami du peuple* (M. Félicien Pascal), le *Figaro*, l'*Echo libéral*, du Havre (M. Jean Jacquemont), les *Annales*, *Chantecler* approuvent ma campagne, les trois premiers avec quelque restriction.

Que dire du *Petit Marseillais* ? M. Emile Thomas semble y être choqué bien plus par le ton de mes critiques que par leur substance, car avec bonne foi il reconnaît les torts de sa confrérie, en se bornant à demander quelque indulgence pour elle. Je ne sais donc si je dois le ranger parmi mes contradicteurs. Mais je relèverai une erreur qu'il a commise : il a cru voir citer à l'ordre du « Sottisier », dans le *Mercure* du 1er septembre, des passages de mon étude « qui étaient eux mêmes bouffons. » M. Emile Thomas m'a confondu avec un autre collaborateur du *Mercure*. Il ajoute : « Tel qui croit engeigner autrui... » *Engeigner* a le sens de *tromper*. Je ne pense pas que ce mot eût pu m'être appliqué : je n'ai cherché à tromper personne. Bien au contraire, on m'accuse d'avoir parlé trop franc.

Voici enfin, conscients du péril commun que je représente, les défenseurs de la corporation : le *Quotidien* (M. Ernest Gaubert) derrière lequel emboîte le pas le *Petit Méridional* (2), de Montpellier ; puis le *Temps*. Celui-ci, au cours d'un long article, n'a pas cru inutile de dépenser à mon intention force fusées, et Dieu sait si ses collaborateurs en sont pourvus. A vrai dire, c'est de sa part pure grandeur d'âme ; il ne se sentait pas visé, je l'avais ex-

(2) Le rédacteur de ce journal, qui signe Pan, me prend pour un universitaire. Non, je n'ai d'autre intérêt au procès que l'amour de notre langue.

cepté à mots couverts ; cependant il a voulu se faire le champion de confrères plus déshérités sous le rapport du purisme.

A cette cohorte s'est joint M. Pierre Borel, journaliste à l'*Eclaireur de Nice* et lettré distingué. Mais en l'occurrence il va au combat sans armes, et c'est dans une simple lettre au *Mercure* qu'il donne son avis, d'ailleurs fort modéré.

Les observations qui m'ont été faites sont peu nombreuses : pour la plupart, elles se présentent à la fois chez plusieurs. Au reste, je n'avais pas laissé de me les opposer, tout le premier. Prenons les une par une, et soupesons les.

M. Félicien Pascal remarque avec *Candide* que nombre de ses confrères prennent encore soin d'écrire correctement. (Que cet *encore* est plein de sens !) Je ne fais aucune difficulté à le reconnaître. Le journaliste qui sait sa langue n'est plus la règle, mais il n'est pas *encore* l'exception. Cela viendra plus tôt qu'on ne pense, d'ailleurs, si l'on n'y met ordre.

M. Pierre Borel excuse l'abus du cliché : le travail est plus vite fait, et puis « le public aime saluer au passage les banalités connues comme il affectionne les vieux airs, les idées reçues et les crimes passionnels ». C'est bien ce que j'ai dit, page 36 : le gazetier n'ose pas parler mieux que son lecteur. Le raisonnement de M. Pierre Borel serait légitime chez un épicier, qui ne vise qu'à satisfaire les goûts de sa clientèle. Mais le journalisme n'est pas un commerce comme les autres : tel est du moins mon sentiment.

On me répond encore : « La presse ne peut être tenue à elle seule pour responsable de la crise du français. » Le *Figaro* impute cette crise aussi « à la mauvaise tenue des familles bourgeoises et à l'invraisemblable ignorance des professeurs. » M. Pierre Borel insiste sur les méfaits des hommes politiques et de la magistrature : il cite deux avocats dont l'un employait *atavisme* à la place d'*hérédité*, et l'autre parlait d'*avatars* à propos d'infortunes conjugales !

M. Ernest Gaubert, du *Quotidien*, développe ces observations. Selon lui, comme selon M. Jean Jacquemont de l'*Echo libéral*, il faut incriminer en même temps la tribune : c'est au Parlement qu'on débite les solécismes et les barbarismes les plus nombreux. Aux music-halls et au cinéma, nous devons l'abus du préfixe *super* que j'ai dénoncé. M. Ernest Gaubert demande si les fautes

de tout genre sont en proportion plus grande dans la presse que dans les livres ou la conversation. Et il conclut : « Malgré tous les exemples amusants de M. Duplessy, on n'écrit pas plus mal dans les journaux qu'ailleurs ».

Vraiment, mon contradicteur se contente de peu : il lui suffit que le style du journal ne soit pas plus répréhensible que celui de ma concierge ou de mon bougnat, voire des romans de M. Clément Vautel ! Pour moi, je me fais du rôle de la presse une idée un peu plus haute.

Quant au *Temps*, il avance que ma rigueur aura plus de raison de s'exercer sur les livres. Mais surtout il s'empare de ma conclusion, où je fais découler la crise du français de celle des mœurs, pour en conclure à son tour, triomphalement, que « c'est donc notre temps qui est fautif, et non plus singulièrement l'Etat et les journaux. » Il ajoute que la presse s'emploie généralement à nous préserver du « mascaret matérialiste » que j'annonce avec tant d'autres ; et puis que je devais prendre corps à corps ce grave péril, au lieu de me cantonner sur le domaine vraiment trop exigu des fautes de grammaire.

J'en finis tout de suite avec ces deux considérations accessoires:

1° Nul ne l'ignore, et le rédacteur du *Temps* moins qu'un profane, ce qu'on appelle « grande presse » est aux ordres des puissances d'argent, qui ne passent pas pour dicter des consignes très désintéressées.

2° Si ma modestie ne m'a pas interdit de rattacher à l'avilissement des esprits et des cœurs le danger que court la langue, elle m'a toutefois montré dans celui-ci, vu mes faibles moyens, un sujet déjà fort honorable, encore que le *Temps* le juge dérisoire, sans doute parce qu'il ne veut y voir que chicanes de pédant. A d'autres, plus qualifiés ou plus confiants, d'attaquer en face la corruption morale.

D'une manière générale, je crois avoir précisé au début de mon étude (p. 24) que le journal à lui seul n'a pas fait naître l'épidémie, mais que du moins, il est en son pouvoir de la juguler ou de la répandre. Et les exemples que je donnais de la page 25 à la page 27 étaient bien indiqués comme ayant leur origine dans le parler de tout le monde. C'est par la publicité qu'il confère aux incorrections qui sont dans l'air que le journal se trouve pour une grande part responsable. Qui lirait les débats parlementaires,

les audiences des tribunaux, s'ils n'étaient relatés dans les quotidiens, toutes leurs fautes respectées ?

Pour les livres, reste à prouver qu'ils sont dans l'ensemble aussi mal rédigés que les journaux. En tout cas, ils s'adressent à la partie du public la plus cultivée, et qui de ce fait présente une certaine immunité à l'égard du mauvais français. Par contre, le journal, s'adressant à tout le monde, étend ses ravages sans que nulle barrière sanitaire, nulle hygiène personnelle viennent les arrêter.

Je sais bien, la presse subit la décadence de la culture avant de l'aggraver à son tour. Il lui est certes moins facile que jadis de se procurer des rédacteurs déférents avec la langue. Mais c'est là le dernier de ses soucis : « On n'ignore pas bien souvent que tel ou tel rédacteur écrit un français douteux (on le corrige si l'on peut), mais par ailleurs il est actif, débrouillard, ponctuel, il sait mener une enquête, découvrir des détails curieux ; il a le sens des affaires sensationnelles, il arrive bon premier. » Vraiment je remercie le *Quotidien* d'un tel aveu, qui va tout à fait dans le sens de ma thèse. Cet aveu, M. Pierre Borel le répète exactement, aux termes près.

La puissance des moyens dont dispose la presse, comme son inquiétant retentissement, nous donnent pourtant le droit de lui demander des précautions, un effort. Car chaque défaillance grammaticale du plus obscur échotier se trouve claironnée aux quatre coins du monde. Nous acceptons que la Compagnie des Eaux nous fasse boire de l'eau de Seine aux jours de canicule, mais que dirions-nous, si elle laissait pénétrer dans ses conduites les immondices et les chiens crevés ? Et une telle réponse ne nous paraîtrait-elle pas bien insuffisante : « Je ne suis point responsable, car la présence d'ordures et de charognes dans le fleuve n'est pas mon fait » ?

Dans les deux cas, une épuration s'impose. Puisque la presse veut être assimilée au commerce, employons le vocabulaire mercantile : il y a tromperie sur la marchandise (quand même la majorité des clients s'en contenterait) si notre journal nous sert chaque matin une pâtée abondante, mais malpropre, où à chaque bouchée des graviers craquent sous la dent.

Mais les gazettes ne sont pas à court : elles se réfugient derrière les conditions matérielles de leur confection. Le *Temps* me soup-

çonne d'avoir pris pour des signes d'ignorance ce qui n'était souvent que fautes d'impression. Ne lui en déplaise, je me suis efforcé de faire le départ entre les unes et les autres : j'ai négligé nombre de fautes d'orthographe et d'accord qui pouvaient être imputées au typographe ou à sa machine, pour ne conserver que les incorrections dont la paternité ne me paraissait pas douteuse. Au demeurant, pourquoi passer sous silence, de propos délibéré, l'apport du « compositeur » lui-même ? S'il ajoute de son cru aux fautes du rédacteur — lui et non pas sa machine — n'est-ce pas souvent, là aussi, baisse du niveau intellectuel ? Encore un élément humain qui n'a rien de conditions prétendues inéluctables, et sur lequel le journal peut et doit veiller.

Nous parvenons ainsi au seuil du réduit où se retranche la corporation : « Je voudrais bien vous y voir ! Le journal a pour premier devoir d'arriver à l'heure, de ne pas rater les trains. Pour cela il faut descendre les formes à l'heure... On préfère paraître avec des fautes que de ne pas paraître du tout... Si les journaux devaient être écrits en un français irréprochable, il n'y aurait plus que des hebdomadaires, et encore (3)... »

J'avais prévu cet argument, p. 37. Et j'y ai répondu par avance : « Il n'y a rien là d'autre qu'une excuse : la hâte peut nuire à l'élégance, non à la correction quand celle-ci s'est infiltrée jusqu'aux moelles. Savoir bien fragile que celui qui veut un perpétuel froncement de l'esprit, et adjure l'attention de ne l'abandonner jamais ».

Que quelqu'un qui fait métier d'écrire ne puisse rédiger, même au courant de la plume, sans que le solécisme le guette à chaque ligne, c'est pour moi une supposition paradoxale. En général, les fautes de français proprement dites ne sont pas de celles que la réflexion décèle à leurs auteurs. Quoi qu'en dise le *Temps*, le temps ne fait rien à l'affaire. Car alors les orateurs qui improvisent en public — loi bien plus léonine encore — auront beau jeu pour réclamer l'abrogation de toutes les règles du langage, sous prétexte qu' « ils n'ont pas le temps » de les observer !

Ma seconde réplique sera celle-ci : avant la guerre, la presse n'était-elle pas déjà soumise aux mêmes conditions matérielles ? Or, à cette époque la langue française y était infiniment moins

(3) Cette dernière phrase est tirée textuellement du *Petit Méridional*.

malmenée qu'aujourd'hui. Sans doute on m'objecte Marcel Schwob et son *Ile des Diurnales*, le *Musée des Erreurs* de Bienstock et Curnonsky, où se trouvent « des exemples autrement effarants », et certaines salles de rédaction tapissées depuis longtemps des bévues de ceux qui y sont passés. Je n'ai pas voulu faire de caricature : mon ambition n'a été que de recueillir un nombre de faits suffisants pour pouvoir en induire des conclusions. Mes investigations se sont bornées à quelques grands journaux de Paris. Si je les avais dirigées vers certaines feuilles départementales, ma pêche eût été incomparablement plus fructueuse — mais aussi beaucoup moins probante.

Les cocasseries que l'on cite (constituées par des coquilles et des lapsus pour une bonne part) n'étaient que sporadiques et n'offraient pas aussi généralement, il s'en faut, le caractère d'attentats contre la langue qui se fait jour maintenant. Les sévices que je dénonce — et à chacun il est loisible d'en faire autant, je l'ai dit — sont récents. Ils se répètent trop pour être l'œuvre de hasards malins. Voilà un fait qui me semble indéniable. Il est indépendant des exigences de l'industrie en cause.

Enfin il y a des feuilles où l'on écrit mieux. Certaines même sont presque indemnes, et non pas les plus puissantes ni les plus riches. Ne subissent-elles donc point la même nécessité que les autres ? Voilà qui prouve que les fameuses « conditions matérielles peuvent très bien ne pas influer sur la tenue littéraire des journaux. » Seulement, il faut le vouloir : là est le point central du débat. Notre presse écorche le français parce qu'elle s'en moque. Elle le respecterait si elle y tâchait. Et mieux encore, elle pourrait émouvoir l'opinion pour la conservation de notre patrimoine linguistique, de la même façon qu'elle prêche la mise en valeur de nos beautés naturelles. Cette besogne, je persiste à le penser, ne serait pas trop indigne d'elle. Mais j'oublie ce détail : elle ne présente aucun intérêt économique.

Ce ne sont pas les « conditions matérielles » qu'il faut incriminer, mais les conditions économiques auxquelles la presse est astreinte, et la conception même de son rôle. Par là encore nous aboutissons à une conclusion morale.

LUCIEN DUPLESSY.

LETTRES ANGLAISES

The Concise Oxford Dictionary of Current English, adapted by H.-W. Fowler and F.-G. Fowler from The Oxford Dictionary, New Edition revised by H.-W. Fowler, Clarendon Press.

Lorsque parut en 1911 la première édition du **Concise Oxford Dictionary of Current English**, j'en fis aussitôt l'acquisition, et depuis lors « je n'en ai pas employé d'autre », s'il m'est permis de rappeler le texte du fameux dessin de *Punch* qui fit rire toute l'Angleterre au début des affiches illustrées. On pourrait lui appliquer aussi cette autre attestation : « L'essayer, c'est l'adopter. » Ce qui n'est pas un mince compliment pour un dictionnaire. Il n'est guère d'ouvrage dont on attende plus que d'un dictionnaire, et il n'en est pas qui vous offre plus d'occasions d'être déçu.

Dans les remerciements qu'il adresse à ses collaborateurs bénévoles en terminant la préface de cette seconde édition, Mr.H.-W. Fowler raconte une anecdote significative. La première lettre qui parvint aux compilateurs, peu après la mise en vente de l'ouvrage, émanait d'un acheteur mécontent. Il demandait d'être remboursé du prix du livre sous le prétexte que le mot *galiote*, ne s'y trouvait pas et qu'il l'avait acheté uniquement dans le but de s'assurer de l'orthographe de ce terme, qui est variable en anglais. Aussi la nouvelle édition ne manque pas de donner *galiot*, qui renvoie à *galliot* où l'on trouve les sens et l'étymologie.

Ce lecteur déçu en avait tout de même pour son argent. Il avait, dans les 1.040 pages du livre, une infinité de termes et d'expressions du langage courant que les autres dictionnaires de même genre s'obstinent à omettre. Néanmoins, Mr Fowler reconnaît que les erreurs et les omissions étaient nombreuses. Par contraste avec le grincheux qui regrettait son débours, il cite avec gratitude l'ami qu'il ne connut que par correspondance et qui, pendant des années, lui adressa deux fois par mois des cahiers entiers de grand format pleins de suggestions et d'observations en vue de perfectionner l'ouvrage pour une édition future encore incertaine. Beaucoup d'autres offrirent ainsi leur aide et je me souviens de m'être risqué à proposer aux savants lexicographes une correction concernant un mot d'origine française. Sans doute ne le fis-je pas sur le ton grincheux, car une correspondance aimable s'ensuivit. C'était pendant les vacances, seule époque qui me

laisse des loisirs pour d'aussi agréables occupations, et j'étais comme chaque année, dans une retraite non loin de la côte ouest du Cotentin. A ma surprise, la réponse à ma lettre était partie d'en face, de Guernesey, où les auteurs du dictionnaire se reposaient sans doute de leurs labeurs. Mais malgré ce voisinage, nos lettres faisaient le grand détour par les capitales, un peu à la manière dont les langues séparent les peuples.

On a dû certainement comparer une langue à un arbre, sinon à une forêt. La vie de l'un et de l'autre présente d'assez étroites analogies. Ils s'accroissent constamment d'une ramure nouvelle, tandis que des ramilles s'y dessèchent et meurent. Le *Concise Oxford Dictionary* est le dictionnaire de la langue anglaise vivante, telle qu'on la parle et qu'on l'écrit, telle qu'elle se modifie de jour en jour. La seconde édition est augmentée de quatre cents pages, c'est-à-dire de deux cinquièmes de la première édition. Elle a donc été entièrement refondue, car non seulement il y a été ajouté un nombre de mots considérable, mais encore des sens nouveaux, ou omis précédemment. Quel témoignage de l'extraordinaire vitalité de la langue anglaise ! Il est vrai que vingt ans ont passé, et que les années de guerre ont mis en circulation une foule de termes nouveaux, et donné à des termes existants des sens qu'ils n'avaient pas.

C'est bien le dictionnaire des mots d'usages courant, les mots que l'on entend dans la conversation de tous les jours et que l'on trouve communément dans les organes quotidiens de la presse. Cependant, si l'on en a sagement éliminé les termes archaïques, les significations désuètes, qui ont leurs places dans les dictionnaires spéciaux, on y a laissé les mots et les sens qui, bien qu'étant fixés une fois pour toutes et n'étant plus capables d'aucun développement, sont encore en usage dans certaines phrases et tournures, dans des proverbes ou des citations classiques. Peut-être n'y trouvera-t-on pas certains termes et sens usités par hasard dans Shakespeare ou dans la Bible, mais l'érudit saura où s'informer s'il en a besoin, et l'ordinaire lecteur est rare qui fait de la Bible ou de Shakespeare sa lecture quotidienne. Ce lecteur-là préférera à coup sûr trouver dans son dictionnaire ces termes scientifiques et techniques qui, du domaine réduit de la science pure, passent journellement dans le domaine illimité de l'usage courant. Tous les jours, l'immense public qui lit est mis au cou-

rant par la presse des résultats de recherches scientifiques qui trouvent leur application pratique ; aussitôt des mots nouveaux sont lancés dans le grand courant du langage. Certains y resteront d'une façon permanente et d'autres y seront submergés plus ou moins tôt. Comment le lexicographe parviendra-t-il à les discerner ? Quelle est la fréquence de leur usage ? Quelles sont leurs chances de subsister ?

Le vocabulaire d'une langue est infini, ou tout au moins illimité. Outre les mots forgés pour l'usage des savants et que les lecteurs de journaux trouvent bientôt quotidiennement sous leurs yeux, il existe une classe de mots envers lesquels les dictionnaires manifestent généralement une pudibonde répugnance. Le *Concise Oxford Dictionary* a hardiment rompu avec cette hypocrite convention. Sans vouloir inclure tout ce que contiennent les dictionnaires d'argot, l'auteur a accueilli ces expressions populaires, ces termes facétieux, ces mots vulgaires même, qui sont d'usage courant dans certaines classes de la société, et l'on peut bien dire que toutes les classes ont leur argot, ou que certains sens détournés, à double entente aussi, sont attachés à des mots, soit dans diverses corporations, soit par certaines coteries sociales. Qui donc peut se vanter de lire un roman contemporain sans avoir à recourir au dictionnaire pour y chercher un mot jusqu'alors inconnu ou le sens insolite d'un terme familier ? La lecture des journaux offre à tout moment de semblables difficultés. Or, neuf fois sur dix, peut-être dans une proportion plus grande encore, la recherche du lecteur restera vaine dans les dictionnaires classiques habituels, ou dans les dictionnaires anglais-français, même dans les plus récentes éditions du *Dictionnaire Bellows,* peut-être celui qui est le moins défectueux à ce sujet.

Sans contradiction possible, le *Concise Oxford Dictionary* décevra rarement le chercheur, qui éprouvera ce sentiment singulièrement agréable de compter sur un ami qui met à sa disposition la profusion de ses ressources. En réalité, c'est la quintessence des richesses que rassemble le grand *Dictionnaire d'Oxford*, qui est à présent achevé. Les auteurs préviennent qu'avec l'autorisation des délégués de la Clarendon Press, ils ont suivi » les méthodes par lesquelles les compilateurs du *Grand*

Dictionnaire d'Oxford ont révolutionné la lexicographie » et se sont servis de leurs matériaux.

Le livre, le C. O. D., comme on le désigne désormais communément, est un dictionnaire, non pas une encyclopédie ; il a pour sujet les mots et les expressions *en soi* ; il renseigne sur les choses que signifient ces mots et ces phrases, dans la mesure seulement où leur usage correct dépend de la connaissance de ces choses. Il est certain que la ligne de démarcation est difficile à établir avec précision, au moins dans le traitement des mots. Ici, par exemple, les compilateurs se sont étendus volontiers sur ces termes communs que l'on rencontre et que l'on emploie cent fois par jour, alors que la plupart des dictionnaires s'en débarrassent en une ligne ou deux sous le prétexte qu'ils sont familiers à tout le monde. En réalité, et en anglais particulièrement, ces mots s'enchevêtrent, s'allient, se heurtent à tant d'autres mots dans leur incessante circulation, que leur usage correct est souvent plus difficile que celui de mots dont le sens est plus nettement déterminé. Lorsque leur tour viendra outre-Manche de sévir, les grammates, qui commencent à pulluler chez nous, auront matière à d'inépuisables commentaires. L'usage des conjonctions, des préposition, des pronoms est confus et troublant en anglais : certains noms simples comme *hand* et *way*, certains verbes comme *go* et *put*, servent à exprimer les sens les plus contradictoires : ils donnent toute sa souplesse, toute sa facilité, et beaucoup de son pittoresque à la langue parlée.

Ils lui laissent aussi de l'imprécision et du vague ; on obtient avec eux des différences de sens extrêmement ténues, dont la définition n'est guère possible que par des exemples ; les auteurs en donnent en abondance sans les emprunter toujours aux auteurs classiques, mais plutôt à l'usage courant, et le lecteur en perçoit alors toutes les nuances. C'est encore là l'un des principes des savants compilateurs du grand *Oxford Dictionary* pour qui les citations ne sont pas seulement une démonstration et un ornement, mais constituent la matière première de leur œuvre.

On sait que l'orthographe anglaise est assez peu fixe, et les lecteurs peuvent remarquer maintes différences d'épellation des mots dans les éditions anglaises et américaines d'un même ouvrage. Pour certains pluriels, il n'existe pas non plus de règle.

Le C. O. D. a tenté d'établir des règles logiques, comme aussi pour l'usage du trait d'union.

La prononciation anglaise est plus fantaisiste encore que l'orthographe. La valeur phonétique des lettres varie de la façon la plus déconcertante ; la valeur normale des lettres combinées, redoublées, et des diphtongues, ne repose sur aucun principe fixe. La prononciation des mots devient souvent une simple affaire de mode, imposée par une caste, par des coteries ou des cénacles soucieux de se distinguer de la tourbe bourgeoise ou de la plèbe. Dans la majorité des cas, le C. O. D. rejette les prononciations injustifiées.

Enfin, l'étymologie qui est à la fois si passionnante et si délicate, est indiquée avec un soin tout particulier. Du reste, les compilateurs n'ont eu qu'à puiser une fois de plus dans cette inépuisable carrière qu'est l'*Oxford Dictionary* et dans le magistral *Etymological Dictionary* du professeur Skeat.

Bref, tout ce que l'on demande à un dictionnaire de la langue littéraire et d'usage courant, le *Concise Oxford Dictionary* le contient. Il deviendra vite indispensable à qui l'emploie, et je recommande à tous les Français qui lisent l'anglais de s'en servir de préférence aux dictionnaires anglais-français, qui ont leur utilité, certes, mais qui sont fatalement incomplets ; ils donnent le mot correspondant, l'équivalent français, mais ce n'est pas toujours utile. Celui qui sait l'anglais pour le lire assez couramment ne doit pas avoir besoin de traduire ce qu'il lit. Il doit tendre à *penser* en anglais et il y parviendra plus facilement et plus rapidement par l'usage du C. O. D. qui, en lui donnant en anglais la définition des mots, et des exemples des sens divers de ce mot, l'obligera sans effort à se représenter les idées et les images avec des mots anglais, à penser ces idées et ces images en anglais.

A quiconque a pour tâche de donner des versions de textes anglais, journalistes, professeurs, interprètes, traducteurs, le *Concise Oxford Dictionary* évitera ces erreurs et ces contresens que tout le monde peut commettre, mais qu'il convient d'éviter par tous les moyens. Sans doute un dictionnaire, si près soit-il de la perfection, ne suffit pas pour traduire fidèlement, et l'on sait ce que valent ces traductions dont on dit qu'elles ont été faites « à coups de dictionnaire. » Mais le bon ouvrier doit se munir du meilleur outil, et il n'en est pas de meilleur ni de plus

perfectionné actuellement que le *Concise Oxford Dictionary*. Ajoutons qu'il est aisément maniable, remarquablement bien imprimé sur d'excellent papier, et que son prix n'atteint pas cinquante francs. Ceci pour l'édition ordinaire, car il existe une édition sur papier fin avec une reliure spéciale. Il serait vraiment à souhaiter qu'une maison française d'édition, avec une générosité aussi large qu'en a montré la Clarendon Press, entreprenne la publication d'un dictionnaire de la langne française d'usage courant sur des lignes similaires. Nous avons des encyclopédies incomparables, mais pas un outil de travail aussi commode que le C. O. D.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES PORTUGAISES

Pestana Junior : *D. Cristobal Colom ou Symam Palha* ; Imp. Lucas Lisbonne. — Jaime Cortesão : *Italia azul* ; Renascença portuguesa, Porto. — Wenceslau de Moraes : *Daï-Nippon (O grande Japão)* ; Seara Nova, Lisbonne. — Afranio Peixoto : *Camoes e O Brasil* ; Aillaud et Bertrand, Paris-Lisbonne. — Luis da Cunha Gonçalves : *Camões não esteve em Macaru* ; Imp. da Universidade, Coimbra. — Mémento.

La mode est à l'histoire et surtout aux énigmes historiques. Chose troublante : chacun des grands événements du passé, chacune des figures illustres qui ont agité l'humanité en pose une ou plusieurs. Non seulement nous avons tendance de sentiment à dénaturer les faits réels pour en faire de la légende, c'est-à-dire à les styliser selon des courbes dessinées d'avance par une sorte d'instinct collectif et utilitaire ; mais nous recevons souvent des contemporains un héritage systématiquement déformé par des préoccupations raisonnées d'intérêt social ou politique. La critique scientifique a donc fort à faire pour essayer de rétablir la vérité vraie.

L'époque qui précéda et prépara les Grandes Découvertes fut particulièrement fertile en intrigues de tout ordre, et la Péninsule ibérique fut à cette date le champ clos de rivalités exaspérées par le recul des Maures. Les Rois de Portugal avaient pour tâche essentielle d'asseoir sur des bases indestructibles l'indépendance de la nation contre les ambitions de voisins entreprenants. En même temps, il fallait que la subsistance fût assurée au peuple, compte tenu de l'augmentation progressive du nombre d'habitants. Le fait que les gouvernants portugais du xve siècle aient

momentanément résolu ces graves problèmes penche anxieusement bien des fronts contemporains sur les archives de cette époque, et c'est bien le souci de prendre leçon d'un riche passé qui a porté M. Pestana Junior, ancien ministre des Finances, à réunir la documentation de son curieux livre : **D. Cristobal Colom ou Symam Palha**. Il s'agit, dans l'esprit de l'auteur, de percer le mystère des origines de Christophe Colomb, qui ne serait plus génois ou corse de naissance, voire même catalan, comme a cherché à le démontrer récemment M. Luis Ulloa, mais portugais, et portugais à la solde de D. João II, à titre d'agent secret. Thèse en vérité saisissante, et dont l'indéchiffrable rébus qui servait de signature au grand Amiral des Indes Occidentales fournirait la preuve. Christophe, nom de baptême qui veut dire étymologiquement porte-Christ, serait la traduction pure et simple de Simon (ou *Symamen*, vieux portugais), puisque Simon le Cyrénéen porta un moment l'instrument du supplice de Jésus, et Colom serait l'anagramme de *Colmo* (du latin *Colmus* qui veut dire paille), en portugais *palha*. Et Christophe Colomb ne serait que le déguisement d'un certain Simão Palha, en possession de tous les secrets de navigation des Portugais. Comme tel, il aurait été choisi par D. João II pour l'exécution d'un formidable et machiavélique dessein. La grandiose idée mise en œuvre par l'Infant de Sagres D. Henrique avait pris corps et, malgré les règlements draconiens promulgués à partir de 1470, il ne faisait plus doute que d'importants secrets de routes marines pouvaient passer un jour ou l'autre en des mains étrangères. Les plans politiques portugais avaient transpiré. C'est alors que D. João II aurait résolu, pour mieux garder le monopole des richesses de la Guinée, aussi bien que les Indes éventuellement, de pousser astucieusement dans la direction de l'ouest ses rivaux castillans aiguillés par les idées de la Renaissance vers la réalisation d'un rêve impérial. L'audace visionnaire d'un Simão Palha servit à merveille la pensée du Roi. « Un bon tiens vaut mieux que deux tu l'auras », songea-t-il. Il ne doutait point cependant que l'aventurier ne dût découvrir de nouvelles terres.

Ce fut donc, dit M. Pestana, avec la certitude de rencontrer les Antilles, jusqu'où il était allé quelques années auparavant faire le métier de pirate, que Simão Palha se présenta en Castille, pour y suggérer que la mer n'était pas tout entière portugaise, que la terre était sphé-

rique et que la route de l'Inde, selon Raymond Lulle, (non encore démenti par la science du temps, comme la carte de Toscanelli en fournissait la preuve), était rapide et facile par le Couchant.

De troublantes coïncidences de faits et de dates montrent combien D. João II avait raison de se sentir menacé. De là le stratagème, dès qu'il eut découvert l'homme qui était apte à servir ses desseins sans les trahir. La jeunesse de Simão Palha s'était écoulée, comme celle de tous ceux de sa famille, au service spécial du Prince, et la plupart du temps sur mer. Il ne risquait donc que fort peu d'être dépisté.

Et puis, un changement de nom le rendant étranger à sa propre patrie, une grande ambition anxieuse d'aventures et la certitude d'une retraite honorable en cas d'échec, il n'en fallait pas davantage pour que Simão Palha fut prêt à tous les risques. Le renoncement de D. João II aux terres de l'ouest valut au Portugal la possession de l'Inde sans compétiteurs durant une centaine d'années. Ce renoncement, toutefois, n'empêcha point la colonisation du Brésil ; mais, en ouvrant à l'Espagne la route vers des territoires d'une richesse moins certaine, le Roi de Portugal obligeait sa dangereuse voisine à surseoir aux entreprises d'unification de la Péninsule sous le sceptre castillan.

M. Pestana n'omet point de nous fournir, à l'appui de son audacieuse explication du problème de Colomb, une copieuse documentation généalogique, historique et nautique. Il considère, du reste, comme démontré par le déchiffrement de la cryptographie nautique du XIe siècle que Colomb ait été de nationalité portugaise. Il s'est donc appliqué à identifier le personnage. Seuls ceux qui se donneront la peine de vérifier minutieusement l'exactitude et l'enchaînement des faits invoqués, et qui se verront obligés scientifiquement d'accepter l'interprétation de la signature officielle de l'illustre Amiral, pourront dire si les solutions proposées sont irréprochables. En tout cas, l'argumentation est impressionnante et le livre admirablement écrit. Et il faut redire avec M. Pestana que la nationalité portugaise trouva en D. João II le Prince Parfait, l'homme de gouvernement qui devait lui donner l'armature politique et la structure juridique capables d'en faire ultérieurement un état moderne.

Quant à l'expédition danoise de 1477 dont M. Sofus Larsen a fait l'historique (*La Découverte de l'Amérique du Nord, vingt*

ans avant Colomb), elle se serait peut-être effectuée avec le concours du même Simão Palha. Il devient de moins en moins douteux, du reste, que la Découverte de Colomb ne fit que détruire le secret de routes déjà connues, mais que les bénéficiaires se refusaient à révéler. Pour ce qui concerne spécialement le Brésil, M. Jaime Cortesão a déjà présenté des arguments 'sérieux, et ses travaux actuels ont pour objet de rassembler un faisceau de preuves parfaitement irréfutables, dans le sens d'une découverte antérieure à la prise de possession officielle. Certaines archives sont loin d'avoir livré tous leurs secrets, et les assertions des chroniqueurs officiels sont à rectifier de place en place, quand la raison d'Etat entre en jeu.

Quelle littérature pourtant est plus riche que la portugaise en documents vécus ? Ne sont-ce point les explorateurs portugais qui, par leur infatigable curiosité, ont ouvert les voies par où devait s'engager l'activité du monde moderne ? Cette curiosité féconde n'a point tout à fait disparu chez leurs descendants, et nous eûmes plus d'une fois l'occasion de signaler à cette place l'intérêt de certains récits de voyage. Peut-être, cependant, ne nous sommes-nous pas attardé autant qu'il eût été juste à ce poétique recueil d'impressions où M. Jaime Cortesão a mis toute sa ferveur d'artiste ; **Italie bleue**. Vrai pèlerinage de poète et d'historien. A chaque pas le rêve ébloui du voyageur entrelace les souvenirs du passé latin à la splendeur éternelle du paysage. Partout en Italie, en effet, l'œuvre de l'homme complète celle de la nature. Et c'est miracle pur d'errer en compagnie d'un guide tel que Jaime Cortesão, de Gênes à Rome et de Naples à Venise, de méditer avec lui devant le Moïse de Michel-Ange ou devant les Botticelli à Florence, sur la terre sacrée de Toscane, pour terminer la randonnée dans un songe automnal au bord du lac de Come, après avoir traversé le rude et tumultueux Milan. Sous la plume de Jaime Cortesão, la langue portugaise a de délicieuses inflexions pour traduire les moindres nuances de la lumière sur les choses. A ce titre, M. Jaime Cortesão serait peut être plus proche parent de notre Loti que le remarquable évocateur portugais du Japon M. Wenceslau de Moraes, que ses compatriotes ont comparé souvent à l'auteur de *Madame Chrysanthème* et qui vient de mourir au Japon.

Officier de marine comme Loti, M. Wenceslau de Moraes a

découvert, à l'aide de sa sensibilité d'artiste observateur et sincère, un Japon auquel il s'est intimement mêlé de toute son âme. La première édition de son **Daï Nippon** est de 1897. Tout le Japon de la fin du XIXe siècle s'y évoque puissamment et, si l'homme délicat apparaît à tout instant sous la trame du style, jamais il ne fait tort à la parfaite objectivité du récit. Sa façon de voir les êtres et les choses invite à le comparer, toutes proportions gardées, au grand Camoens.

M. Afranio Paixoto, l'éminent camoniste brésilien, y insiste à juste titre dans son beau livre **Camoens et le Brésil** : le grand poète des *Lusiades* fut un observateur minutieux et un esprit véritablement encyclopédique. Ainsi a-t-il pu créer l'épopée du monde moderne, en célébrant l'héroïque effort de son peuple. En même temps, il a bien réellement institué la charte de la langue portugaise pour le Portugal et pour le Brésil. C'est pourquoi les deux littératures lui doivent égale vénération.

La vie du grand poète aussi a ses énigmes. Par exemple, la légende qui nous le représente composant ses vers dans une grotte de la côte de Chine serait pure fiction. **Camoens n'est pas allé à Macao**, pour l'excellente raison que Macao n'existait pas à titre d'établissement portugais stable, à l'époque où Camoens séjournait en Orient. Voilà ce que démontre, en 72 pages bourrées de faits et de dates, M. Luis da Cunha Gonçalves, qui fait en même temps l'historique de la colonisation portugaise sur la côte de Chine. Çà et là, il renverse d'une chiquenaude maintes constructions de fantaisie, dont la mémoire du poète ne pouvait que pâtir.

M. Hernani Cidade, au cours de l'une des remarquables *Conférences* qu'il vient de réunir en volume et sur lesquelles nous reviendrons, insiste surtout sur son pouvoir de représentation et sur le sens de l'universel qui le distingua. C'est pourquoi toutes discussions à son sujet ne peuvent aboutir qu'à l'exalter.

Mémento. — Le remarquable *Ensaio sobre a Crise mental do Seculo XVIII* de M. Hernani Cidade vaut d'être longuement médité. Nous ferons large place aux vibrants *Ensaios* de M. Antonio Sergio, aux pages épiques du *Poema do Cid* de M. A. Lopes-Vieira. Conteur, juriste et poète, M. Orlando Marçal nous envoie ses œuvres complètes, auxquelles nous consacrerons un commentaire attentif.

MM. de Castelões et Julio Brandão viennent de lancer le premier

fascicule d'une publication poétique bien originale : *Le Sonnet néo-latin*, florilège de sonnets inédits dans toutes les langues ou dialectes issus du latin. Camoens et Anthero nous ont légué des chefs-d'œuvre en ce genre difficile. MM. Alberto d'Oliveira, Filinto de Almeida pour le Brésil, Noriega Varela, Otero Pedrayo pour la Galice, Virginia Victorino, Lopes de Mendonça, Luis de Magalhães, Eugenio de Castro, Guedes Teixeira, Silva-Gaio, A. d'Oliveira, Mario Beirão, D. João de Castro pour le Portugal, Victor Orban pour la Belgique ont offert une collaboration choisie. *Portucale*, dont l'intérêt va croissant, publie un numéro spécial (mars-avril 1929) en hommage à la mémoire du regretté João da Rocha, historien, pédagogue, érudit de premier ordre, mais trop peu connu. *Celtiga*, de Buenos-Aires, est une mine inépuisable de documents sur l'actualité en Galice. On y publie de beaux vers. *Nos*, la revue de Vicente Risco, affirme par la plume de Castelao (*Santiago n'a Bretanha*) l'étroite parenté de Galice et d'Armorique et publie une bien curieuse ballade bretonne sur le pèlerinage traditionnel à Saint-Jacques de Compostelle. *A Seara Nova*, il faut lire la belle étude de M. Joaquin de Carvalho : *L'évolution spirituelle d'Antero*, à *Nosa Terra : Impressions de Compostelle* par X. Vasquez Sanchez. Partout s'affirme l'activité des recherches historiques, ethnographiques ou de folk-lore.

PHILÉAS LEBESGUE.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

Les critiques. — Alfonso Reyes : *Reloj de Sol*, Tipografia artistica, Madrid. — Enrique Molina : *Dos filosofos contemporaneos*, Nascimento, Santiago (Chili). — Pedro Henriquez Urena : *El supuesto Andalucismo de America*, Imprenta de la Universidad, Buenos-Ayres. — Max Henriquez Urena : *El Intercambio de influencias literarias entre Espana y America*, « Cuba contemporanea », La Havane. — Isaac Barrera : *Literatura ecuatoriana*, Imprenta de la Universidad Central, Quito. — A. Torres Rioseco : *Precursores del Modernismo*, Calpe, Madrid. — L. D. Cruz Ocampo : *La Intelectualizacion del Arte*, Nascimento, Santiagio. — Jorge Mañach, *Goya*, Editions « 1928 », La Havane. — Guillermo Jimenez, *Cuaderno de Notas*, Aguilar, Mexico, — E. Velazquez Bringas, R. Heliodoro Valle : *Indice de Escritores*, Herrero, Mexico.

J'ai dit en une chronique antérieure que la fascination exercée par les littératures étrangères, sensible en tout temps dans les lettres hispano-américaines, apportait aujourd'hui aux **Critiques** et à la généralité des écrivains, une certaine désorientation. Des auteurs étrangers nouveaux, lancés par une bruyante publicité, sont pris là bas pour des génies, et il est courant de voir mettre au même rang, dans les revues, les maîtres vérita-

bles et les écrivains qui en sont encore aux tentatives. Puis, on commente avec détails les ouvrages de ces génies improvisés, tandis que l'on traite de haut ou l'on passe sous silence les livres des meilleurs écrivains hispano-américains. Au Chili, où règne une sorte d'antinationalisme critique, il y a des revues qui excluent systématiquement du nombre de leurs correspondants les Chiliens fixés en Europe.

Heureusement, il est des critiques qui savent distinguer l'or du sable dans les littératures européennes. Alfonso Reyes, Mexicain, qui est un esprit très sagace et qui a vécu nombre d'années en Espagne, s'occupe des meilleurs écrivains espagnols d'aujourd'hui et aussi des bons auteurs de son pays. Dans son dernier recueil d'articles : **Reloj de Sol**, il nous parle de Valle Inclan, d'Azorin, de Ramon y Cajal, en même temps que de Jose Vasconcelos on de Mendiz Bolio. Ce sont des notes peu étendues (lettres, souvenirs personnels, anecdotes ou simples documents littéraires), mais substantielles et finement écrites. J'ai dit ici que c'était dommage qu'un écrivain de la valeur de Reyes éparpillât son talent en articles, au lieu de le condenser en œuvres organiques. Dans le *Reloj de sol*, il nous confie le projet d'un ouvrage de ce genre. Ce serait une série d'essais dans laquelle « il tenterait d'extraire et d'interpréter la moralité de notre terrible fable historique, chercher le pouls de la patrie dans tous les hommes chez qui il semble s'être intensifié, demander à la brutalité des faits un sens spirituel, découvrir la mission de l'homme mexicain sur la terre, en interrogeant avec pertinacité tous les fantômes, les pierres de nos tombeaux et nos monuments. » Avec quel plaisir je m'occuperais ici d'un tel livre révélateur !

Enrique Molina, Chilien, est un critique d'idées, philosophiques et scientifiques, cultivé et fervent. On lui doit une série de livres remarquables, comme *Filosofia américana*, *Educacion contemporanea*, *La Cultura y la Educacion général*, *Las Democracias Americanas y sus deberes*, *Por las dos Americas*, etc. Dans un de ses derniers ouvrages, **Dos filosofos contemporaneos**, il consacre deux longues études à Guyau et à Bergson. Formé dans les principes du positivisme et de l'évolutionisme spencerien qui dominent l'enseignement officiel dans son pays, Molina est parvenu, sans se détacher totalement de ces principes, à ouvrir son esprit aux nouvelles idées de l'i-

déalisme transcendental. Il voit en Guyau un penseur humain et sentimental et reconnaît en Bergson un philosophe de génie et un excellent écrivain. Mais il n'admet pas l'utilitarisme esthétique du premier, l'intuitionnisme comme moyen sûr de connaissance du second. Il traite de tous deux avec sympathie et parfois avec admiration, reconnaissant en l'attitude de chacun ce qu'elle renferme d'agissant pour les valeurs spirituelles. Le dernier livre de Molina porte ce titre : *Por los valores espirituales*. C'est un simple recueil d'articles ou de discours occasionnels, mais tendant tous à exalter les forces spirituelles qui font les hommes meilleurs et la société plus juste. Consacré à l'enseignement, Molina est aujourd'hui directeur de l'Université de Concepcion. C'est un maître savant et tolérant. Il n'est pas douteux que son œuvre ait produit d'excellents résultats parmi la jeunesse de son pays, et qu'elle ne continue d'en produire.

Pedro Henriquez Urena, de Saint-Domingue, dont j'ai déjà parlé, nous a donné deux brochures très intéressantes : *El Endecasilabo castellano*, **El supuesto andalucismo de America**. Le premier est une étude complète du vers le plus connu en espagnol, en ses quatre types. Le second est une discussion très curieuse de l'idée généralement admise selon laquelle le langage régional de l'Andalousie aurait servi de base à la langue d'Amérique. En réalité, la prononciation est loin d'être uniforme dans les différentes républiques et l'on rencontre un peu partout autant de provincialismes de Castille que d'Andalousie. C'est que les Andalous n'ont pas été, contrairement à ce que l'on croit, les plus nombreux parmi les Espagnols de la conquête et surtout de la colonisation de l'Amérique. Max Henriquez Urena, frère du précédent, dont je me suis déjà occupé également, a publié de son côté deux brochures non moins intéressantes : *El Ocaso del docmatismo literario*, **El intercambio de influencias entre Espana y América**. Dans le second de ces travaux se trouvent des données très nombreuses sur le réalisme moderne en Espagne et sur le modernisme en Amérique. Il y a également une ingénieuse classification des divers mouvements des Lettres hispano-américaines, dissociés des courants européens comtemporains. Il faut reconnaître, néanmoins, que le mouvement autochtone, que notre critique signale vers la moitié du XIXe siècle, au Rio de la Plata, fut suscité par la littérature

de mœurs de Larra et de Mesonero Romanos et embrassa plus ou moins tout le continent. Cela ne diminue pas, pourtant, l'intérêt de cette étude.

Isaac Barrera, Equatorien, qui dirigeait, il y a quelques années, une belle revue, *Letras*, et qui nous a donné un bon livre d'histoire, vient de publier un ouvrage sur les lettres de son pays : **Literatura ecuatoriana**. C'est un tableau abrégé, mais complet et fidèle, qui va des temps pré-colombiens jusqu'à nos jours en passant par les époques de la colonie, de la révolution et de la république. L'Equateur n'a pas produit autant d'écrivains que les autres pays hispano-américains, mais il en possède quelques-uns de remarquables, comme Olmedo, Montalvo, Léon Méra. Ce travail bien fait est d'autant plus intéressant que la véritable histoire de la littérature n'est pas encore écrite dans la plupart des pays hispano-américains. A. Torres Rioseco, Chilien, nous a donné, pour sa part, un petit livre dans lequel il étudie quatre des meilleurs poètes modernes du continent : M.Gutierrez Najera, J. del Casal, J. Marti, J. A. Silva : **Precursores del Modernismo**. Ce sont des portraits rapides qui ne contiennent ni une biographie détaillée, ni une exégèse complète. Ils pourraient servir de base, néammoins, pour les travaux définitifs que réclame le sujet et que l'auteur lui-même pourrait écrire. Mais il faut avertir que ces poètes sont de véritables initiateurs du mouvement moderne (pas au degré de Ruben Dario, naturellement.) Et il faut ajouter à leurs noms ceux de Diaz Miron et de Gavidia. L. D. Cruz Ocampo, Chilien lui aussi, a consacré une étude à l'examen d'un livre sensationnel de l'Espagnol J. Ortega y Gasset : **La Intelectualizacion del Arte**. Ortega qui est, comme l'a dit J. Cassou, un spectateur éblouissant et ébloui de culture européenne, impresionné peut-être par le cubisme et par d'autres ismes nouveaux, annonçait dans son livre, comme un fait accompli, la déshumanisation de l'art. Cruz Ocampo croit que ce n'est pas à la déshumanisation, mais à l'intellectualisation de l'art que nous assistons. Sans doute, il est aujourd'hui des écrivains qui, par leur culte de l'artificiel, dans le sujet, dans la facture, dans l'image, paraissent de purs intellectuels. Mais il en est aussi d'autres, et ce ne sont pas les moins intéressants, qui, suivant la brèche de Bergson, cherchent des éléments dans l'inconscient, dans le rêve, dans le merveilleux.

Cruz Ocampo se montre en ce travail critique avisé et pénétrant.

Jorge Mañach, Cubain, nous a donné une étude sur **Goya**, écrite à propos du centenaire du grand peintre. Avec raison, il pense que Goya a été, à son époque, l'incarnation de l'ancien génie espagnol, étouffé alors par le gouvernement étranger et par le déracinement de l'élite dévouée au pouvoir. Cela prouve une chose, que les jeunes écrivains d'aujourd'hui oublient et que notre critique n'a pas signalé, c'est que les grands créateurs ne marchent pas précisément avec leur époque, mais au-dessus de leur époque. Ce travail est un beau morceau de critique artistique et un excellent essai de critique historique. Guillermo Jimenez, Mexicain, s'est fait connaître par un petit roman plein de fraîcheur et de lyrisme, *Costanza*, et par un recueil de chroniques sur l'actualité littéraire européenne qui, tant par les données qu'elles renferment que par la délicatesse de l'écriture, méritaient d'être réunies en volume : **Cuaderno de Notas**. Jimenez s'annonce ici comme un écrivain très bien doué. Enfin, Esperanza Velazquez Bringas et R. Heliodoro Valle ont publié, sous le titre de **Indice de Escritores**, une série de notes sur de nombreux auteurs hispano-américains actuels, remplies de précisions et qui constituent ainsi un ouvrage excellent à consulter. Ce livre servira également à faire connaître les uns aux autres les auteurs des différentes républiques.

FRANCISCO CONTRERAS.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Lissagaray : *Histoire de la Commune de 1871*, Librairie du travail. — Maurice Pernot : *Balkans nouveaux*, Hachette.

Cette réédition d'un ouvrage paru en 1896 est une heureuse occasion pour s'éclaircir les idées au sujet de ce terrible épisode de notre histoire contemporaine. Je dis bien éclaircir les idées, car celles-ci doivent être fort obscurcies par le tourbillon des anathèmes et des glorifications qui se sont déchaînés tout autour des faits de 1871.

Voyons d'abord comment la Commune s'est préparée.

A la nouvelle du désastre de Sedan, l'opposition républicaine au Corps législatif avait profité de la stupeur des autorités et du désarroi de l'opinion publique pour prendre le pouvoir. Premier coup de force qu'on pourrait, déjà, aussi bien absoudre que con-

damner. Absoudre : l'Empire était effondré, personne ne le défendait et le changement de régime s'était fait par acclamations et sans une goutte de sang versée. Condamner : c'était une révolution faite devant l'ennemi,et faite par un parti qui était presque aussi responsable des défaites que l'Empereur, puisqu'il lui avait obstinément refusé les moyens de les prévenir. De plus, c'était un précédent bien dangereux, et ceux qui allaient maintenant chercher à renverser par l'émeute le Gouvernement de la Défense nationale, parce qu'il ne rétablissait pas la situation, étaient en droit de lui dire : Nous ne faisons que suivre votre exemple.

C'est, en effet, ce qu'ont fait les futurs communards (on excusera ce nom qui est passé dans la langue) pendant tout le siège, notamment le 31 octobre 1870 et le 22 janvier 1871. Mais si les meneurs ont trouvé tant de menés pour les suivre, c'est que toutes les circonstances les favorisaient. Rien de plus propre à détraquer les corps et les cœurs qu'un siège comme celui de Paris ; le mot fièvre obsidionale est parfaitement juste. Pendant plus de 4 mois la population parisienne a été soumise au régime le plus dangereux : alimentation insuffisante, affaiblissement physique et psychique, aggravation de toutes les tares mentales. Alcoolisme grandissant (on n'a jamais manqué de vin ni d'alcool, si l'on a manqué de pain, de légumes et de viande). Mauvaises conditions d'esprit : danger, puisqu'on est assiégé, absence de nouvelles, puisqu'on est bloqué ; l'angoisse, les faux bruits, les folles espérances suivies de déceptions d'autant plus amères ; les imaginations, les espions qu'on voit partout ; les chefs qu'on dit traîtres; aussi l'ennui, l'oisiveté, les interminables parlotes où l'on se monte les uns les autres, les clubs, l'ivresse des discours pire que l'ivresse des bouteilles, les clameurs : « Sortons en masse ! » et la peur effroyable qu'on soit pris au mot et qu'on sorte, car l'homme, même habillé en garde national, n'est pas un héros ; la colère, d'ailleurs très compréhensible, contre ceux qui n'ordonnent pas ces sorties en masse, qui ne savent tirer aucun parti des énormes ressources de Paris, qui ne font que résister passivement tout comme Bazaine, jusqu'au jour où, les vivres manquant, ils devront, en dépit de tous leurs serments grandiloques, capituler, toujours comme Bazaine.

La Commune aurait-elle donc été un sursaut d'exaspération patriotique ? Si oui, cela devrait lui valoir des indulgences et

même des sympathies. Mais la chose est plus complexe. Assurément c'est le patriotisme « frénétisé » de la population parisienne qui l'a rendue possible ; cependant beaucoup de ses meneurs n'avaient qu'un souci bien secondaire de la patrie, c'était la conquête du pouvoir qui les enflammait ; et la guerre qu'ils voulaient était non contre les Prussiens du dehors, mais contre les Prussiens du dedans, les bourgeois, les ratichons, les gendarmes ; c'était déjà la lutte des classes dans toute sa beauté, et les bolchévistes moscoutaires d'aujourd'hui ont parfaitement raison de se réclamer des communards parisiens de 1871 ; « l'Internationale » de Karl Marx avait eu le temps depuis 1864 de préparer son coup, et ce coup a failli réussir dans l'effondrement de la patrie française, comme le coup des bolchévistes réussit tout à fait en 1927 dans l'effondrement de la patrie russe.

Nos communards étaient-ils de mèche avec les Prussiens, comme les bolchévistes l'étaient avec les Allemands? Ce ne serait pas impossible. Il est bien curieux que Félix Pyat, un de leurs futurs chefs, ait su et publié la nouvelle de la capitulation de Metz quatre jours avant le gouvernement ; comment la savait-il ? La Prusse, d'autre part, n'a rien fait pour arrêter le mouvement insurrectionnel, et Bismarck, avec sa franchise habituelle, a dit à Jules Favre qu'une guerre civile était dans ses intérêts. Pendant ses deux mois de règne, la Commune a toujours eu de très humbles et déférentes relations avec l'armée prussienne (la guerre à outrance avait été remisée au magasin des accessoires) et lorsqu'elle tomba, beaucoup de ses chefs, qui s'étaient procuré des passeports allemands, se réfugièrent dans les lignes prussiennes.

L'établissement de la Commune n'a pas d'ailleurs été due à l'héroïsme de ses partisans, mais à la poltronnerie ou à la maladresse de ses adversaires. Le principal coupable ici est Jules Favre qui, en traitant de la reddition de Paris, insista pour que la garde nationale conservât ses armes. Bismarck qui, tout de même, ne tenait pas à notre guerre civile, l'avait mis en garde contre le danger, et lui avait même proposé de l'aider à faire ce désarmement : un pain contre un fusil. Jules Favre avait décliné cette offre précise, ce qu'on peut approuver, mais lui et ses collègues avaient refusé de procéder à ce désarmement (rien n'aurait été plus facile, a dit le général Vinoy), ce qui est alors inexcusable ; ce

malencontreux avocat, si venimeux, si dur pour les autres, a ainsi commis deux des plus formidables fautes de la guerre : l'oubli de l'armée de Bourbaki et le non licenciement de la garde nationale parisienne ; de celle-ci il a demandé publiquement pardon à Dieu et aux hommes, mais une faute qui entasse des milliers de cadavres, et qui détruit la moitié de Paris, dépasse vraiment la mesure !

Le second coupable est Thiers qui, au 18 mars, lorsque la Commune se déclara en pleine insurrection en approuvant l'assassinat des généraux Lecomte et Clément Thomas, prit peur et donna l'ordre d'évacuer Paris et de se concentrer à Versailles. Je sais bien qu'ici il suivit l'avis de son ministre de la guerre, le général Le Flô, et d'autres officiers, lesquels craignaient que les troupes laissées à Paris fraternisassent avec les insurgés, ce qui avait été le cas au 18 mars, le général Lecomte ayant été tué par ses propres soldats et non par des gardes nationaux, mais l'existence d'un danger ne légitime pas la fuite devant ce danger. Thiers avait assez d'ingéniosité, de doigté pour négocier et dissocier, au lieu de faire le moulinet tout de suite avec son grand sabre ; en remplaçant peu à peu les troupes de ligne qui avaient fait le siège et que la frénésie fiévreuse avait contagionnées elles aussi, par d'autres troupes venues de province ou revenues de captivité, il était sûr de rétablir l'ordre, mais dans ce dessein il ne devait rien évacuer de ce qu'il tenait, ni les remparts, ni les mairies, ni les casernes, ni les postes de police. La fièvre post-obsidionale aurait fini par se calmer comme l'autre.

Car la population parisienne n'était nullement, comme on pourrait le croire, avec la Commune. Le 8 février, les élections avaient eu lieu à Paris comme dans tout le pays, ces fameuses élections que réclamaient tant les émeutiers du siège, et quoique fortement réduits en nombre (328.970 votants sur 547.858 inscrits, donc 220.000 absents qui devaient appartenir beaucoup moins aux divers prolétariats qu'aux diverses bourgeoisies, lesquelles avaient pris la clé des champs dès l'ouverture des portes), les électeurs s'étaient prononcés pour des républicains sans doute très avancés, Louis Blanc et Victor Hugo en tête, mais nullement pour les futurs communards.

Parmi les 43 élus, il n'y avait que 8 de ceux-ci, et point dans les premiers rangs, sauf Rochefort, Delescluze et Félix Pyat qui

arrivaient avec les nos 6, 8 et 11 (on sait que Rochefort, fidèle à ses habitudes, faussa assez vite compagnie à ses amis de l'Hôtel de Ville). La Commune ne représentait donc nullement le peuple parisien, mais seulement ses éléments révolutionnaires. Par malheur, dans la frénésie déséquilibrée d'après la guerre, beaucoup la suivirent. Le désastreux malentendu des élections, qui avait fait nommer presque partout des royalistes parce que favorables à la paix et non parce que partisans d'une restauration, avait surexcité les passions républicaines de certains quartiers, et beaucoup de Parisiens crurent de bonne foi qu'ils sauveraient la République après avoir cru de même qu'ils sauveraient la France (hélas! les gardes nationaux n'avaient rien sauvé du tout; ils n'ont jamais été au feu pendant le siège, sauf à Buzenval, et ceux qui y furent ce jour-là appartenaient aux bataillons du centre et de l'ouest; quant à ceux de l'est, Belleville et Ménilmontant, ils détalèrent dès les premiers coups de fusil en criant : Nous sommes trahis !).

Thiers, si intelligent, aurait dû comprendre et éclaircir tous ces malentendus ; en palabrant il calmait les uns, en faisant tinter son escarcelle il achetait les autres (pour un honnête homme comme Jourde, la Commune contenait cent fripouilles), en relâchant Blanqui, il sauvait les otages ; en accordant grâces et sauf-conduits, il privait le mouvement de ses chefs; ce qu'il y a de navrant, c'est que la plupart de ces chefs purent s'esquiver à temps et se retrouvèrent plus tard tout frais pour de nouvelles candidatures, tandis que les pauvres bougres, souvent bons patriotes et bons citoyens, se firent trouer la peau pour la plus grande gloire des Rochefort et des Pyat. (Delescluze, lui, y passa ; il allait d'ailleurs, lâchement, se réfugier à l'ambassade des Etats-Unis quand ses électeurs lui firent rebrousser chemin et le remmenèrent par force sur les barricades.) Et à ce propos, quelle collection de fous et de jobards que celle des chefs communards ! Sur 2 ou 300 galonnés et empanachés, il n'y a pas six hommes de valeur réelle ! Le seul qui fût un maître dans sa partie, c'est Courbet, et on peut être un bon peintre et un pur imbécile !

La Commune fut donc le plus colossal, le plus déplorable, le plus désastreux des malentendus ; du côté du Gouvernement, maladresses sur maladresses ; du côté des insurgés, crimes sur crimes et atrocités sur atrocités, le tout aboutissant à une lutte for-

cenée de sept jours, Paris en flammes, des monceaux de cadavres des deux côtés, et des ferments de haine toujours vivants au fond des mémoires ; même aujourd'hui, un million de nos compatriotes votent dans les élections pour ceux qui se réclament des incendiaires de Paris ! Ah! si ces haines avaient pu ne pas naître ! Et si elles pouvaient, peu à peu, disparaître !

Le volume de Lissagaray n'agira pas dans ce sens. C'est une narration haineuse et architendancieuse et qui de ce fait n'a aucune valeur historique ; c'est pourquoi il en a été rendu compte non à la rubrique « Histoire », mais à la rubrique « Bibliographie politique ». Si, après avoir condamné en principe la Commune, on veut lui accorder certaines circonstances atténuantes, qu'on relise plutôt *l'Année terrible*. La grande âme de Victor Hugo s'est efforcée de tenir la balance égale entre les deux partis. Même insurgés contre la nation et contre la patrie, ces pauvres fédérés étaient des Français d'abord et des êtres humains ensuite...

HENRI MAZEL.

§

M. Maurice Pernot, dont les ouvrages antérieurs ont été si appréciés, n'aura pas moins de succès avec son nouveau livre : **Balkans nouveaux**. Il est allé les parcourir en 1928 et a commencé par la Grèce. Il y a constaté un développement vraiment remarquable. L'arrivée de 1.500.000 réfugiés venus de l'Asie Mineure et de la Thrace a dans une large mesure transformé ce pays, qui ne comptait guère que 5.000.000 d'habitants. L'effort de charité et de solidarité pour secourir ces malheureux demi-nus et affamés a été admirable. C'est surtout Athènes et le Pirée qui ont profité de leur venue. 300.000 d'entre eux s'y sont fixés. Ils y ont apporté des industries, en particulier celles des tapis et de la soie. Tout cela a nécessité d'immenses dépenses pour lesquelles

l'Angleterre a fourni largement à la Grèce un concours très apprécié. Le règlement difficile des dettes de guerre, l'opposition que la France avait mise d'abord à Genève au projet d'emprunt grec et qu'elle ne devait lever qu'un peu plus tard, avaient provoqué, de la part des milieux financiers, quelques ressentiments, dissipés aujourd'hui. Cependant les Grecs souffrent mal que les Français leur reprochent *d'être passés aux Anglais*... Mais, disent-ils, qui donc s'intéresse à notre relèvement économique et nous offre le moyen de le réaliser sans retard ? Encore l'Angleterre.

La Grèce est pacifique. « Notre pays, déclara à M. Pernot M. Papanastasiou, le chef de l'Union républicaine, a atteint les limites dans lesquelles il peut vivre et dont il a tout lieu d'être satisfait. Seuls quelques fous rêvent encore des conquêtes, mais la nation n'est pas avec eux. »

En Bulgarie, M. Pernot trouva aussi un peuple au travail, mais des causes d'inquiétude. M. Sakazof, le chef du Parti social-démocrate, lui déclara :

Tous les résultats que nous avons péniblement acquis en trente ans de travail sont remis en question par la folie des Macédoniens. La Macédoine, voilà la plaie de notre pays et des Balkans ! .. Les Macédoniens sont partout : dans l'administration, dans l'armée, au gouvernement ; partout ils imposent leur volonté, compromettant le peuple bulgare dans leurs louches aventures... J'entends encore nos paysans de Thrace répondre, dans une réunion publique, aux agents de l'Organisation macédonienne : « Vous nous parlez toujours de la Macédoine : des cailloux ! Parlez-nous donc un peu de la plaine d'Andrinople qui était pour nous la Terre promise. » Mais que peut le bon sens contre la passion, contre la violence sincère ou calculée ?

M. G. Koulitchef exposa à M. Pernot le point de vue macédonien :

Dans ce pays nous sommes 500.000 ; 70.000 rien qu'à Sofia. Les nôtres sont partout, même au gouvernement... Nous ne sommes ni pour le gouvernement, ni pour l'opposition, nous sommes Macédoniens. Avec les agitateurs d'au delà des frontières, seul un lien moral nous unit : nous ne prenons aucune part à leur action violente, mais nous l'approuvons comme un mal nécessaire. Pétitions adressées aux grandes Puissances, à la Société des Nations, nous avons tout essayé inutilement. Personne n'y a pris garde, tandis que les attentats... Nous n'allons pas jusqu'à exiger des modifications de frontières... Mais nous voulons que le gouvernement de Belgrade traite nos frères comme il traite, par exemple, les Slovènes. Qu'il laisse aux Macédoniens ce que les Turcs eux-mêmes ne leur avaient pas enlevé : leurs églises, leurs écoles, leurs associations, leurs journaux...

En Roumanie, M. Pernot constata que « le conflit des nationaux-paysans et des libéraux dépassait de beaucoup l'importance d'une querelle de partis ; c'était aussi, en quelque manière, un mouvement des populations agricoles contre la bourgeoisie de villes ». On sait qu'il a fini, en novembre 1928, par la victoire des premières. La Roumanie, qui a passé de 138.000 kil. carré

à 300.000 et de 8 millions d'habitants à 16, souffre d'une crise d'annexion.

Les gens de Bucovine, de Transylvanie et du Banat se sentaient aussi profondément Roumains que leurs frères de Valachie et de Moldavie ; ils avaient souhaité l'union, ils l'avaient acceptée... Cependant ils n'en demeuraient pas moins pénétrés de l'esprit occidental... et attachés à certaines formes d'administration et d'organisation économique qui leur avaient assuré des garanties et des bénéfices appréciables. Par comparaison, l'esprit du vieux royaume leur semblait arriéré, presque oriental... Ils voulaient bien l'unification, mais non par en bas... Une propagande habile avait systématiquement rabaissé le Valaque à leurs yeux... Voici qu'il est devenu le maître... La réaction nécessaire ne pouvait s'opérer que peu à peu.

M. Pernot a visité la Bessarabie.

Sa situation actuelle est un peu meilleure qu'à l'époque russe, mais il reste beaucoup à faire... L'instrument le plus efficace du rattachement à la Roumanie a été la loi agraire... Devenu propriétaire, le paysan a changé d'humeur et même d'aspect ; il porte la tête plus haute...

M. Pernot a constaté que parmi les allogènes, les Saxons formaient l'élément « le plus tranquille et le plus raisonnable » ; la minorité hongroise est « plus revêche ».

En Yougoslavie, M. Pernot constata un grand contraste entre l'attitude des Croates et celle des Slovènes. Raditch, le chef des premiers, reprochait avec véhémence au gouvernement de Belgrade « arbitraire, favoritisme et corruption », et de faire tout ce qu'il pouvait pour la vieille Serbie, rien pour les nouvelles provinces. Le sentiment commun à tous était l'étonnement de « l'action hostile et provocatrice des Italiens » et de leur attitude à notre égard. M. Mussolini venait de déclarer que « le sceptre de la latinité avait passé de Paris à Rome ». Un des chefs de l'opposition disait à M. Pernot :

A tout propos, la propagande italienne dénonce la faiblesse, l'inanité du *système français*. Je laisse ici de côté les liens de sentiment qui nous unissent à la France. Mais pratiquement nous n'avons pas le choix. Sur quelle grande puissance pourrions-nous bien nous appuyer, sinon sur celle qui a tout ensemble le plus d'intérêt au maintien du *statu quo*, au respect des traités existants, et le plus d'autorité et de moyens pour les assurer ? C'est-à-dire sur la France, *alliée de l'Angleterre*... Vivre en bon accord avec les Italiens, tous les Yougoslaves

le désirent, mais « entrer dans leur système », comme ils disent, il n'en est pas d'assez fous pour y consentir.

En Dalmatie, M. Pernot a pu constater l'animosité contre les Italiens. « Qu'importent aux Serbes de Serbie, y disait-on, les conventions de Nettuno ? Elles n'atteignent leurs intérêts qu'indirectement, mais elles lèsent directement et gravement les nôtres. » Même note chez les Slovènes, et comme 500.000 des leurs vivent en Italie et en Autriche, ils ont en plus « peur de l'Anschluss ».

ÉMILE LALOY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Jacques de Coussange : *Det slesvigske spörgsmaal og selvbestemmelsesretten. La question slesvigoise et le droit des peuples de disposer d'eux-mêmes*, Copenhague et Flensborg, Slesvigsk forlag.

Jacques de Coussange, rédacteur aux *Débats*, y a publié de nombreux articles sur le Slesvig, dès avant la guerre, et a suivi au jour le jour les discussions qui ont abouti aux plébiscites des 10 février et 14 mars 1920, par lesquels la partie nord de l'ancien duché a été restituée au Danemark. Ces études ont permis au journaliste français de publier (en danois) avec autorité un ouvrage documenté sur **La question slesvigoise et le droit des peuples de disposer d'eux-mêmes**. L'autorité de Jacques de Coussange est reconnue par M. H-P. Hansen, président de « l'Association de la frontière », qui s'étonne de trouver chez un étranger une connaissance aussi intime et parfaite du sujet.

Il ne faut pas confondre, toutefois, ce H.-P. Hansen avec H.-P. Hanssen, qui était au *Reichstag* le député de la partie danoise du Slesvig : celui-ci, qui fut arrêté au moment où l'Allemagne déclara la guerre, était bon slesvigois-danois, mais n'était pas d'accord avec son presque homonyme sur les conditions dans lesquelles le Danemark devait récupérer la région danoise perdue en 1864, ni sur l'étendue de la région à revendiquer. Il estimait qu'il convenait de régler l'affaire amicalement avec l'Allemagne, et, par conséquent, de se contenter de ce qu'elle pourrait consentir. On sait que telle était aussi l'opinion de Georg Brandes, et le gouvernement Zahle était du même avis. La plupart des radicaux pensaient ainsi, et les socialistes se désintéressaient du Slesvig encore davantage. Cette réserve trouvait

sa justification dans l'idée que l'Allemagne, si elle abandonnait par contrainte une partie du Slesvig, et une partie trop grande, trouverait un jour l'occasion de la reprendre : motif raisonnable, mais qui aboutissait pratiquement à un renoncement complet. Le patriotisme faisait désirer le retour du Slesvig septentrional et les craintes — patriotiques aussi — interdisaient de soutenir utilement cette revendication. Car il est clair que l'Allemagne n'y aurait jamais fait droit de bon gré. Ce motif n'était d'ailleurs pas le seul. Beaucoup de Danois ne pouvaient croire à la possibilité d'une victoire totale des alliés, et l'admiration pour la force allemande, ou même parfois les sympathies pour l'Allemagne étaient assez répandues. Les chefs du parti socialiste danois, en particulier, avaient réduit celui-ci à une sorte de vassalité à l'égard de la social-démocratie allemande. On peut dire qu'il existait au commencement de la guerre, dans la population danoise, une large fraction, — représentée par la moitié « gauche » du parlement, — qui paraissait animée, au sujet de cette question du Slesvig, d'une sorte de bienveillance pour l'Allemagne, — bienveillance à regret et fort peu amicale chez les uns, bienveillance de disciples soumis chez un petit nombre. Entre ces deux extrêmes dans les formes de la bienveillance, il y avait place pour plus que des nuances. H.-P. Hanssen, le député du Slesvig septentrional au *Reichstagh*, était au nombre de ceux dont la bienveillance était sincèrement amicale, et qui maintenait la revendication nationale danoise en l'atténuant de façon à la rendre acceptable par l'Allemagne. Et dans le reste de la population, parmi les gens qui ne tenaient pas compte du danger allemand, la diversité des opinions n'était guère moindre, mais avait moins d'importance parce que les opinions de gauche étaient celles qui comptaient.

On comprend que l'histoire des pourparlers danois au sujet du Slesvig, tantôt avec les Alliés, tantôt avec l'Allemagne, pendant la guerre et au cours de la discussion du traité de paix, soit, dans ces conditions, assez compliquée. Jacques de Coussange ne craint pas de formuler son jugement sur les actes et sur les gens. Il le fait sans insister, sans discuter, lorsque cela ressort des faits de son exposé, mais nettement.

C'est là, dira-t-on, une pure affaire intérieure danoise qui n'a pas pu avoir d'influence pratique sur le résultat, puisque la question des plébiscites a été réglée par le traité de Versailles, et que

les plébiscites se sont étendus à tout le pays où les suffrages danois avait une densité appréciable. Or, c'est là une erreur. Le droit de vote est naturellement très délicat à établir, et il l'a été d'une manière favorable aux immigrés allemands dans le Slesvig septentrional. Les conditions matérielles du vote sont aussi de nature à impressionner les votants, et les Allemands n'ont pas eu à s'en plaindre. Enfin, et surtout peut-être, les populations un peu hésitantes sont moins disposées à voter pour un pays qui ne paraît pas les désirer. L'attitude du gouvernement danois, d'après Jacques de Coussange, a faussé le vote de nombreux Slesvigois de la deuxième zone, et certains chiffres semblent bien lui donner raison. Cette fin de l'ouvrage comporte deux conclusions intéressantes. L'une théorique : les plébiscites ne constituent pas la méthode sûre et absolue que croient des esprits trop simples pour déterminer les préférences nationales d'une région. L'autre, de fait : si un pays a été lésé par les plébiscites du Slesvig, ce n'est pas l'Allemagne.

P.-G. LA CHESNAIS

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Ethnographie, Folklore

Marguertie Gauthier-Villars : *Chansons populaires du Dauphiné recueillies au Villard de Lans.* Avec la musique; Roudanez. 30 »

Histoire

Frédéric II, Empereur d'Allemagne : *Journal de guerre 1870-1871*, traduction par le lieut. E. Duriau. Avec 8 illust. h. t.; Payot: 30 »

Georges Soulié de Morant : *Histoire de la Chine, de l'antiquité jusqu'en 1929.* Avec 7 cartes; Payot. 50 »

Linguistique

Paul Lévy : *Histoire linguistique d'Alsace et de Lorraine.* Tome I : *Des origines à la Révolution française.* Avec une carte. Tome II : *De la Révolution française à 1918;* Belles-Lettres.

Tome I 40 »
Tome II 50 »

Littérature

Henri d'Alméras : *Alexandre Dumas et les Trois mousquetaires.* (Coll. *Les grands événements littéraires*); Malfère. 9 »

A. Augustin-Thierry : *Les Récits des Temps mérovingiens.* (Coll. *Les grands événements littéraires*); Malfère. 9 »

Maurice Croiset : *Eschyle, études sur l'invention dramatique dans son théâtre*; Belles-Lettres. 20 »

Ch. de Larivière : *La princesse Tarakanov*, suivie du *Drame du Château de Lohde*. Avec 8 grav. h. t.; Payot. 18 »

François Peyrey : *Science de gueule ou les succulents et doctes propos de M. le Chevalier Fata*; Edit. Guiauchain, Alger. » »

Properce : *Elégies*, texte établi et traduit par D. Paganelli; Belles-Lettres. 25 »

Shakespeare : *La tragédie de Jules César*, traduction de Charles-Marie Garnier, avec le texte anglais. (Coll. *Shakespeare*); Belles-Lettres. » »

Ivan Tourgueniev : *Récits d'un chasseur*, recueil complet des esquisses et récits publiés de 1847 à 1876, traduction nouvelle et intégrale avec commentaire par Louis Jousserandot; Payot. 30 »

Noël Vesper : *Perspectives*. Politique, Poètes, Philosophes. Préface de Louis Lafon; Edit. V. Attinger. 15 »

X : *Anthologie des Essayistes français contemporains*; Kra. 30 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

E. Ashmead-Bartlett : *La vérité sur les Dardanelles*, traduit de l'anglais par A. Thomazi. Avec 17 photogr. h. t. et 3 cartes; Payot. 30 »

Léon Cuvelle : *Leurs représailles, extrait de mon carnet de route*; Mercure de Flandre, Lille. » »

Philosophie

Prosper Alfaric : *Laromiguière et son école*, étude biographique avec 4 portraits; Belles-Lettres. 20 »

Régis Jolivet : *La notion de substance, essai historique et critique sur le développement des doctrines d'Aristote à nos jours*; Beauchesne. 50 »

Politique

Augur : *Les aigles luttent sur la Baltique*. Préface de Jacques Seydoux; Edit. V. Attinger. 15 »

Questions militaires et maritimes

Général Camon : *La manœuvre libératrice du Maréchal Pilsudski contre les Bolchéviks, août 1920*, étude stratégique, avec 9 cartes et croquis; Alcan. 12 »

Roman

André Arnoux : *Le crabe mou*; Libr. Revue française. 12 »

Pierre Bellevales : *Le jeune homme aux cheveux blancs*; Libr. Marlière. 8 »

Georges Duhamel : *Le Club des Lyonnais*; Mercure de France 12 »

Lucien Forges : *La panique sentimentale*; Malfère. 12 »

Joseph-Emile Poirier : *Onagan homme rouge*; Malfère. 12 »

Sociologie

Alexis Danan : *L'armée des hommes sans haine*; Edit. V. Attinger. 8 »

Havelock Ellis : *La Femme dans la Société* (Etudes de Psychologie sociale. L'Hygiène sociale, I); Mercure de France 20 »

Théâtre

Emmanuel Croizé et Emile Lecomte : *Le gouvernail*, comédie en 3 actes; La Nervie, Bruxelles. 10 »

Armand Salacron : *Tour à terre*, pièce en 3 actes. *Le Pont de l'Europe*, pièce en 3 actes. Avec 2 préfaces sur le théâtre contemporain et un portrait de l'auteur par André Masson; Nouv. Edit. française. 12 »

Varia

Jean Azais : *Manuel-formulaire des associations de chasseurs*. Création. Organisation. Statuts. Administration. Droits et devoirs; L'Eleveur. 10 »

Rochat-Cenise : *Jacques Balmat du Mont-Blanc*; Malfère. 12 »

MERCVRE.

ECHOS

Mort de Bourdelle. — Mort de Jean Psichari. — La langue musicale. — Le Centenaire de la Conquête d'Alger. — Errata. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France.

Mort de Bourdelle. — Le grand sculpteur Bourdelle est mort le 1er octobre, emporté par une crise cardiaque, dans la propriété de son ami le fondeur Rudier, au Vésinet. Il était né en 1862 à Montauban.

L'œuvre qu'il laisse est aussi considérable qu'admirable. On compte parmi les plus importants morceaux de ce maître : l'*Héraklès* du musée du Luxembourg ; le *Centaure Mourant*, le *monument du général Alvear*, à Buenos-Ayres ; la *Sapho* qui fut exposée l'an passé au Salon des Tuileries ; la *Vierge à l'enfant* érigée après la guerre sur un sommet des Vosges ; la *Pallas* qu'on vit l'an dernier devant le Grand-Palais ; les sculptures du théâtre des Champs-Elysées ; enfin le *Monument Mickiewitz*, inauguré au printemps dernier.

Notons que Bourdelle devait faire le monument de Moréas, qui devait être érigé à Athènes, et le monument de Louis Pergaud, destiné à Besançon.

§

Mort de Jean Psichari. — Jean Psichari, professeur honoraire à l'Ecole nationale des langues orientales vivantes et à l'Ecole des hautes études à la Sorbonne, est mort le 29 septembre à Paris, à l'âge de 75 ans.

Né à Odessa en 1854, Jean Psichari était le gendre de Renan et le père d'Ernest Psichari l'auteur de l'*Appel*.

Jean Psichari s'était d'abord fait connaître par une édition des *Adelphes*, de Térence. Il avait publié de nombreux ouvrages de philologie. Parmi ses œuvres les plus connues, on peut citer des *Essais de grammaire historique néo-grecque*, une *Etude de philologie byzan-*

tine et néo-grecque, une *Introduction à la grammaire grecque de Simon Portius*. *Cadeau de noces*, *Autour de la Grèce*, *le Rêve de Ymirt*, *l'Epreuve*, *la Croyante* ; des ouvrages grecs : *Roses et Pommes*, *Histoire d'un nouveau Robinson*, *Mon voyage*, *Mon apologie*. Il avait également publié des *Lettres inédites de La Fayette* et des *Lettres inédites de Béranger*.

Le *Mercure* avait publié de lui un roman, *le Solitaire du Pacifique* et, en octobre 1928, *Un pays qui ne veut pas de sa langue*, qui fut sa dernière étude.

§

La langue musicale. — Dans le *Mercure* du 1er septembre (p. 509), L. Dx. rappelle qu'il y a cinquante ans, un M. Gajewski professait, place des Vosges, un cours de langue universelle musicale inventée par François Sudre. En réalité, ce serait plutôt un centenaire qu'un cinquantenaire qu'il faudrait célébrer, si l'on voulait honorer cette invention qui retint, à son heure, l'attention des savants européens. Elle semble du reste avoir eu un caractère moins ambitieux que la langue « universelle » enseignée à l'école de la place des Vosges.

La langue musicale (non universelle) avait fait, dès 1817, l'objet des études de Jean-François Sudre. Né à Alby le 15 août 1787, élève du Conservatoire, Sudre, étant revenu à Toulouse, s'était préoccupé, dit Fétis dans sa *Bibliographie universelle des Musiciens*, de la possibilité de former un système de signes par les sons des instruments de musique et de le faire servir à établir avec rapidité à des communications lointaines, à une époque où le télégraphe électrique n'existait pas encore. Revenu à Paris en 1822, Sudre continua ses recherches et son invention fut, en 1928, l'objet d'un examen de l'Académie des sciences, qui y trouva « tous les germes d'une découverte ingénieuse et utile » (23 février 1828). En 1830, les ministres de la Guerre et de la Marine s'y intéressèrent, et la *Revue musicale* du 4 septembre, citant les conclusions très favorables émises par les commissions chargées d'examiner cette découverte, dit que Sudre « a enrichi l'art musical d'une véritable *Phonographie* ». L'inventeur lui avait donné cependant le nom de *Téléphonie*. « M. Sudre avait, en 1828, imaginé un nouvel instrument nommé *Téléphone*, dit le comte de Pontécoulant dans son *Organographie* (1851, t. II, p. 147) : c'était un instrument monstre, à air comprimé, ayant la faculté de porter le son à deux lieues de distance. Il devait servir à la langue musicale, Téléphonie, dont M. Sudre est l'inventeur . »

Continuant ses recherches, dont les résultats furent accueillis non seulement par l'Institut de France (14 septembre 1833), mais aussi à l'étranger, Sudre finit par en faire un langage purement rythmique,

qui pût être utilisé pour l'éducation des aveugles et sourds-muets. Le jury de l'Exposition universelle de 1855 vota à l'inventeur une récompense de 10.000 francs, qui lui fut payée par le gouvernement français. Celui de l'Exposition de Londres, en 1862, lui fit accorder par le gouvernement anglais une pension viagère ; malheureusement, Sudre ne put en jouir, étant mort le 3 octobre de la même année.

D'après le peu que nous en savons, la Téléphonie de Sudre avait surtout un but pratique, et n'avait pas l'ambition de devenir une sorte de volapük ou d'esperanto plus ou moins musical, dispensant d' « apprendre des langues étrangères, dont le nombre dépasse trois mille », ainsi que le proclamait *le Prolétaire* de 1879, cité par L. Dx. — J. G. P.

§

Le Centenaire de la Conquête d'Alger. — S'il était encore besoin de faire ressortir le caractère humanitaire — *européen* — de l'expédition française confiée à l'amiral Duperré en 1830, les quelques extraits ci-après d'une vieille histoire des choses d'Italie pour la période 1814 à 1834, éditée par G. Martin en Suisse (1850), apporteraient un nouveau témoignage de la sécurité que cette expédition a rendue à tout le bassin de la Méditerranée, surtout après des interventions moins que décisives des Anglais, telles qu'elles sont rappelées dans cette histoire et que voici :

Mesures pour faire cesser les déprédations des Barbaresques sur nos mers (*Livre VIII, page 169 de l'ouvrage*).... Lors de la chute de Napoléon Ier, l'audace effrénée de ces pirates avait affolé les populations côtières d'Italie, plus exposées que d'autres à voir se renouveler les débordements de ces voleurs de grand chemin, suivis de rapines, de meurtres et d'enlèvements. Sur les sollicitations désolées du roi des Deux-Siciles, du pape, de la Toscane, de Gênes, de toute l'Italie, les ministres anglais et les deux Chambres du Parlement de Londres décidèrent de mettre un terme à un pareil état de choses ; en avril 1816, l'amiral Exmouth reçut des ministres anglais l'ordre d'appareiller avec une flotte bien équipée pour les côtes d'Afrique ; ses instructions consistaient à amener les chefs des régences de Tripoli, Tunis et Alger à consentir aux nations chrétiennes des rançons moins dures et supportables. S'étant donc présenté devant Tunis, Tripoli et Alger, l'amiral anglais faisait sommation aux chefs qui en avaient respectivement la régence au nom de la Porte Ottomane de cesser d'infester la Méditerranée par leurs courses et de respecter à l'avenir la liberté de la navigation, sinon ils s'exposaient à subir le tir foudroyant de ses canons. Le souverain de Naples et celui de la Sardaigne avaient donné pouvoir à l'amiral anglais de négocier les conditions qui assureraient la liberté du commerce et la sécurité des personnes. Il fut convenu, à titre d'accord provisoire, que le roi Ferdinand de Naples payerait annuellement au dey d'Alger la somme de 24.000 piastres d'Espagne (1 piastre valant 5 fr.40 de 1816), avec une espèce de don à renouveler tous les deux ans, et mille piastres pour le rachat de chaque sujet napolitain qui se trouvait en ce moment en esclavage sur le sol algérien. — Au

dey de Tunis, le roi de Naples payerait de même une somme de 5000 piastres par an à titre d'offre consulaire ainsi que 300 piastres pour la rachat de chaque captif. — Au dey de Tripoli, il payerait en une seule fois 50.000 piastres pour le rachat des sujets napolitains qui souffraient de l'esclavage depuis longtemps, et 4.000 piastres au renouvellement du consul.

Quant au roi de Sardaigne, les conditions furent plus supportables, au moins en apparence, puisque l'amiral anglais convint avec Alger que le roi Victor-Emmanuel lui compterait 500 piastres d'Espagne pour le rachat de chaque sujet sarde qui se trouvait alors captif dans la régence ; avec Tunis, il fut convenu que les bâtiments sardes seraient admis à faire la pêche du corail sur les côtes de la régence, et jouiraient des mêmes privilèges accordés en pareil cas aux nations amies ; le moindre désaccord entre les parties contractantes provoquerait la médiation de l'Angleterre, qui interposerait ses bons offices et son autorité pour ramener la paix, et obtenir une juste compensation en faveur de la partie la plus lésée.

Ayant réglé de la sorte les conditions les plus essentielles de la navigation à venir, l'amiral Exmouth voulut entamer des négociations plus efficaces, afin d'abolir à coup sûr l'esclavage dans les trois Régences. — Tripoli et Tunis se conformèrent sans grande difficulté à cette sommation nette, étant bien établi que ces régences désiraient ainsi prouver le sentiment sincère qu'elles manifestaient en acceptant les propositions de la puissante Angleterre... Ainsi pour donner de suite la preuve de leur adhésion au pacte, ces deux régences renvoyèrent chez eux les captifs qui languissaient dans ces régions inhospitalières, dont la plupart étaient les sujets du roi de Sardaigne et quelques-uns des Etats pontificaux. — Alger ne céda pas si aisément aux sommations instantes de l'amiral et celui-ci n'obtint la libération des captifs qu'avec la promesse d'une forte somme à payer argent comptant au moment même de la délivrance. Le dey refusa même de s'obliger pour l'avenir sous le prétexte de vouloir en appeler à ce sujet à l'autorité du Grand Seigneur auquel il était entièrement subordonné : il ajouta qu'il ferait dans les six mois une réponse définitive au négociateur. — Mais la flotte anglaise n'eut pas plus tôt quitté les eaux d'Alger que ces barbares parjures recommencèrent à commettre leurs actes de piraterie. — Ainsi, en cette même année 1816, neuf cents marins environ, s'étant rendus sur les côtes de Bône et d'Oran pour y faire la pêche du corail, furent furieusement assaillis à l'improviste, dépouillés et emmenés en captivité par ces Barbaresques... Sur de nouvelles plaintes, l'amiral Exmouth, à qui cette fois s'était jointe une flotte des Pays-Bas, apparut encore devant Alger le 27 août pour demander réparation des offenses de Bône et d'Oran. L'attitude du dey fut menaçante : les Algériens reçurent l'ordre de tirer sur les navires anglais qui se seraient rapprochés. Or ceux-ci se rangèrent en bataille devant la place d'Alger et se mirent à bombarder les batteries qui la défendaient bien faiblement contre cet ouragan de fer et de feu;... les plus légers de ces bâtiments pénétrèrent dans le port d'Alger, incendièrent en peu d'heures l'arsenal et la flottille de 4 frégates, 5 corvettes et d'autres unités plus petites, avec les magasins et le matériel naval qui s'y trouvaient. Sur le coup de cette démonstration, le dey d'Alger consentit à passer un traité l'obligeant à extirper de ses Etats la pratique de l'esclavage : il renvoyait donc en liberté sans

aucune compensation tous les captifs dont le total était d'environ mille cinq cents, parmi lesquels 707 du royaume des Deux-Siciles, 179 des Etats Pontificaux et les restants étant Sardes Génoix et Toscans.

. . . .

Malgré tout, en dépit des promesses et des contrats si promptement consentis, les régences continuèrent à molester le trafic maritime avec leurs courses. Aussi, deux ans s'étaient-ils à peine écoulés depuis les expéditions de lord Exmouth que, par Décision du congrès d'Aix-la-Chapelle, en 1818, une flotte formée de navires anglais et français unis s'étant présentée une autre fois devant les côtes d'Afrique intima aux Régences l'ordre de faire une soumission complète aux obligations stipulées auparavant... Tripoli et Tunis s'inclinèrent sans peine, étant les plus faibles ; mais le dey d'Alger, soit qu'il se crût plus fort, soit qu'il fût vraiment persuadé que ni les Anglais ni les Français n'auraient eu la hardiesse d'en venir à une menace de guerre, répondit résolument qu'il se reconnaissait le droit d'emmener des captifs et celui de permettre ou non la pleine liberté de la navigation... Les choses en restèrent là jusqu'en 1830.

§

Errata. — Dans l'étude sur *Tou Fou* (1er octobre 1929), page 78, 16e ligne du texte, au lieu de « Han (206-24 avant J. C.) », lire : « Han (206 avant J. C. — 24 après J. C.) ».

Dans l'écho *Les Singes de Gibraltar*, numéro du 1er octobre, p. 253, l. 17, lire : « une double voie ferrée, une chaussée pour quatre rangées de véhicules et même, etc. »

§

Le Sottisier universel.

Les récits d'enfance de Setho me promettaient d'autres récits plus divertissants encore de sa prime jeunesse. Mais nous dûmes les suspendre pour nous rendre à Toulouse, où depuis deux semaines les affiches annonçaient « ma seule et unique soirée persane ». Nous la donnâmes le jour même de notre arrivée. C'était la seule ville de Provence où l'on admettait volontiers que je parlasse librement de Zoroastre. — ARMEN OHANIAN, *Le Soliste de Sa Majesté*.

Tisonnez, vieilles gens, et remuez la cendre ;
Mais prêtez une oreille à ce chant motivé,
Si connu qu'il vous semble un ami retrouvé
Sur le clavier jauni du luth en palissandre.

— FAUCONNEAU DU FRESNE, « les Clarines, sonnets d'automne » (Librairie Alphonse Lemerre), cité par *Figaro*, du 15 mai.

On n'a jamais su au juste s'ils avaient été attaqués et dévorés par des loups, s'ils moururent de lassitude et de froid, s'ils s'étaient suicidés ou réciproquement donné la mort. — *L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, col. 677. (« Où furent inhumés Buzot et Pétion. »)

En Italie la dépopulation rurale commence par les campagnes. — JOSEPH BARTHÉLEMY, *La Petite Gironde*, 29 septembre.

Le célèbre chanteur Vanni-Marcoux, quittant Paris en octobre, pour un séjour de plusieurs mois aux Etats-Unis, le public parisien ne pourra entendre le grand artiste qu'une seule fois avant son départ. Ce sera aux Concerts-Pasdeloup, les samedi 5 octobre, à 17 heures, et dimanche 6 octobre, à 16 h.30, au théâtre des Champs-Elysées. — *Le Temps* 3 octobre.

RECONNAISSANCE A N. D. DU TERTRE. AMNISTIE DU 17 NOVEMBRE 1918. — Inscription gravée en lettres d'or sur la statue qui domine Saint-Brieuc.

§

Publications du « Mercure de France »

LE CLUB DES LYONNAIS, roman, par Georges Duhamel, Vol-in-16 double couronne, 12 fr. La première édition a été tirée à 1650 exemplaires sur vergé pur fil montgolfier, savoir = 1625 ex. numérotés de 309 à 1933 à 40 fr, ; 25 ex. marqués à la presse de A à Z (hors commerce). Il a été réimposé en in-8 raisin et tiré : 55 ex. sur Japon impérial, numérotés à la presse de 1 à 55, à 175 fr.; 220 ex. sur Hollande Van Gelder, numérotés de 56 à 275, à 120 fr.; 33 ex. sur Ingres crème, numérotés à la presse de 276 à 308, à 120 fr.

LA FEMME DANS LA SOCIÉTÉ (*Etudes de Psychologie sociale. L'Hygiène sociale, I*), par Havelock Ellis. Edition française revue et augmentée par l'auteur, traduite par Lucie Schwob. Vol. in-8, 20 fr.

Le Gérant : A. VALLETTE.

POITIERS. — IMP. MARC TEXIER